HISTOIRE

DE

NOTRE-DAME

DE CHARTRES

PAR UN DES RÉDACTEURS

du Journal *La Voix de Notre-Dame,*

(Mme la Baronne de Chabannes)

APPROUVÉE PAR MGR L'ÉVÊQUE DE CHARTRES.

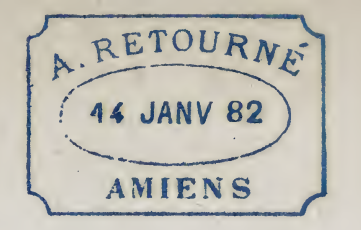
PRIX : 1 FRANC.

SE VEND

AU PROFIT DE L'ŒUVRE DES CLERCS

DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

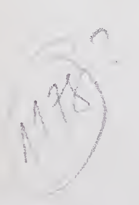
1864


A. RETOURNÉ
14 JANV 82
AMIENS

HISTOIRE

DE

NOTRE-DAME DE CHARTRES.





NOGENT-LE-ROTROU, IMPRIMERIE DE A. GOUVERNEUR.

HISTOIRE

DE

NOTRE-DAME

DE CHARTRES

PAR UN DES RÉDACTEURS

du Journal *La Voix de Notre-Dame.*

PRIX : 1 FRANC.

SE VEND

AU PROFIT DE L'ŒUVRE DES CLERCS

DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

1864

A SA GRANDEUR

MONSEIGNEUR LOUIS-EUGÈNE REGNAULT,

ÉVÊQUE DE CHARTRES.

Monseigneur,

En accordant à cet Ouvrage le sceau de sa haute et bienveillante approbation, Votre Grandeur a donné aux faits qu'il contient, aux pieuses traditions qu'il rapporte, ce degré d'autorité si nécessaire pour que l'esprit du lecteur puisse y trouver une sécurité et son cœur un aliment.

En me permettant de lui en offrir la dédicace, elle a daigné ajouter à cette première faveur un bienfait nouveau. Aussi, permettez-moi de vous le dire, Monseigneur, si le rétablissement du pélerinage de Notre-Dame de sous-terre est une des gloires de votre épiscopat ; un des côtés les plus touchants de votre vie d'évêque, c'est de vous incliner sans cesse devant *le petit et le faible*, de favoriser les plus humbles efforts; en un mot, d'encourager toutes les bonnes volontés en leur accordant l'appui de vos conseils, de vos exemples et de votre nom vénéré.

Daigne Votre Grandeur,

Monseigneur,

accueillir avec une indulgence toute paternelle l'hommage de ma vive gratitude et de mon profond respect.

Un humble Servant de Marie.

APPROBATION

DE MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE CHARTRES.

Nous avons fait examiner l'*Histoire de Notre-Dame de Chartres par un des rédacteurs du journal La Voix de Notre-Dame.* Nous avons pensé que cet ouvrage intéresserait les fidèles et serait propre à augmenter leur dévotion à la très-sainte Vierge. Nous en autorisons volontiers l'impression.

Chartres, le 4 août 1864.

† L.-EUGÈNE, *évêque de Chartres.*

COPIE DU BREF

DE S. S. PIE IX

EN FAVEUR DE L'ASSOCIATION DE NOTRE-DAME DE SOUS-TERRE.

PIE IX, PAPE.

Ad perpetuam rei memoriam.

Par les soins et par le zèle de notre cher fils Cyrille-Cyprien Ychard, chanoine, supérieur du Séminaire de Saint-Cheron, diocèse de Chartres, une pieuse Association a été, d'après les documents que nous avons reçus, canoniquement établie sous le titre de la bienheureuse Vierge Marie dans l'église de Notre-Dame de sous-terre.

Les membres de l'Association se livrent et veulent se dévouer à différentes œuvres de piété et de charité; mais leur but principal est de venir en aide aux jeunes gens pauvres que Dieu appelle à l'état ecclésiastique.

Par la miséricorde infinie du Dieu tout-puissant, de l'autorité des saints Apôtres Pierre et Paul, désirant que cette Association prenne de jour en jour de plus grands développements, nous accordons à tous les fidèles qui entreront dans la dite Association :

Indulgence plénière le jour de leur admission, pourvu qu'étant vraiment contrits, ils reçoivent, après une bonne confession, le sacrement d'Eucharistie;

Indulgence plénière à l'article de la mort, pourvu que, s'ils ne peuvent se confesser ni communier, ils soient vraiment contrits et prononcent le saint nom de Jésus, ou du moins qu'ils l'invoquent pieusement dans leur cœur;

Indulgence plénière chaque année, à la Nativité de la sainte Vierge, le jour de la fête ou l'un des jours de l'Octave, au choix de chaque associé, pourvu qu'ils joignent aux conditions ordinaires une visite à l'église, chapelle ou oratoire de l'Association, et qu'ils y prient pour la concorde des princes chrétiens, pour l'extirpation des hérésies et pour l'exaltation de la sainte Église;

Indulgence de sept ans et sept quarantaines, quatre fois par an, aux jours indiqués par l'ordinaire (1), pourvu qu'ils visitent l'église, chapelle ou oratoire de l'Association, et qu'ils y adressent à Dieu de ferventes prières;

Indulgence de soixante jours pour toute bonne action, quelle qu'elle soit, qui sera utile à l'Association.

Toutes ces indulgences sont applicables aux âmes du purgatoire.

Nonobstant toutes dispositions contraires, les présentes vaudront à perpétuité.

Donné à Rome, à Saint-Pierre, sous l'anneau du Pêcheur, le 19 janvier 1864, la 18e année de notre Pontificat.

(Signé) *Le Cardinal*

(Locus sigilli.) PARACCIANI CLARELLI.

(1) Ces jours ont été fixés comme il suit : la fête de saint Joseph (19 mars), celle de saint Pierre et saint Paul (29 juin), celle de la Présentation de la sainte Vierge (21 novembre), celle des saints Innocents (28 décembre).

HISTOIRE

DE

NOTRE-DAME DE CHARTRES.

CHAPITRE I.

VIRGINI PARITURÆ.

Parmi les plus redoutables et les plus célèbres tribus celtiques qui vinrent, au VIIe siècle avant Jésus-Christ, promener leurs charriots et leurs troupeaux sur le territoire des Gaules, l'histoire mentionne celle des Carnutes dont la ville principale était Autricum. Comme toutes les peuplades cimmériennes, les Carnutes se trouvaient sous la dépendance absolue d'une corporation de mages ou brachmanes appelés Druides. Leur religion était ténébreuse et cruelle ; elle enseignait la transmigration des âmes, la dualité de l'esprit et de la matière, un autre monde avec ses châtiments et ses récompenses. Cette lutte du bien et du mal, ces dieux inconnus qui parlaient par les vents et par les tempêtes exigeaient du sang. Il coulait dans toute

la Gaule, mais surtout sur les autels de pierre des forêts des Carnutes.

Là se convoquait le collége général des prêtres ;

Là se faisaient les initiations ;

Là se formaient les médecins, les devins, les bardes ;

Là se cueillait le gui de chêne ;

Là, enfin, s'élisait chaque année le chef suprême de la religion.

Le pays des Carnutes était une terre sacrée ; tous venaient y chercher des inspirations, et l'autorité du grand-prêtre créait, du fond des bois arrosés par l'*Eure* et le *Loir*, une unité théocratique dont le vaste réseau enserrait les cent peuples de la Gaule.

Cependant, au milieu de toutes les erreurs, de toutes les superstitions qui formaient le fond du druidisme, les traditions primitives laissaient des traces de leur antique pureté, entre lesquelles nous signalons la croyance à la Vierge qui devait être mère, *Virgini parituræ ;* et un siècle avant l'accomplissement de ce mystère ineffable qui donnait *un Dieu* pour frère à l'homme déchu de son innocence primitive, *un Sauveur* à ce pauvre banni du ciel, le grand pontife des Carnutes, en présence du Collége des druides, des rois (1) et princes de la contrée, plaça solennellement dans une grotte située au milieu d'un bocage sacré (2), une statue de la Vierge tenant sur ses genoux

(1) César parle dans ses Commentaires d'un grand nombre de petits rois qui se partageaient le vaste territoire des Gaules.

(2) C'est sur l'emplacement des bois et de la grotte druidique qu'a été construite la cathédrale de Chartres.

l'enfant divin, désiré par les patriarches, prédit par les prophètes, et annoncé par les sybilles et les sages de la Chaldée comme Celui qui devait être le régénérateur du monde !

De nombreux miracles vinrent bientôt apporter leur entraînante sanction au culte que les Carnutes rendaient à cette Vierge bénie dans son sanctuaire de rochers, et augmenter encore pour elle leur foi et leur amour.

Une pieuse légende rapporte que le fils de Geoffroy de Monthléri (un des princes qui avaient assisté à la consécration de la grotte druidique), ayant été retiré sans vie d'un puits dans lequel il était tombé, le père prit entre ses bras le corps de son enfant déjà tout glacé par la mort, et monta, chargé de son précieux fardeau, sur un coursier qui, dévorant l'espace (1), le conduisit en peu d'heures sur le seuil de la crypte. Geoffroy y entre avec respect, et, plein de confiance et de foi, il dépose son enfant sur l'autel de Celle dont le cœur devait sans doute connaître à l'avance ce qu'il y a de douleur dans la perte d'un fils..... et voilà qu'aussitôt le petit être s'agite, ouvre les yeux, pousse un léger cri et jette sur la statue druidique un doux et tendre regard...

.... Priscus, roi d'Autricum, en apprenant cette merveille, prend une généreuse détermination et, dans une assemblée générale de grands et de prêtres, il institue la Vierge des miracles l'héritière et la reine de ses états (2).

(1) Environ vingt lieues de chemin.

(2) Priscus n'avait point d'enfants mâles.

L'histoire confirme en ce point cette dévote tradition, car, à partir de Priscus, nul prince ne prit le titre de roi d'Autricum, et la *Vierge prophétique* fut toujours regardée comme la *Dame souveraine* et la *Tutèle des Carnutes.*

CHAPITRE II.

LES MARTYRS.

Le sang divin avait coulé sur le Calvaire, la Victime adorable s'était offerte pour le salut du monde, le sacrifice expiatoire par excellence était accompli ; et le Dieu rédempteur, triomphant par sa glorieuse résurrection de la mort et de l'enfer, avait, avant de remonter au ciel, donné à ses apôtres la sublime mission d'évangéliser l'univers ; aussi, quand l'esprit de lumière et de force, en descendant sur eux au grand jour de la Pentecôte, eut dissipé les ténèbres de leur intelligence et doué leur volonté débile d'une indomptable énergie, on vit ces pauvres pêcheurs de Galilée, naguère encore ignorants et timides, prêcher une admirable doctrine, commander à la maladie, à la mort, et affronter sans pâlir les plus horribles tourments.

Le monde entier semblait trop petit pour satisfaire le zèle dont ils étaient dévorés. Cependant, comme les forces de l'homme ont des bornes plus étroites que son cœur, Pierre, le prince du collége apostolique, le chef de l'Église, le vicaire, le représentant de Jésus-Christ sur la terre,

donna à son tour, au nom du Sauveur, à des hommes remplis de l'esprit de Dieu, la mission d'aller porter la bonne nouvelle du salut à diverses nations infidèles. La Gaule fut de ce nombre, et la tradition rapporte que la cité des Carnutes fut une des premières villes de cette contrée qui eut le bonheur de connaître L'INCARNATION DU VERBE, mystère ineffable auquel ce peuple était merveilleusement initié à l'avance par le culte séculaire qu'il avait rendu *à la Vierge devant enfanter*, VIRGINI PARITURÆ. Aussi, lorsque saint Potentien [1] et saint Altin arrivèrent dans l'antique Autricum, ils furent surpris de n'y trouver aucun temple, aucun vestige d'idolâtrie ; mais apprenant que ses habitants n'avaient d'autre lieu sacré pour s'y réunir dans une commune prière qu'une grotte mystérieuse, ils s'y firent conduire, et apercevant l'inscription prophétique placée aux pieds de la statue élevée par les Druides, ils rendirent grâces à Dieu de les avoir conduits au milieu d'une nation si bien préparée à croire en Celui qui, sous le doux nom de Jésus, devait régénérer et sauver l'humanité tout entière.

(1) Saint Potentien faisait partie de la phalange d'apôtres envoyés par saint Pierre pour évangéliser la Gaule. (Les remarquables travaux de M. l'abbé Faillon ont achevé de lever les doutes qui pouvaient rester à cet égard.) Il se rendit avec saint Altin et saint Savinien à Sens, dont ce dernier devint évêque; de là les deux Saints évangélisèrent Orléans, secondés par saint Edoald et saint Sérotin, deux de leurs disciples nouvellement convertis par eux à la foi; saint Savinien, le chef spirituel de ces glorieux missionnaires, les envoya ensuite à Chartres ; ils retournèrent en passant par Paris à Sens, où ils couronnèrent par un glorieux martyre leurs travaux apostoliques. Leur principale fête se célèbre le 19 d'octobre. L'une des chapelles de la crypte chartraine est placée sous le vocable de saint Potentien et de saint Savinien.

La foule dont la grotte était remplie éprouva un craintif saisissement à l'arrivée de ces étrangers, et déjà les hommes portaient la main sur leurs armes, prêts à les tourner contre eux s'ils venaient les attaquer ou insulter à leurs croyances ; mais la défiance et la colère cédèrent à l'admiration quand Potentien, prenant la parole, leur annonça « la venue du divin fruit de LA VIERGE, » et leur exposa dans un langage inspiré les vérités fondamentales de la religion chrétienne.

Son discours fit une telle impression sur les Druides et sur le peuple, que tous conjurèrent le Saint de leur donner le baptême; et lui, cédant à leurs pieux désirs, prit dans le puits placé à côté de l'autel l'eau régénératrice qui, en tombant sur le front de ces hommes dociles et vivement pressés par la grâce, les transforma en autant de champions de la foi du Christ. Aussi, quand les satellites de Quirinus, gouverneur de Chartres pour Claude (cet empereur imbécile qui fut tour à tour le jouet de l'impure Messaline, de l'astucieuse Agrippine et de l'affranchi Narcisse), pénétrèrent dans la grotte, changée par les bénédictions de saint Potentien en un temple du vrai Dieu, ces généreux confesseurs, préférant la mort à l'apostasie, se laissèrent égorger sur les marches de l'autel sans chercher à se défendre, et leurs corps furent jetés pêle-mêle dans le puits druidique, qui depuis cette époque reçut le nom de *Puits des Saints-Forts* (1).

Cependant une victime restait encore à immoler : c'était

(1) Les prêtres, réservés sans doute pour un plus cruel supplice, furent jetés en prison.

la vierge Modeste [1], la propre fille de Quirinus. Les bourreaux, l'ayant reconnue malgré le voile épais qui recouvrait son beau visage, suspendirent leurs coups et firent demander au gouverneur ce qu'ils avaient à faire. « Qu'elle abjure ses croyances impies ou qu'elle meure, » telle fut la réponse de ce père dénaturé.

Ces terribles paroles ne purent ébranler la constance de Modeste, et inclinant sa jeune et virginale tête devant le glaive du licteur qui lui formulait cette sentence : « Frappe, dit-elle; je suis chrétienne..... »

Quelques instants après, les restes inanimés et sanglants de la courageuse martyre roulaient au fond du puits des Saints-Forts et allaient rejoindre ceux de ses frères dans la foi!

(1) Ce récit légendaire, sans être revêtu de l'authenticité de l'histoire, est cependant rapporté par la plupart des annalistes de la cité chartaine.

CHAPITRE III.

LA PAIX DE L'ÉGLISE.

Le feu de la persécution allumé par Quirinus s'était éteint dans le sang des martyrs, mais les Chrétiens restèrent dispersés comme un troupeau sans pasteur, jusqu'au moment où saint Cheron, véritable apôtre de cette populeuse et importante cité, les rassembla de nouveau et convertit au christianisme un grand nombre d'infidèles. Sa mission achevée, le Saint se dirigeait vers Lutèce pour y continuer son pieux ministère, lorsqu'il fut mis à mort le 15 des calendes de juin (Ier siècle), par des brigands, au lieu nommé depuis *Saint-Cheron-du-Chemin* (1). Domitien était alors empereur, et l'Église de Jésus-Christ devait encore passer par trois siècles de tortures et de cruelles

(1) On bâtit plus tard en ce même endroit une église en l'honneur de saint Cheron ; une autre église placée sous le même vocable, fut construite sur l'éminence appelée la *Montagne-Sacrée*, où ses disciples l'avaient enterré. La vénération des fidèles pour ces précieuses reliques y attirait un grand concours de peuple.

épreuves, avant que Constantin-le-Grand, en arborant sur son étendard le signe victorieux de la croix, ne vînt mettre fin aux maux et au dur servage de la royale persécutée. Alors les Chrétiens, sortant comme un seul homme de leurs mystérieux souterrains, s'empressèrent d'élever au Dieu rédempteur des temples majestueux. Les fidèles Carnutes profitèrent donc de cette ère de liberté pour construire une belle église qui servit de couronnement à leur rocher sacré, et dont les vastes proportions prouvaient d'une manière irrécusable le zèle et la piété des habitants de la cité de Marie (1).

Néanmoins, le paganisme était encore si loin d'avoir complétement disparu de cette partie de la Gaule, qu'on lit dans la vie de saint Martin (le thaumaturge du IVe siècle), que s'avançant vers Chartres dans l'une de ses courses apostoliques, il convertit au christianisme une peuplade idolâ-

(1) Voici le plan qu'en donnent les historiens. L'intérieur des églises, appelées Basiliques du commerce, était divisé par deux rangs de colonnes en trois parties inégales. Le peuple qui assistait aux offices se rangeait des deux côtés et à l'extrémité, jusqu'à la porte principale d'entrée. L'évêque ou le prêtre officiant se plaçait au fond de l'abside; il était tourné, ainsi que l'autel, en face des fidèles. Le sanctuaire ou le presbyterium occupait devant l'autel un espace qu'on a désigné depuis sous le nom de chœur; c'est là que se trouvait le clergé. L'autel, formé d'une table de marbre ou de pierre, était appuyé sur quatre petites colonnes; d'autres colonnes placées aux angles soutenaient un dais, et entre ces colonnes il y avait des rideaux formés de riches étoffes. Au milieu de cette sorte de tabernacle on suspendait ordinairement une colombe d'or ou d'argent dans laquelle la divine Eucharistie était mise en réserve pour les malades. Les murailles de ces édifices sacrés étaient percées par de nombreuses fenêtres qui donnaient à l'intérieur une abondante lumière.

(Voir Ozerai, *Notice sur Notre-Dame de Chartres*, et Bourrassé, *Archéologie chrétienne*, pages 93 à 95.)

tre en appuyant sa parole inspirée de la résurrection d'un mort [1], l'un de ces miracles frappants si énergiquement appelés par un de nos plus éloquents orateurs modernes [2] *les coups d'état du bon Dieu.*

En mémoire de ce fait remarquable, on donna dans la suite à l'une des églises de Chartres [3] le titre expressif de Saint-Martin rendant la vie, et en des temps postérieurs le monastère de Saint-Martin-au-Val vint encore témoigner de la vénération et de la reconnaissance des habitants de la Beauce envers le grand évêque de Tours; vénération et reconnaissance d'autant plus vives qu'il s'y rattachait des souvenirs glorieux pour la crypte chartraine : la présence de saint Martin dans ce lieu béni et la guérison d'une pauvre petite fille muette de naissance, opérée par les prières de cet illustre et humble favori de Dieu.

Le Ve siècle nous permet enfin de saisir la chaîne non interrompue de pontifes dont saint Solemne, contemporain de Clovis, est le premier anneau. Saint Aventin [4], deuxième du nom, figurait au concile d'Orléans (511), convoqué par ce monarque, auquel on attribue la fondation du monastère de Saint-Pierre (Saint-Père), que la reine Clo-

(1) Ce miracle eut lieu auprès de Vindocinium, petite ville située sur la rive droite du Loir entre Tours et Chartres.

(2) Le R. P. Félix.

(3) Cette église avait d'abord été mise sous le vocable de Saint-Martin-le-Blanc (*Martinus candidus*), évêque de Chartres. Un autre évêque de Chartres, saint Aignan, successeur de saint Martin, fonda l'église qui porte maintenant son nom, mais à laquelle il avait donné celui de Saint-Pierre.

(4) Ne pas confondre avec saint Aventin Ier, qui fut établi évêque de Chartres par saint Potentien.

tilde dota généreusement de terres situées dans le Perche.

Au VIme siècle, on voit apparaître dans la nomenclature des pieux évêques de Chartres, saint Lubin, l'un des pontifes dont le nom est resté le plus populaire parmi nous. Tour-à-tour berger, simple moine (1), ermite (2), abbé (3), enfin évêque, il montra, par la manière édifiante dont il se comporta dans tous ces genres de vie si divers, que la vertu n'est pas une conséquence immédiate de l'état qu'on embrasse, mais bien un résultat sensible des dispositions intérieures de l'âme avec lesquelles on en remplit les devoirs. La charité de saint Lubin pour les pauvres et sa tendre compassion envers les malades et les infirmes étaient sans bornes. Le trait suivant prouve la manière toute divine dont le Seigneur récompensait le pieux empressement que mettait le saint pontife à soulager la souffrance.

Un jour, Malledegonde, sœur du jeune Caletric, qu'un mal opiniâtre avait conduit aux portes du tombeau, fit demander pour son frère au saint évêque de Chartres de lui envoyer (car elle n'osait solliciter la faveur de sa présence) quelques gouttes d'huile bénite par ses mains. Mais

(1) Saint Lubin prit l'habit religieux dans un monastère du Poitou.

(2) Saint Avit, d'abord abbé de Micy, sur le Loiret, s'étant retiré dans le Dunois, sur les confins du Perche, saint Lubin vint l'y joindre, espérant y vivre en reclus; mais le Saint lui donna la charge de célérier dans le monastère fondé à Châteaudun par les libéralités de Clotaire. A la mort de saint Avit, saint Lubin se retira dans le désert de Charbonnières, aux extrémités de la forêt de Montmirail ; il y mena pendant cinq années la vie éremitique.

(3) Il fut ensuite fait prêtre et abbé de Brou (Perche) par saint Ethère, évêque de Chartres, auquel il succéda.

ce qu'elle ne dit pas, saint Lubin le fait. Il se rend chez le malade, frotte son front décoloré avec le liniment sacré et joint à ces bienfaisantes onctions des prières pleines de ferveur. Quelques instants après, Caletric ouvre les yeux, saisit la main du vieillard, la baise avec transport et déclare d'une voix tremblante d'émotion et de joie qu'il est parfaitement guéri.

Depuis ce moment, saint Lubin ( ) eut toujours pour le fils de sa prière une tendresse toute paternelle, et quand il plut au Seigneur de rappeler à lui ce pontife vénérable, la voix du clergé et du peuple, interprète de ses derniers vœux, acclama pour lui succéder le pieux et noble Caletric (2). Ce nouvel évêque, doué d'une figure douce et belle, joignait aux plus grandes vertus des connaissances variées. On peut le regarder, d'après Fortunat (3), le poète inspiré de la croix, comme la personnification de cette urbanité romaine que la rudesse des mœurs barbares avait déjà presque entièrement détruite.

Un bien funeste événement devait signaler l'épiscopat de saint Béthaire, le second successeur de Caletric (4). Théodoric déçu, dit-on, dans l'espoir de s'emparer du

(1) Le martyrium ou chapelle de saint Lubin occupe le centre de la crypte.

(2) Il n'avait alors que vingt-sept ans.

(3) On sait que saint Fortunat est l'auteur du *Vexilla Regis prodeunt*. Admirateur et ami de Caletric, il composa l'épitaphe placée sur son tombeau

(4) Le sarcophage de ce pontife fut découvert en 1713, lors de la démolition de la chapelle de Saint-Serge et de Saint-Bacche, dont l'emplacement fut réuni à l'évêché. Il se trouve maintenant à la crypte, au fond de la chapelle de Saint-Nicolas.

trésor de Clotaire, qu'il croyait renfermé dans Chartres, saccagea cette malheureuse cité et fit comparaître devant lui le pontife lui-même, les mains liées avec une corde comme un malfaiteur [1]. L'air calme et majestueux du saint évêque désarma la colère du monarque austrasien, qui le combla de présents et lui rendit la liberté, ainsi qu'à ses infortunés compatriotes.

Depuis ce fait important, l'histoire de Chartres n'offre rien de remarquable à mentionner [2] jusqu'au moment où le cliquetis des armes des farouches Northmans vint tirer cette cité de cette profonde léthargie, pour la faire entrer dans une longue période de périls et de malheurs.

(1) Saint Laumer, fondateur de l'abbaye de Corbion (Perche), avait prédit à l'évêque Pappollus, le prédécesseur de saint Béthaire, tous les maux qui allaient bientôt fondre sur les malheureux Chartrains.

(2) On trouve pourtant dans les annales de Metz que Hunald, fils d'Eudes, comte d'Aquitaine, se jeta sur Chartres et qu'il brûla cette ville sans épargner l'église épiscopale consacrée à la Mère de Dieu (745). La plupart des annalistes chartrains gardant le silence sur cet incendie, nous n'en parlons qu'avec réserve.

D'après un vieux manuscrit, un sinistre semblable aurait de nouveau frappé l'église en l'an 770, sous le règne de Charlemagne. Nous ne mentionnons ce fait que pour mémoire.

CHAPITRE IV.

LES NORTHMANS.

Charlemagne, cet empereur invincible dont la grande âme avait affronté tant de périls, la lourde épée terrassé tant d'ennemis, versa, dit-on, des larmes en apercevant les barques rapides des Danois ou Northmans (hommes du Nord) sillonner les rivages de la Baltique. C'est qu'il entrevoyait sans doute dans un coup d'œil presque prophétique tous les maux que ces farouches insulaires causeraient à son vaste empire, quand son énergique main aurait cessé d'en tenir les rênes. Cette triste prévision ne se réalisa que trop sous le règne de Charles-le-Chauve, son petit-fils; et l'argent dont le prince paya leur promesse de départ ne fit que précipiter leur retour et augmenter leur audace. Ce fut en 858 que ces terribles pirates, sous la conduite d'Hasting, un de leurs chefs, vinrent mettre le siége devant Chartres, après avoir tout dévasté sur leur passage. Cette antique cité, fortifiée par des murailles si épaisses qu'on la nommait *la Ville de pierres*, et pourvue d'aqueducs et

de voies souterraines favorables à la défense, aurait pu leur opposer une longue résistance ; aussi eurent-ils recours à la ruse pour s'en emparer : ils feignirent un ardent désir de recevoir le baptême. L'évêque de Chartres, le trop confiant Frotbold, croyant à leur sincérité, fit ouvrir à ces barbares les portes de sa ville épiscopale ; mais à peine y étaient-ils entrés qu'ils y mirent tout à feu et à sang et massacrèrent sans pitié le pasteur et le troupeau.

Ensuite, cruellement heureux des ruines qu'ils avaient faites, les Northmans s'éloignèrent de Chartres pour aller porter en d'autres lieux la désolation et la mort. Alors ceux d'entre ses habitants qui s'étaient soustraits par la fuite à la rage de ces féroces spoliateurs, revinrent dans leurs foyers dévastés et, fortifiés, encouragés par les entraînantes exhortations de Gislebert, le successeur de Frotbold, ils se mirent à l'œuvre, comme autrefois les habitants de Jérusalem, pour relever leur temple détruit, leurs maisons en cendres et leurs remparts abattus.

Ce zèle des Chartrains, si empreint de patriotisme et de foi, reçut une magnifique récompense dans le don que fit Charles-le-Chauve, à l'église de Notre-Dame, du voile (1) ou vêtement intérieur de la très-sainte Vierge, envoyé à Charlemagne par l'impératrice Irène. (2)

(1) La voix populaire lui donna le titre de Sainte-Tunique ou de *Sancta Camisia ;* de là la forme qui lui est affectée sur les armes du chapitre. (Nous renvoyons, pour plus amples détails sur tout ce qui concerne cette précieuse relique, à la fin de cette Histoire et au *Guide du touriste et du pélerin,* p. 51 et suivantes.

(2) Vers le même temps, des moines de l'abbaye de Fontenelle (Neustrie), fuyant les ravages des Northmans, vinrent abriter sous les voûtes hospitalières du temple de Marie les reliques de saint

Cette précieuse relique fut pour les habitants de Chartres ce que l'Arche d'alliance était pour les Juifs fidèles, l'objet du plus profond et du plus confiant amour. Aussi, quand en 911, le farouche Rollon vint, à la tête de ses Northmans, attaquer cette importante cité, la vue du Voile de Marie flottant en guise d'étendard au-dessus de la porte Neuve où l'avait fait placer le pieux évêque Gausselin, inspira une telle ardeur aux assiégés qu'ils tombèrent avec une indomptable énergie sur les ennemis et en firent un si grand carnage, qu'au rapport du moine Paul, leurs cadavres entassés dans la rivière d'Eure en arrêtèrent momentanément le cours (1). Cependant Rollon et le reste des barbares qui avaient échappé à la mort se retirèrent, à l'entrée de la nuit, sur la montagne de Lèves d'où, à l'aide d'un stratagème, ils s'enfuirent le lendemain au lever de l'aurore (2). Quant aux Chartrains, aussi humbles dans le succès qu'ils s'étaient montrés intrépides dans la lutte, ils tinrent à honneur de faire cortége à la sainte Relique à

Vandrille, leur bienheureux fondateur ; celles de saint Piat, qui de Tournay, dont il avait été apôtre, avaient été transférées à Saint-Omer, furent également portées à Chartres où elles devinrent et sont encore l'objet d'un culte tout particulier, comme le témoigne assez la chapelle placée sous son tutélaire patronage.

(1) On dit que la place des *Épars* doit son nom à la fuite des Northmans qui s'*éparpillèrent* dans la campagne pour échapper aux poursuites des Chartrains. D'après une autre opinion, ce titre lui viendrait des différentes routes de la Beauce dont elle est le point de départ.

(2) Trois de leurs guerriers se glissèrent entre les rangs chartrains et allèrent sonner de la trompette dans la plaine ; à ce bruit ceux-ci dégarnirent le tour de la montagne afin de se porter contre les nouveaux ennemis qu'ils croyaient avoir à combattre, ce qui permit aux Northmans de s'enfuir sans périls de ce poste dangereux.

laquelle ils attribuaient leur victoire, lorsque l'Évêque la rapporta processionnellement à l'église de Marie, ne demandant pour récompense de leur valeur et de leur dévouement que l'insigne faveur d'appliquer leurs lèvres sur ce vêtement sacré, sanctifié par l'attouchement béni de la Vierge immaculée! (1)

Un demi-siècle environ (962) après la sanglante défaite de Rollon, vient se dessiner aux regards la fantastique figure de Thibault-le-Tricheur, ce vieux *chasseur*, comme l'appelle la légende, ce redoutable comte de Chartres, ce hardi geôlier de Louis-d'Outremer, ce Robert-le-Diable de la Beauce enfin, auquel, tandis qu'il guerroyait sur les terres de Richard, duc de Normandie, les troupes de cet ennemi puissant et redouté enlevaient *sa bonne ville* de Chartres, la livraient aux flammes et en faisaient périr la plupart des habitants.

Les chroniqueurs du temps rapportent que le comte Thibault, une fois rentré dans cette malheureuse cité, ayant voulu compter une à une les têtes moissonnées par le glaive des Normands, manqua perdre la raison. Ah! c'est que sous la cuirasse d'airain qui couvrait sa large poitrine battait un cœur de père, et qu'à tous les maux qui venaient de frapper cet intrépide guerrier s'était jointe la perte d'un fils!...

L'église de Notre-Dame, qui avait été aussi détruite par

(1) Comme gage de leur gratitude pour le bienfait reçu, les Chartrains voulurent que la sainte relique fût placée dans un coffret d'or pur Un habile orfèvre, nommé Teudon, fit une admirable châsse qui s'est conservée jusqu'en 1793. Un inventaire fait en 1682 en donne une courte description.

les torches embrasées des Normands, fut promptement réédifiée, et la dévotion des Chartrains envers la Vierge-Mère, bien loin d'être affaiblie par de si fréquents désastres, prit un nouvel accroissement. Tels on voit deux amis fidèles et dévoués, dont l'affection est d'autant plus vive qu'ils ont pleuré, qu'ils ont souffert ensemble, et que dans leur âme ainsi labourée par une commune douleur, l'espérance a fait briller son radieux flambeau !

CHAPITRE V.

FULBERT (1).

Le nom de Fulbert appartient à la fois à la science, à l'Église, à l'État, à la patrie tout entière, dont il est une des gloires ; car la France du XIe siècle doit à ce grand homme d'avoir puissamment contribué, par ses doctes enseignements, à la diffusion des lumières arrêtée, et par les guerres incessantes des vassaux contre leurs suzerains, et par l'effrayante attente du cataclysme dont l'Europe entière se croyait menacée (2). La France est aussi redevable à Fulbert de la crypte chartraine (3), un de ces monu-

(1) Aucun événement remarquable ne s'étant passé dans l'église de Chartres depuis l'an 962 jusqu'à l'avénement de Fulbert, nous croyons devoir passer sans transition à l'histoire de ce grand homme.

(2) La croyance universellement répandue que l'an 1000 serait la fin de toutes choses, avait amené une complète désorganisation dans la société et jeté un profond découragement dans les cœurs.

(3) L'église souterraine de Chartres est la plus vaste et la plus remarquable qui existe en France ; elle compte 110 mètres de longueur totale et 200 mètres de circuit, sur une largeur moyenne de 5 ou 6 mètres. La plus grande des chapelles est celle vulgairement appelée Notre-Dame de soubs-terre ; les nombreux prodiges qui s'y sont opérés lui ont aussi mérité le titre de chapelle des Miracles.

ments qui honorent le pays où ils se trouvent et attestent du génie d'un homme. Les siècles passent dessus et ils demeurent, portant, par le fait même de leur existence, un continuel défi à ceux qui oseraient tenter de les détruire, semblables en cela à ces rochers sans cesse battus par les vagues de la mer et qui cependant restent inébranlables sous leurs chocs impuissants.

Aucun historien ne s'accorde sur le lieu de naissance de Fulbert : le Poitou, l'Aquitaine, la Beauce et même la Romagne revendiquent l'honneur de lui avoir donné le jour ; mais aucune de ces provinces ne présente à l'appui de ses prétentions des preuves irréfragables. Cependant, si le lieu où fut placé son berceau est encore inconnu, le sillon lumineux que tracèrent ses pas lorsqu'il eut atteint l'âge d'homme nous permet de le suivre dans les différentes phases d'une vie consacrée aux labeurs de la science et à ceux de l'épiscopat.

Fulbert, élève chéri du savant Gerbert (1), ayant été appelé à diriger l'école de Chartres, lui imprima une marche si rapide dans les sciences que l'Allemagne, l'Angleterre, le Danemarck, lui envoyèrent des élèves avides de suivre les cours du *Socrate* français et de recueillir de sa bouche éloquente et chérie, avec les plus doctes enseignements, les préceptes de la sagesse, les règles de la prudence et les conseils de l'amitié (2).

(1) N'oublions pas que ce fut ce pauvre moine auvergnat qui, devenu pape sous le nom de Silvestre II (1099), jeta le premier le cri héroïque de la Croisade.

(2) Fulbert se retirait souvent dans un jardin arrosé par les eaux limpides de l'Eure. Là, entouré de quelques disciples choisis, il lais-

L'illustre écolâtre fut successivement promu aux fonctions de chancelier de l'église de Chartres et à celles si redoutables et si sublimes de l'épiscopat (1007) (1). Il les remplit avec cette piété ardente, cette profondeur de vue et cette élévation de caractère qui l'ont rendu l'oracle et le maître des évêques de son temps. La ligne de conduite dont il ne se départit jamais est tracée comme à son insu dans les lettres admirables qui nous sont restées de lui.

Plusieurs d'entre elles nous prouvent que, homme de sainte liberté et de noble indépendance, il sut, quand il le fallait, arrêter les empiètements des puissants de la terre sur les droits de l'Église, et leur rappeler leurs devoirs quand ils s'en écartaient. C'est ainsi qu'il réclama l'appui de Robert contre les déprédations et les machinations diaboliques de Geoffroy, vicomte de Châteaudun (2), et que, secondé par l'élite des évêques du royaume, il soutint les droits au trône d'Henri de France contre le frère ambitieux et la jalouse marâtre qui voulaient les lui disputer. Mais avant que Fulbert eût à pleurer la mort de Robert, son royal ami, un épouvantable sinistre devait déverser dans son âme une immense douleur. Dans la nuit du 7 au 8 septembre 1020, le feu du ciel tomba sur la cathédrale qui

sait tomber de ses lèvres des paroles toutes paternelles, mais empreintes à la fois de force et de douceur, soit qu'il eût à les prémunir contre les attraits du vice, ou bien à leur faire connaître les charmes de la vertu.

(1) Il avait eu pour prédécesseur immédiat Rodulphe ou Raoul, mort le 15 juillet 1007.

(2) Ce terrible seigneur avait bâti auprès d'Illiers un château-fort, d'où il portait sans pitié la désolation dans les campagnes environnantes.

ne présenta plus au point du jour, à l'œil consterné des infortunés Chartrains et de leur pasteur bien-aimé, que des pierres calcinées ou des décombres encore fumants. Le mal était immense, cependant Fulbert ne désespéra point de le réparer. Dans ce but, il adressa les plus touchantes suppliques à Robert de France (1), à Canut de Danemarck, à Guillaume d'Aquitaine ; mais là ne s'arrêta pas son zèle : ce grand serviteur de Marie fit aussi appel à la piété des peuples, et bientôt on vit des populations entières, s'ébranlant à sa voix vénérée, présenter l'admirable spectacle de la force et de la faiblesse, de la pauvreté et de l'opulence, n'ayant qu'une même pensée, travaillant à une même œuvre, poursuivant un même but et l'atteignant avec une promptitude qui tint du prodige, puisque le saint évêque put achever en huit années l'église souterraine et asseoir les fondements de l'église supérieure. Oh ! qu'il était beau de contempler ces hommes, ces femmes, ces enfants, ces vieillards, qui, croisés pacifiques, allaient, munis de pelles et de hoyaux, relever la demeure de la Vierge-Mère, charmant la longueur du chemin par le chant d'hymnes sacrées (2) et sanctifiant leurs moments de repos

(1) Non content de contribuer par de généreuses offrandes à la reconstruction du temple de Marie, Robert donna, pour orner la Sainte-Châsse, un gros saphir en cabochon entouré d'un cercle plat en vermeil.

(2) Deux pièces importantes datées de 1145, l'une de Haimond, abbé de Saint-Pierre-sur-Dive, l'autre de Hugues, archevêque de Rouen, prouvent invinciblement que le pieux usage de se réunir dans le but de travailler à l'œuvre des cathédrales, eut pour point de départ la reconstruction de celle de Chartres après l'incendie de 1020. Le récit de quelques-unes des merveilles divines par lesquelles le Seigneur et sa très-sainte Mère daignèrent encourager

par la prière et l'humble confession de leurs fautes. Aussi Dieu, qui ne se laisse jamais vaincre en générosité, daigna-t-il sanctionner par de nombreux prodiges une si sainte entreprise, et la bonne Dame de Chartres montra-t-elle plus d'une fois à ses fidèles vassaux qu'ils avaient en Elle une douce et puissante suzeraine.

Fulbert lui-même eut une grande part aux faveurs de la Reine du Ciel ; ses biographes rapportent qu'ayant été atteint d'un mal cruel, trop commun, hélas ! à cette époque, il vit un jour apparaître auprès de sa couche de douleurs l'immaculée Marie, qui le guérit miraculeusement en faisant tomber sur ses lèvres ardentes et desséchées quelques gouttes de son lait virginal. Faut-il s'étonner qu'après une pareille faveur, il se soit échappé de ses lèvres, ainsi purifiées, une hymne d'amour telle que le *Solem justitiæ,* le plus beau fleuron de la couronne poétique du chantre inspiré de Marie ? N'est-il pas permis de croire que, lorsque ces suaves accents ébranlèrent pour la première fois les voûtes de la crypte chartraine, construite sous l'inspiration de son immortel génie, les anges de ce mystérieux sanctuaire y joignirent leurs célestes mélodies, et que la Vierge-Mère obtint de son divin fils de répandre, dans les âmes qui viendraient en ce lieu sacré épancher leurs douleurs, les plus ineffables consolations ?

Toutefois il ne suffisait pas au culte de Fulbert d'avoir élevé à Marie une grandiose demeure, il voulut encore que la fête de la Nativité, alors assez peu répandue, fût célébrée

le zèle de ces admirables ouvriers trouvera donc tout naturellement sa place dans le chapitre suivant.

dans l'Église de Chartres sous le rite le plus solennel, et composa en l'honneur de la Très-Sainte Vierge un ouvrage qui malheureusement n'est point parvenu jusqu'à nous.

Fulbert mourut plein de jours et de mérites le 10 avril de l'an 1029. La postérité, confirmant le témoignage de ses contemporains, lui a décerné le titre de Grand, et l'Église l'a plus élevé encore, en lui donnant celui de Saint ! (1)

Thierry ou Théodoric, qui tint le siége épiscopal de Chartres après Fulbert, acheva l'œuvre gigantesque de cet illustre Pontife (2), et le 17 octobre 1037, il fit la dédicace solennelle de cette Église supérieure qui ne devait avoir, hélas ! qu'une trop courte durée. Mais n'allons pas au-devant des événements. A chaque siècle suffisent ses maux, ses craintes et ses revers.

(1) Une des chapelles de la crypte chartraine est placée sous le vocable de saint Fulbert L'autel est dû à la munificence de Mgr Pie, évêque de Poitiers.

(2) Jean dit le Sourd, médecin de Henri Ier et architecte célèbre, contribua à l'achèvement de la basilique chartraine.

CHAPITRE VI.

PIEUSES LÉGENDES.

Nous l'avons déjà dit, le zèle si plein de foi qu'apportèrent non-seulement les Chartrains, mais encore des populations entièrement étrangères à la Beauce, pour reconstruire la demeure de Notre-Dame, reçut plusieurs fois une récompense sensible et bien digne de Celle qui, après Dieu, était l'objet de tant de dévouement et d'amour. C'est ce que prouvent les faits suivants auxquels, tout en les reproduisant, nous essaierons de conserver leur naïveté première et leur touchante simplicité.

Un certain nombre d'habitants de Château-Landon en Gâtinais, ayant appris que l'église de la bonne Dame de Chartres avait été dévorée par les flammes, et que déjà on déblayait ses décombres pour élever à Marie un temple encore plus beau que l'ancien, se réunirent un jour, afin de convenir ensemble quelle part ils pourraient prendre à cette œuvre si grande et si méritoire. Or, il fut décidé dans cette pieuse assemblée, qu'ils conduiraient aux ouvriers

quelques charrettes remplies de froment, ce qu'ils firent au plutôt. Mais ayant oublié, dans l'élan de leur charité, que ce grain dont ils faisaient un si généreux abandon était leur unique ressource, il advint qu'arrivés à un bourg appelé Chantereine, ils n'avaient plus ni pain ni argent suffisant pour en acheter; et cependant la faim commençait à se faire sentir et leurs forces à s'épuiser. Ce que voyant les bons Chantereinois, ils leur fournirent (eux qui avaient à peine la provision du jour pour leur famille) tout le pain dont ils étaient nantis. Les dévots pélerins leur donnèrent en signe de reconnaissance quelques petites pièces de monnaie, leur unique fortune; et voilà qu'au grand ébahissement de tous on s'aperçut, quand repas et comptes furent achevés, que l'argent des voyageurs n'avait pas diminué, et que le pain offert par les habitants du bourg avec un si charitable abandon, se retrouvait en même quantité, ce qui fut pour les nombreux témoins de cette merveilleuse multiplication une occasion de bénir Dieu, et de chanter les louanges de la bonne Dame de Chartres.

— La petite ville de Bonneval devait aussi payer son contingent de secours au temple de Marie, et recevoir du Ciel en échange une faveur toute divine. Ayant envoyé plusieurs charrettes de chaux pour aider à cette bâtisse sacrée, il arriva que dans le trajet un orage vint à éclater, ce qui força les hommes chargés de la conduite des voitures à les abandonner pour chercher çà et là quelque abri contre la fureur du vent et les torrents d'une pluie diluvienne. Vainement une pauvre femme paralytique qu'ils avaient placée sur l'une des charrettes pour la conduire à Chartres, faisait-elle entendre des cris de détresse, ils restèrent sourds à

ses gémissements, chacun songeant à son péril personnel; mais la bourrasque une fois apaisée, ils sentirent grand remords au cœur d'une telle dureté, et sortant de leurs retraites ils se dirigèrent en tremblant vers leurs charrettes, croyant ne plus y retrouver que des débris de chaux et les restes calcinés de la malheureuse femme ; aussi quelle ne fut pas leur joie, quand ils s'aperçurent que les sacs étaient demeurés intacts, et que la malade n'avait éprouvé aucun mal. Nos voyageurs continuèrent alors gaîment leur route vers Chartres et, songeant qu'ils devaient à la paralytique une éclatante réparation de leur coupable indifférence, ils la portèrent eux-mêmes aux pieds de la *bonne Dame de soubs-terre,* où elle recouvra l'usage de ses membres qui depuis longues années étaient sans mouvement et sans vie.

— Maintenant voici venir des Bretons. Ne soyons pas surpris de leur zèle pieux : unis autrefois aux Carnutes par le lien commun des Druides, ils le sont encore aux habitants de la Beauce par une même confiance en la Mère immaculée du Sauveur : aussi l'appel de Fulbert trouva-t-il un sympathique écho dans ces âmes généreuses, et, malgré la distance qui les séparait de Chartres, des Malouins quittèrent leur ville de rochers, dont une mer en furie vient sans cesse battre l'indestructible base, pour charroyer des pierres jusque dans la cité de Marie. Déjà ils avaient surmonté bien des difficultés, éprouvé maintes traverses, mais une plus grande épreuve leur était encore réservée : comme ils croyaient déjà toucher au terme de leur pélerinage, le ciel, jusqu'alors serein, se couvrit tout-à coup de sombres nuages, et un brouillard si épais

s'éleva sur l'horizon, qu'il leur devînt impossible de se reconnaître; de sorte qu'en voulant se rassembler, les uns s'entrechoquaient violemment, tandis que d'autres au contraire s'éloignaient et s'égaraient au point de ne pouvoir retrouver ni leur chemin ni leurs compagnons.

Dans ce péril extrême, ils recoururent avec confiance et foi à la bonne Dame de Chartres. Cette tendre et puissante souveraine ne leur fit pas défaut, et aussitôt une flamme aérienne, planant au-dessus de chaque voiture, permit aux pélerins de se réunir et de marcher en assurance, guidés par cette douce et bienfaisante lumière qui ne s'évanouit que lorsque le soleil, ayant percé les nues, éclaira de nouveau la terre de Beauce de ses brillants rayons.

— Vers le même temps vivait à Prunai-le-Gillon une jeune et pieuse femme qui depuis six ans était atteinte de paralysie... Elle était en outre si pauvre qu'elle ne pouvait recourir à la médecine. Privée de toute assistance humaine, la malade plaça son espoir de guérison dans la Vierge aux miracles, la suppliant de vouloir bien regarder son humble servante si malade et si triste, de la délivrer de son mal ou de la faire mourir. Sa prière fut exaucée : une nuit la gracieuse Dame apparut à la jeune femme et lui dit : « Si tu veux être guérie, fais-toi mener à Chartres, dans mon église, car là, si tu as ferme confiance, tu recevras la santé que tu désires. » A cette promesse la jeune femme se réjouit beaucoup; quand il fit jour, elle appela son mari et lui dit ce qui lui était advenu. Celui-ci en fut ivre de joie; il fit aussitôt mener sa femme à Chartres. C'était un samedi. Arrivée près de l'église de Notre-Dame, on la

descendit de voiture et on la porta devant l'autel de la sainte Vierge. Là, cette pauvre paralytique fit sa prière avec foi et dévotion et à l'instant elle fut guérie. Tout son mal avait disparu, l'usage de ses pieds et de ses mains lui était rendu.

— La légende de l'Enfant de chœur trouve ici sa place toute naturelle : la popularité qui lui est acquise ne lui ôtant ni sa fraîcheur, ni son émouvant intérêt, c'est par elle que nous terminerons la série des pieuses narrations empruntées au naïf historien des miracles de la bonne Notre-Dame (1).

Vers le temps où le comte Étienne guerroyait en Palestine, vivait à Chartres une pauvre veuve, qui avait reporté sur son fils, bel et gracieux enfant à la tête blonde, aux yeux d'azur, toutes les tendresses de son cœur ; et lui, répondant à son amour, la comblait de caresses, et de sa douce main essuyait les larmes qui trahissaient les déchirements de son âme. Quand l'enfant fut assez grand pour figurer dans les saintes cérémonies, elle le présenta aux chanoines de la cathédrale qui, frappés de son air angélique, consentirent à lui donner le titre si désiré, si glorieux, d'enfant de chœur de Notre-Dame. Oh ! combien elle était heureuse la bonne mère quand elle voyait cet *Eliacim* de la loi nouvelle, offrant au prêtre le vin du sacrifice ou bien faisant monter vers le ciel les flots d'encens qui s'échappaient de son encensoir d'or ! qu'elle était fière surtout

(1) On doit à Jehan-le-Marchand, poète du XIIIe siècle, le *Livre des Miracles*, traduction d'un ouvrage latin qui a été perdu. — Ce poème a été réédité, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Chartres, par Duplessis, en 1855.

lorsqu'elle entendait sa voix pure et sonore retentir sous les voûtes majestueuses du temple de Marie! Dans ces moments de maternelle ivresse elle oubliait tout chagrin et ne songeait qu'à son bonheur... Un jour, c'était celui où l'église célèbre la fête de tous les glorieux triomphateurs de la foi, le chapitre de Notre-Dame, d'après un antique usage, descendait dans la crypte sacrée, revêtu de ses plus riches ornements, croix et bannières en tête, suivant dévotement la châsse de la Vierge et les reliques des Saints, et chantant des hymnes sacrées. Au milieu de toutes ces voix qui répétaient les louanges du Très-Haut, la veuve distinguait celle de son enfant (l'oreille d'une mère est si fine et si bonne), et son cœur battait de joie et de tendresse. Tout-à-coup le silence se fait pour elle, bien que les chants n'aient pas encore cessé. Elle écoute... elle écoute encore... et n'entend plus son fils; alors, avec la rapidité de l'éclair, elle fend la foule, jette un coup-d'œil rempli d'anxiété sur les jeunes lévites, puis, dans leurs rangs pressés ne voyant plus son enfant, elle court, poussée par un instinct maternel, vers le puits des Saints-Forts qu'elle trouve entouré par des prêtres éplorés. « Mon fils! s'écrie la veuve avec un accent déchirant, rendez-moi mon fils...» Et, succombant à sa profonde émotion, elle tombe étendue sans connaissance sur le parvis sacré.

Pauvre femme, les mères naguère encore te disaient bienheureuse, et maintenant elles pleurent sur toi; car elles ont appris de ceux qui approchaient ton enfant que, cédant à la curiosité du jeune âge, il s'est penché vers le puits, et que, son pied glissant sur les parois humides, il est tombé dans le gouffre béant.

Oh ! qu'il fut cruel, qu'il fut affreux le moment où la veuve se trouva chez elle, seule avec sa douleur, seule avec ses regrets ! Toutefois si ses yeux sont noyés de larmes, son âme est résignée, et chaque aurore nouvelle la retrouve prosternée aux pieds de la Vierge Marie ; sa bouche contractée par la souffrance est muette, mais son cœur parle, et Marie comprend toujours ce langage du cœur : elle a tant souffert pour son Fils !...

Cependant l'octave de la fête ramène de nouveau dans la crypte le pompeux et solennel cortége. La courageuse veuve le regarde passer en comprimant ses sanglots, et voilà qu'elle aperçoit un jeune enfant à la blonde chevelure, à la taille élancée, au regard séraphique, tenant un chandelier d'or et marchant gravement devant les saintes reliques. A cette vision presque céleste, la douce mère s'écrie : « Est-ce un ange qui est ainsi venu tenir la place de mon fils ?... »

O femme, réjouis-toi et tressaille d'allégresse ! Ton enfant est sauvé ; comme il tombait, Marie l'a reçu dans ses bras maternels et l'a fait ensuite reposer sur son cœur... Aujourd'hui elle te le rend ; veille toujours sur lui, mère chrétienne... garde-le pour le ciel !

CHAPITRE VII.

YVES DE CHARTRES. (1)

Les souvenirs qui se rattachaient à la mémoire de Fulbert conservaient une force d'autant plus grande, nous dirons plus, une saveur d'autant plus douce, que quelques-uns de ses successeurs avaient été loin de rappeler et sa science et ses vertus; quand l'avénement d'Yves, le saint instituteur des chanoines de Saint-Quentin de Beauvais, rendit au siége épiscopal de Chartres tout son éclat, et sans rien enlever à la gloire posthume de l'illustre élève de Gerbert, fut une évidente démonstration de cette grande vérité : que l'Église catholique est douée d'une immortelle jeunesse et d'une inépuisable fécondité.

Homme de savoir, mais surtout homme d'action, Yves ne créa pas, comme son docte devancier, une école de philosophie; mais il fit des moines philosophes prati-

(1) L'église de Chartres célèbre le 20 mai la fête de saint Yves. Une chapelle de la crypte lui est consacrée. Mgr Regnault a voulu la restaurer à ses frais, par honneur pour l'un de ses plus illustres prédécesseurs.

ques [1]. Il ne releva point, comme Fulbert, la demeure de Marie; mais il tint à honneur de l'embellir, de l'orner (2), et l'admirable jubé qu'il fit placer devant le chœur de la cathédrale en devint un magnifique complément. Fulbert, nouveau Fortunat, avait vécu en communion littéraire avec les princes érudits de son temps, et consacré les fleurs de son éloquence et la poésie de son cœur à la glorification de la Mère de Dieu : Yves, mêlé comme Grégoire de Tours aux événements politiques de la France, sut parler aux grands le langage d'un ministre du ciel qui ne transige ni avec les mots, ni avec les faits; et comme le bras qui châtie est aussi celui qui protége le mieux, les rois et les princes frappés par Yves recoururent souvent à ses conseils et à son appui. Les lettres [3] qu'il adressait aux souverains, aux papes et aux évêques, révèlent tout à la fois la force dans la volonté, le courage dans l'infortune, le génie dans la science de l'esprit humain [4], la grandeur d'âme dans les contradictions et les mauvais traitements, soit qu'ils lui viennent d'un métropolitain injustement prévenu contre lui [5], soit d'un monarque

(1) Ce fut vers l'an 1099 qu'Yves introduisit dans l'abbaye de Saint-Jean-en-Vallée, située à l'extérieur des murs de Chartres, du côté septentrional, dans le lieu connu encore sous le nom de *Clos de Saint-Jean-en-Vallée,* des chanoines réguliers de Saint-Augustin, dont l'évêque Pierre de Mincy opéra la réforme en 1262.

(2) La bonne reine Maud d'Angleterre, qui avait une grande vénération pour le Saint, lui envoya le plomb nécessaire pour réparer la charpente de Notre-Dame.

(3) Les lettres d'Yves, au nombre de 189, ont fourni à l'histoire de son temps des documents précieux.

(4) Voir Lépinois, Histoire de Chartres, pages 88 et 89.

(5) Richer, archevêque de Sens.

irrité de la sainte hardiesse du pontife à reprendre ses désordres (1), soit enfin d'un seigneur courtisan jusqu'à la bassesse, jusqu'au mépris des droits les plus sacrés (2).

Le nom du grand Yves de Chartres se trouve glorieusement associé à celui des Pères de ce concile célèbre où fut inaugurée, aux cris mille fois répétés de *Dieu le veut, Dieu le veut!* l'ère héroïque des croisades, qui, placée sous le tutélaire patronage de Marie (cette tour de David plus forte qu'une armée rangée en bataille), devait avoir sur la société encore semi-barbare du Moyen-Age une si puissante et si favorable réaction (3).

Le comte de Chartres, Etienne-Henri (4), s'enrôla un des premiers dans la sainte milice de la croix; mais comme Hugues de Vermandois, si honteusement surnommé le *corbeau de l'arche*, il revint en France un an après son

(1) Philippe I[er].

(2) Le vicomte Hugues de Chartres. Ce seigneur enferma saint Yves dans son château du Puiset pendant que ses satellites pillaient et dévastaient l'église et l'habitation du prélat.

(3) Le pape Urbain II et les prélats qui l'environnaient, voulant intéresser la Mère du Sauveur au succès de ces pieuses migrations armées, décrétèrent solennellement dans le Concile de Clermont en Auvergne (1095) que les clercs réciteraient chaque jour le petit office de la très-sainte Vierge en usage parmi les ermites de Saint-Pierre-Damien, que le samedi lui serait spécialement consacré et que l'Église en ferait l'office Ce fut également cette mémorable assemblée qui promulgua la trêve de Dieu.

(4) Il était aussi comte de Blois, de Champagne et de Brie; de là ce dicton populaire qu'il possédait autant de châteaux qu'il y a de jours dans l'année.

Il serait trop long d'énumérer les seigneurs de la Beauce et du Perche qui prirent la croix à la suite du comte Etienne. Pour nous restreindre, nous citerons seulement Ebrard du Puiset, Miles de Brou, Philibert de Chartres et Rotrou, fils du comte du Perche; Gauthier-Sans-Avoir était du Thimerais.

départ. Étienne effaça la tache de sa lâche défection en retournant en Palestine au commencement du XII[e] siècle, où il trouva un trépas glorieux. Sa triste veuve, la comtesse Adèle, malgré la douleur que lui fit éprouver cette séparation suprême, déploya, pour recevoir dans sa capitale le fier Bohémond d'Antioche, l'un des compagnons d'armes de son époux, une magnificence digne de la fille de Guillaume-le-Conquérant et de la noble maison de Thibault-le-Tricheur.

Le valeureux croisé, ayant obtenu de Philippe I[er] la main de la princesse Constance, s'était rendu à Chartres afin de recevoir, dans le temple auguste de la *bonne Notre-Dame,* la bénédiction nuptiale des mains du bienheureux Yves. Ce fut devant l'autel de la Vierge aux miracles, et en présence d'une nombreuse assemblée, qu'eut lieu cette religieuse cérémonie. Aussitôt après la célébration des saints mystères, le fils de Robert Guiscard, l'indomptable Bohémond, releva un front que l'ennemi n'avait jamais vu pâlir, et, debout sur les marches du sanctuaire, formula l'héroïque serment d'aller de nouveau combattre les infidèles. A son exemple, tous les seigneurs et les chevaliers qui l'entouraient jurèrent de prendre la croix et de verser, s'il le fallait, jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour défendre le tombeau du Christ.

Cette scène d'un caractère à la fois religieux et martial est un admirable reflet des mœurs de ces nobles preux, qui puisaient dans l'ardeur de leur foi et dans leur bouillant courage la force d'abandonner famille, castel, patrie, pour obéir à la voix de Dieu.

Après le belliqueux prince d'Antioche, c'est le doux et pacifique Pascal II que l'on vit venir s'agenouiller aux pieds

de la Vierge-Mère, et lui offrir des vœux ardents pour obtenir la fin d'un schisme qui, fomenté et soutenu par l'empereur Henri V, déchirait l'Église de Jésus-Christ (1107).

Quelques années auparavant, le grand saint Anselme de Cantorbéry était venu, lui aussi, vénérer la bonne Dame de soubs-terre, et déverser dans son cœur toutes les amertumes dont le sien était abreuvé.

Que serait devenue la sainteté du mariage? que serait devenue la famille? que seraient devenus les peuples, la société tout entière, si, à cette époque où la force matérielle et brutale essayait d'étreindre toutes les libertés pour les pulvériser ensuite de sa main de fer; si, disons-nous, les pontifes de Rome, appuyés sur les évêques du monde catholique, ne s'étaient point posés devant elle comme le grain de sable devant les vagues de la mer, pour lui jeter, avec cette autorité que Dieu seul peut donner, cet étonnant défi : « Tu n'iras pas plus loin? »

Le bienheureux Yves, regardé par les rois et par l'Église comme la lumière de son temps (1), conserva jusqu'à son dernier soupir les sentiments d'une humilité profonde et désigna lui-même, pour lieu de sa sépulture, le chœur de son cher monastère de Saint-Jean-en-Vallée.

Ce fut le 23 décembre 1116 que, plein de jours et de mérites devant Dieu et devant les hommes, le saint Évêque de Chartres s'endormit dans le sein du Seigneur.

(1) Les deux derniers actes politiques auxquels son nom béni se trouva mêlé furent le sacre de Louis-le-Gros dans la ville d'Orléans (les portes de celle de Reims lui étant fermées par des seigneurs mécontents), et le mariage du roi avec Adelaïde de Savoie, belle et vertueuse princesse.

CHAPITRE VIII.

GEOFFROY DE LÈVES.

Aussitôt après la mort d'Yves, les chanoines, sans attendre l'assentiment du comte Thibault IV (1), alors absent de sa bonne ville de Chartres, nommèrent au siége vacant le fils de Gosselin de Lèves, Geoffroy, prévôt du chapitre, qui, par son mérite personnel et la prépondérance de sa maison, pouvait protéger l'Église contre les empiètements séculiers. Le comte, très-mécontent de cette élection, usa de violence à l'égard des chanoines et du pontife lui-même, dont il ne reconnut la dignité qu'en 1117, sous l'injonction formelle du pape Pascal II. Les représailles de Geoffroy envers Thibault furent dignes d'un évêque : il le réconcilia, par sa prudence et ses sages démarches, avec Louis-le-Gros, son royal suzerain, qui accorda, en retour, aux serfs du chapitre de Notre-Dame l'exemption du péage

(1) Surnommé le Grand. Il était fils du comte Étienne-Henri, et par sa mère, Adèle de Normandie, petit-fils de Guillaume-le-Conquérant.

sur les terres de l'évêque de Chartres et le droit de témoigner devant les justices royales (1118). Rempli de piété et d'amour pour la Mère du Sauveur, Geoffroy fit construire, non loin du berceau de ses ancêtres, un monastère qu'il nomma, en l'honneur de la Vierge de Nazareth et en souvenir des croisades, *Sainte-Marie-de-Josaphat.* Quelques différents s'étant élevés sur ces entrefaites entre le comte de Chartres et le clergé, le pieux évêque recourut pour les terminer au bienheureux Robert d'Arbrisselles. Le saint fondateur de Fontevrault accourut à son appel, et après avoir (lui qui aimait tant Marie) prié de longues heures dans la crypte chartraine, il alla trouver Thibault et l'amena sans peine à seconder ses vues de conciliation et de paix.

C'était, il faut en convenir, un rude batailleur que ce Thibault; mais c'était aussi un homme de foi vive et inébranlable. Frappé des héroïques vertus de saint Norbert, avec lequel il s'était lié d'une étroite amitié, il aurait abandonné la cuirasse et l'épée pour la robe du moine, si ce grand directeur des âmes, considérant tout le bien qu'il faisait dans ses nombreux domaines, ne l'eût détourné de ce dessein. Le comte, dont le cœur était grand et généreux, devint un admirateur passionné de Bernard, cet admirable abbé de Clairvaux, qui, oubliant les honneurs dont il était l'objet, les miracles qu'il semait sous ses pas, s'appelait dans son humilité « la chimère de son siècle. » Heureux, mille fois heureux le siècle qui en produit de pareilles!

Cependant, l'humeur guerroyante du comte de Chartres l'entraîna plus d'une fois à lutter contre son souverain; il poussa même l'audace jusqu'à le faire défier en combat

singulier. Louis, outré de cette insolence, marcha vers Chartres ; toutefois, ne conservant avec lui que quelques troupes, il remit le commandement général de l'armée au comte de Flandre, auquel il ordonna de serrer la ville de près.

Dans cette extrémité, l'évêque Geoffroy se sentit inspiré d'aller, comme autrefois Jaddus, au-devant du monarque irrité ; et afin de fléchir son courroux et d'adoucir son cœur, il fit porter processionnellement la châsse contenant le saint vêtement de la Vierge-Mère. La vue de cette relique vénérée causa au roi un pieux saisissement, et tandis qu'il se livrait à une prière fervente, il crut entendre une voix intérieure qui lui disait : « Apaise-toi et n'opprime pas mon peuple. » Alors, docile à l'inspiration céleste, il envoya au comte de Flandre l'ordre de lever le siége. Mais là ne se bornèrent pas les témoignages de sa dévotion envers Marie : il se rendit à Chartres et vint incliner sa tête royale devant l'autel de Notre-Dame de soubs-terre. Comme il se retirait, Louis ayant aperçu son puissant vassal dévotement agenouillé sur le parvis sacré, lui tendit la main en signe de réconciliation, transformant ainsi la crypte chartraine en temple de la *paix;* non de cette paix que Rome païenne avait déifiée, mais de cette *paix* chrétienne dont Marie est la reine, de cette *paix* qui fait trêve aux injures et en obtient l'oubli et le pardon.

Peu de temps après ce fait mémorable, le sanctuaire de la Vierge de Chartres se vit assiégé par une foule d'infortunés atteints de ce mal mystérieux qui ravageait la France et que le peuple, toujours imagé dans son langage, avait appelé le *mal des Ardents*. Les guérisons obtenues par la médiation de la *bonne Notre-Dame* furent si nombreuses,

que son nom, emporté sur les ailes de la reconnaissance, était répété avec confiance et amour en tous les lieux où la contagion étendait ses ravages.

Mais cette calamité, quelque grande qu'elle pût être, n'était pas la seule qui frappât notre chère patrie. Des guerres intestines, fruits d'une féodalité qui disputait chèrement l'omnipotence que tendait à lui enlever le pouvoir royal, jointes à l'établissement des communes, déchiraient son sein. L'Angleterre, de son côté, avait frémi en voyant se renouveler l'affreux spectacle, offert dans les temps antiques, de deux frères se disputant à mains armées l'héritage paternel. L'Allemagne voyait ses champs ensanglantés par les luttes de Lothaire avec les hardis compétiteurs qui lui disputaient l'empire; enfin, l'Italie était, depuis plus d'un demi-siècle, en proie à toutes les horreurs qu'entraînaient à leur suite les invasions étrangères et les intronisations illicites des anti-papes, ces mercenaires impitoyables, qui après avoir chassé les pasteurs légitimes, prétendaient commander en maîtres dans la bergerie du Christ.

Ce fut ainsi qu'Innocent II se vit obligé de quitter Rome, où Anaclet avait de nombreux partisans, et de venir en France pour y abriter son indépendance de chef de l'Église, et préserver sa personne sacrée des violences de l'intrus. Tandis que celui-ci, parodiant le rôle sublime de pontife suprême, officiait solennellement le jour de Noël dans la basilique de Saint-Pierre, dont il s'était emparé à force armée, le pape légitime, portant partout avec lui le caractère indéfectible de chef de l'Église universelle, faisait descendre du haut de l'autel de Notre-Dame de Chartres, sur tous les fidèles de la catholicité, cette bénédiction *urbi et*

orbi qui est l'apanage exclusif du vicaire de Jésus-Christ.

Saint Bernard vint trouver Innocent à Chartres pour lui annoncer qu'Henri Plantagenet s'était soumis à son obédience. Roger de Sicile, le seul prince qui tînt encore pour Anaclet, finit aussi par se rendre à la parole du moine de Clairvaux. La paix fut ainsi rendue à l'Église, et le pape put rentrer dans Rome où il ne trouva plus que des sujets dévoués et obéissants.

Mais comme l'Église a reçu de Jésus-Christ, son divin époux, le sanglant héritage de la croix, et qu'elle embrasse le monde entier dans une maternelle étreinte, elle n'est jamais sans répandre des larmes. Aussi, tandis que l'Occident semblait vouloir renaître à la paix, voici que de l'Orient partaient de sourds gémissements, avant-coureurs de mortelles douleurs. En effet, la prise d'Édesse par le sultan de Mossoul (1144) devait précéder de peu d'années la ruine totale de cette malheureuse ville par son fils, le valeureux Nour-Eddin (1149). Le pape Eugène III, l'œil fixé sur cette terre, sainte entre toutes, fit passer les angoisses de son cœur dans celui du saint abbé de Clairvaux. Celui-ci, malgré l'épuisement de ses forces, quitta sa chère solitude, et, saisi d'un prophétique enthousiasme, jeta le cri de la croisade dans l'assemblée de Vézelay. Cette grande voix devait aussi retentir sous les voûtes de Notre-Dame, et porter dans les âmes cette conviction qui ébranle la volonté, ce feu qui embrase les cœurs [1].

(1) Louis VII prit également la croix pour expier l'incendie de Vitry. Cette ville appartenait à Thibault, comte de Chartres, qui était de plus palatin de Champagne.

Mille cris l'acclamèrent chef de la sainte entreprise; mais l'homme de Dieu récusa un honneur dont Pierre l'Ermite n'avait pu supporter le poids. Parmi les seigneurs qui prirent la croix se trouvait Henri, fils du vieux comte Thibault, qui, par un touchant souvenir des misères d'Orient et un sentiment paternel, remit aux lépreux les dîmes qu'ils lui redevaient, afin qu'ils priassent pour son fils.

A cette même époque, la construction des deux clochers devenus si populaires en France était en pleine activité. Ils s'élevaient en dehors de l'église et ne tenaient à l'édifice que par leurs angles. Les Chartrains, pour presser leurs travaux, sollicitèrent et obtinrent le secours de la corporation des maçons de Normandie, ces pélerins de l'architecture religieuse, qui allaient partout où l'on réclamait leurs talents et leurs bras pour élever un temple au Très-Haut ou pour embellir sa demeure.

L'évêque de Chartres mourut au commencement de l'année 1148. Il s'était montré le digne successeur de saint Yves par son amour pour le bien, l'énergie de son caractère et l'orthodoxie de sa foi. Le nécrologe de Notre-Dame résume toutes ses vertus en l'appelant « *notre père Geoffroy de pieuse et douce mémoire.* »

CHAPITRE IX.

NOUVEAU SINISTRE.

Geoffroy de Lèves eut pour successeur son neveu Gosselin, qui termina l'abbaye de Josaphat et sut inspirer par ses vertus une telle affection à ceux qui l'entouraient, que les registres du parlement de l'an 1155, époque de son trépas, portent que le clergé de Chartres *fut désolé de sa mort.*

Robert-le-Breton remplaça Gosselin sur le siége épiscopal de Chartres; remarquable par son zèle pour tout ce qui pouvait augmenter la majesté du culte, il introduisit le chant en musique dans son église; sincèrement attaché au successeur de Pierre, il rendit les plus grands honneurs au souverain Pontife Alexandre III, quand celui-ci vint, comme autrefois Innocent II, demander à Notre-Dame de soubs-terre de mettre fin au schisme suscité par l'antipape Octavien, soutenu par l'Empereur teuton, Frédéric Barberousse.

Guillaume-aux-Blanches-Mains [1], qui succéda à Robert, prit hautement contre Henri II le parti de Thomas Becket. Confesseur magnanime de la foi, avant d'en être le martyr, ce noble et saint fugitif vint aussi s'agenouiller dans la crypte chartraine, et puiser aux pieds de la Vierge-Mère cette force surhumaine qui fait triompher jusque dans la mort les athlètes du Christ.

Jean de Salisbury, le secrétaire, l'ami de Thomas Becket, fut nommé évêque de Chartres après que Guillaume-aux-Blanches-Mains eut été promu à l'archevêché de Reims; sa science et ses vertus ont rendu célèbre son trop court épiscopat.

Celui de Pierre de Celles fut encore moins long; il l'employa à des travaux d'utilité publique et, par une louable émulation, il entreprit le pavage des rues de Chartres, tandis que Philippe-Auguste dotait sa capitale du même bienfait.

Regnault de Mouçon, de la maison de Bar, neveu par sa mère de Thibault-le-Bon, devint évêque de Chartres en 1182. Son nom se rattache à deux événements importants à des titres divers. — La prise de Saint-Jean-d'Acre (1191), dont il réconcilia les églises profanées par les infidèles, et l'incendie qui détruisit la ville de Marie et son temple vénéré [2]. — Le premier de ces faits appartenant

(1) Cet illustre Pontife était le quatrième fils de Thibault le-Grand, comte de Chartres. Il fut évêque de Chartres, archevêque de Sens, ensuite archevêque de Reims, enfin cardinal de Sainte-Sabine et régent du royaume (Voir Doyen, p. 287).

(2) Les clochers étaient alors saillants et ne tenaient au reste de l'édifice que par les extrémités de leurs angles. Le clocher vieux demeura debout, il ne resta que la base du second; sa flèche, alors en bois, disparut dans les flammes.

à l'histoire générale, nous n'avons pas à nous y arrêter; mais le second doit à plus d'un titre fixer toute notre attention. En effet, cette majestueuse cathédrale, l'une des plus sublimes reproductions de l'art chrétien au Moyen-Age, et dont les magnifiques proportions font depuis tant de siècles l'admiration de tous les archéologues, ne fut élevée que par suite de l'épouvantable sinistre que les historiens du temps attribuèrent soit au péché des peuples, soit à l'intervention des puissances infernales, soit comme un remède à l'état misérable où était la maison du Seigneur; ce qu'il y a de certain, c'est que Marie veilla sur le lieu sacré où tant de générations s'étaient succédé en lui rendant hommage. La crypte de Fulbert, qui renfermait dans son enceinte la grotte druidique, fut épargnée par les flammes; la sainte Tunique, que des hommes dévoués à la bonne Notre-Dame y avaient transportée au moment de l'incendie, n'en reçut aucun dommage, et pourtant des solives enflammées, des pierres, des tronçons de colonnes tombaient sur les portes de fer fermant l'entrée du temple souterrain; le plomb en fusion découlait de la toiture, des matières embrasées tourbillonnaient autour de l'enceinte; mais comme arrêtées par une main invisible, elles n'allèrent pas plus loin, et, chose encore plus miraculeuse, les courageux captifs de Marie, réconfortés intérieurement par leur puissante Souveraine, n'éprouvèrent aucune atteinte de la faim, et conservèrent au fond de l'âme une pieuse confiance et une paix toute surnaturelle.

Il serait impossible de décrire la joie que ressentirent les Chartrains quand, assemblés sur la place par les ordres du cardinal Mélior, légat du pape Célestin III, ils aperçu-

rent la sainte Châsse que l'Évêque et le doyen du chapitre portaient sur leurs épaules à la vue de tout le peuple, avide de contempler ce cher et précieux trésor qu'il avait cru à jamais perdu pour lui. « Marie nous aime encore, s'écriaient ces fidèles enfants de Notre-Dame, en versant des larmes de gratitude et de tendresse; eh bien! prouvons-lui que nous avons toujours pour elle vénération et amour, en reconstruisant son temple détruit et en faisant que le nouveau dépasse encore l'ancien en grandeur et en beauté! » Le cardinal Mélior et Regnault de Mouçon encouragèrent ce filial élan. On se mit aussitôt à l'œuvre, l'Évêque et les chanoines abandonnèrent tout le produit de leurs revenus et de leurs prébendes pendant trois ans. Les habitants, déjà dépouillés par les flammes de presque tout ce qu'ils possédaient, donnèrent le peu qui leur restait encore pour aider à la reconstruction si désirée. Philippe-Auguste, Louis VIII et saint Louis y contribuèrent aussi par leurs largesses et prêtèrent une puissante assistance au maître de l'œuvre. Quel fut cet homme doué d'une conception assez vaste pour enfanter une pareille merveille? Nous l'ignorons; mais tout porte à croire qu'il faisait partie de ces corporations de maçons et de tailleurs d'images, artistes d'élite qui, sous la conduite d'un simple moine, sillonnaient la France en bâtissant des églises, et que le peuple appelait naïvement *les logeurs du bon Dieu*. Dédaigneux d'une illustration passagère et terrestre, ils ne trouvaient pas de place pour leur nom dans ces immenses cathédrales qu'ils inondaient de leur mouvement et de leur vie. Contents de travailler pour le Sauveur et pour sa Mère immaculée, ils complétaient

l'holocauste de leur existence en fondant leur propre gloire dans l'humilité de leur génie. Mais si, à cette époque de foi vive se manifestant par des œuvres immortelles, les artistes mettaient leurs talents à édifier et à orner les temples du Seigneur, les souverains humiliaient leur puissance devant celle du Roi des rois, et les fronts les plus superbes se courbaient dans la poussière pour honorer l'aimable et douce Reine de la terre et du ciel! Marie agréait ces pieux hommages et rendait en faveurs ce qui lui avait été offert en vénération et en amour.

L'histoire rapporte qu'Isabelle de Hainaut, l'épouse de Philippe-Auguste, étant venue visiter la bonne Notre-Dame afin d'accomplir un vœu qu'elle lui avait fait, tandis qu'elle s'agenouillait devant la Vierge-Mère, sentit remuer, pour la première fois, l'enfant qu'elle portait dans son sein. La légende ajoute que dans le même moment quatre lampes s'allumèrent d'elles-mêmes et répandirent autour de l'image miraculeuse une brillante clarté.

La dévotion de Philippe II pour Notre-Dame de soubs-terre ne fut pas moins vive que celle de la pieuse princesse; s'étant rendu à Chartres, en 1209, pour faire rendre justice aux chanoines outragés par les habitants, il passa sous la Châsse et déposa devant elle une pièce d'étoffe de soie ainsi qu'un pain de cire de la valeur de 200 liv. parisis (3,200 fr. de notre monnaie) (1).

(1) Notre-Dame de Chartres, invoquée par ce vaillant et pieux guerrier au moment de combattre l'empereur Othon, Jean-sans-Terre et le comte de Flandres, ligués contre lui, rendit les champs de Bouvines témoins d'une victoire à jamais célèbre dans nos annales (1214).

Richard Cœur-de-Lion, le bouillant rival de Philippe-Auguste, ayant ouï raconter les miracles de Notre-Dame de Chartres, conçut une si grande vénération pour son béni sanctuaire que, bien qu'il fût en guerre avec le roi de France, il donna aux prêtres chargés de recueillir des offrandes pour aider à la reconstruction du temple de Marie, plein pouvoir de prêcher et de quêter dans son royaume; et chose presque incroyable pour un prince aussi fier, il voulut porter pendant un jour sur ses épaules royales la Châsse aux saintes reliques que les *quêteurs* de Notre-Dame avaient prise avec eux (1).

Blanche de Castille aimait à se reposer des soins de sa difficile régence aux pieds de la bonne Notre-Dame, et sa fille, la sainte fondatrice du monastère de Longchamps, s'y rendit aussi plusieurs fois; saint Louis, la reine Marguerite, Ferdinand d'Espagne, qui mérita comme son cousin de France d'être placé sur les autels, Pierre de Courtenay, couronné empereur de Constantinople, le comte Gervais de Châteauneuf (2) et une multitude d'autres seigneurs et de prélats, visitèrent dans le même temps le sanctuaire de Notre-Dame et hâtèrent par leurs généreuses offrandes l'édification et l'embellissement de l'église supérieure.

Nul cependant ne surpassa Louis IX en libéralité; il fit élever à ses frais le porche septentrional, le plus riche

(1) *Poème des Miracles.*

(2) A son retour de Constantinople, le comte Gervais offrit à Notre-Dame le chef de saint Matthieu, qui se trouve actuellement en dépôt au monastère de la Visitation de Chartres.

de tous en sculptures. On peut admirer encore aujourd'hui, dans les splendides vitraux qui le décorent, les armes de la France et les symboles naïfs de la piété du saint roi; car il aimait Chartres plus qu'une autre cité, et se regardait comme l'enfant de Notre-Dame, étant né à *Poissy,* alors du diocèse de la ville de Marie! Ce monarque fonda en outre deux autels, celui des Anges et celui des Vierges, pour qu'on y célébrât chaque jour le saint sacrifice à son intention; et quand, après plus d'un demi-siècle de travaux, la cathédrale de Chartres fut terminée, il voulut assister avec toute sa cour à la dédicace solennelle qu'en fit, le 17 octobre 1260, l'évêque Pierre de Maincy, le successeur de Regnault de Mouçon. Louis IX obtint même, à cette occasion, du pape Alexandre IV des indulgences pour les fidèles et les pélerins qui visiteraient le saint temple, depuis le jour anniversaire de sa consécration jusqu'à la fête de Noël. Touchante et pieuse attention d'un prince qui réunissait aux vertus qui font les saints, la force et la sagesse qui font les bons rois, la magnanimité et le courage qui rendent les hommes grands aux yeux de leurs semblables et à ceux de Dieu!

CHAPITRE X.

LE ROYAL EX-VOTO.

L'architecture avait pris au XIIIe siècle des proportions riches, variées et grandioses ; mais elle les appliquait presque exclusivement à l'édification des temples du Seigneur. Les châteaux avec leurs donjons et leurs tours crénelées, ne semblaient demander que la solidité à ceux qui les élevaient ; nul agrément, nulle élégance ne présidait à leur construction ; les maisons des bourgeois n'étaient guère de moins tristes séjours. L'église seule se trouvait enrichie, embellie, parce que l'église c'était la maison de tous, l'église avait sa part de toutes les solennités de la vie ; là s'accomplissaient tous les grands actes de l'existence, dans tous les rangs et à tous les degrés.

C'est pour cela que l'art gothique couvrit le sol de grandes et magnifiques cathédrales. Cette architecture résume toute la pensée mystique du Moyen-Age, mélange d'héroïsme et de naïveté, formulé par la hardiesse de la flèche et de l'ogive, par la bizarrerie des figures qui servent partout d'ornement.

Toutefois, le commerce et l'industrie n'étaient pas restés stationnaires : les métiers constitués en communauté avaient pris à Chartres en particulier un grand accroissement, et possédaient assez de richesses pour doter le temple de Notre-Dame de vingt-sept verrières portant chacune les insignes symboliques de l'état exercé par les donataires. Cette prospérité devait augmenter encore, par suite des lettres d'affranchissement et de commune qu'octroya aux habitants de *sa bonne ville* Charles de Valois, frère de Philippe-le-Bel, auquel ce monarque avait libéralement donné le comté de Chartres (1293), qu'il avait acheté de la comtesse Jeanne, illustre et dernier rejeton de la noble cour de Thibault-le-Tricheur.

Cependant le roi de France, brûlant de venger sur les Flamands la sanglante défaite de ses troupes à Courtray, fit appel à la noblesse de son royaume. Le comte Charles y répondit avec une mâle ardeur. Ce prince n'avait point encore le front souillé de la tache indélébile que devait lui imprimer un jour la mort ignominieuse d'Enguerrand de Marigny. Plein de ce bouillant courage, apanage héréditaire de sa maison, il combattit vaillamment à la bataille de Mons-en-Puelle, où Philippe se trouvait en personne. Le monarque avait à ses côtés son jeune fils, le comte de la Marche, à peine âgé de dix ans. C'était l'orgueil de son père et l'espérance de la patrie ! Oh ! qu'il était beau à contempler ce royal enfant, le matin de la bataille, avec son corselet couvert de satin rouge, semé de clous dorés et recouvert d'une camisole de brocart écarlate, ses brassards et ses gantelets chargés de bossettes à pointes de diamants, son casque, d'où s'échappait en boucles touffues

sa blonde chevelure, et dont l'acier poli reflétait les purs et brillants rayons du soleil levant! Mais qu'il était plus admirable encore lorsque, monté sur un coursier richement caparaçonné, il agitait sa petite épée à double tranchant, et qu'il s'élançait au milieu des bataillons ennemis, affrontant la mort sans pâlir, lui qui n'était encore qu'à l'aurore de la vie.

Philippe ne perdait pas du regard ce cher et noble objet de sa tendresse; mais voilà que tout-à-coup il se voit entouré ainsi que son fils d'un gros d'ennemis auxquels, sans un secours surnaturel, il ne saurait résister. Dans cette extrémité il se souvient de Notre-Dame de Chartres, et aussitôt, de son cœur de roi, de guerrier et de père, s'échappe un de ces cris de foi et d'amour qui ébranlent le ciel et attirent sur la terre la suprême bénédiction du miracle. Contre toute attente, la muraille d'airain qui environne le prince chancelle et tombe. Les Flamands sont dispersés, les Français restent vainqueurs, et Philippe, n'oubliant pas après le succès le vœu de la détresse, vient à Chartres offrir son armure à la bonne Notre-Dame. Le jeune comte de la Marche, après avoir partagé ses périls se trouve encore auprès de lui au moment solennel de l'action de grâces, et, le front couvert d'une modeste rougeur, il prie aussi Marie d'accepter le don du vêtement guerrier qu'il portait en ce grand jour de Mons-en-Puelle, que la France dut à Marie de pouvoir mettre au nombre de ses jours heureux!

Avant de quitter le sanctuaire de « Celle qui est forte comme une armée rangée en bataille, » le monarque participa au banquet divin et fonda, sous le nom de Notre-

Dame de la Victoire, un service commémoratif de ce mémorable événement. A dater de cette époque, chaque année, jusqu'en 1793, le 17 août, jour anniversaire de la défaite des Flamands, au moment de célébrer les saints mystères, on suspendait au pupitre, du côté de la nef, le martial ex-voto. Maintenant il faut aller, pour le voir, au musée de la ville où, rangé parmi les curieuses antiquités de la cité chartraine, il y demeure dépouillé de ce caractère religieux qui lui donnait un prix inestimable aux yeux des vrais chrétiens.

La reconnaissance est parfois, hélas ! un sentiment éphémère qui, semblable à un parfum léger, effleure l'âme sans y laisser aucune trace. La joie de la délivrance ou du bienfait reçu fait place à l'indifférence, et le souvenir finit même trop souvent par devenir importun. Il n'en fut pas de même pour le jeune héros de Mons-en-Puelle ; son cœur ne connut jamais ni l'ingratitude ni l'oubli, et quand, par une disposition toute providentielle, le trône des lys devint son glorieux partage, Charles-le-Bel, suivant les pieuses traditions du comte de la Marche, se dirigea vers Chartres ; mais cette fois il offrit plus qu'une armure : il mit son royaume et son règne sous le puissant et maternel patronage de Marie !

Philippe de Valois, surnommé le Fortuné à son avénement, tant le bonheur semblait devoir accompagner ses pas, se rendit aussi à Chartres, après sa victoire de Cassel (1328), pour s'acquitter d'un vœu qu'il avait fait. Le valeureux monarque entra dans le temple saint, à cheval, armé de toutes pièces et suivi d'un grand nombre de ses barons. Puis, le guerrier faisant place au pélerin, le roi de

France descendit de son coursier et vint s'agenouiller aux pieds de la Vierge antique, dans son mystérieux sanctuaire, où il fit ses dévotions avec un profond recueillement. L'année suivante, la princesse Jeanne de Savoie et le duc Jean de Bretagne, ayant tenu à recevoir, aux pieds de Notre-Dame de sous-terre, le sacrement qui fait les époux chrétiens, Philippe VI se rendit de nouveau à Chartres avec l'élite de sa cour, et laissa, en se retirant, à la madone vénérée des marques abondantes de sa munificence.

Le bon roi Jean, fils de Philippe de Valois, hérita de sa confiance pour Notre-Dame de Chartres ; il y vint en 1351, 1356 et 1361. L'héroïque vaincu de Poitiers entreprit ce dernier voyage à pied, le bourdon du pélerin à la main, pour remercier la Vierge aux miracles de la fin de sa captivité (1).

Nous donnerons dans le chapitre suivant l'exposé du fait miraculeux qui amena le traité de Brétigny, et par suite la délivrance de l'auguste prisonnier.

(1) Ce bourdon offert à Notre-Dame par le pieux monarque servit depuis de bâton cantoral dans l'église de Chartres. Il était haut de cinq pieds trois pouces, virolé d'argent en plusieurs endroits et surmonté d'une grosse fleur de lys en vermeil. (Inventaire de l'année 1682.)

CHAPITRE XI.

LA PAIX DE BRÉTIGNY.

Jean-le-Bon était prisonnier des Anglais; le dauphin Charles, nommé régent du royaume, voyait le perfide roi de Navarre lancer contre sa faible armée ces troupes mercenaires qui, sous le nom de *grandes compagnies,* devaient causer à notre patrie des maux incalculables; enfin Édouard III, rentré de nouveau en France, se disposait à mettre le siége devant Chartres, restée fidèle à son roi. La vue de tant d'infortunes et de périls consternait les plus mâles courages. « La paix! la paix! » tel était le cri qui sortait de toutes les bouches, le vœu que formaient tous les cœurs. Des négociations furent ouvertes à cet effet au château de Brétigny (1), au nom du dauphin, avec le roi d'Angleterre, sous la médiation d'André de La Roche, abbé de Cluny et nonce du pape Innocent VI. Mais Édouard, qui avait d'abord demandé la

(1) Commune de Sours, arrondissement de Chartres.

possession presque entière du *beau pays* de France, persistait à réclamer tout ce qu'avaient eu les Plantagenets, et soutenait de ses armes victorieuses ses intolérables prétentions.

Le fier monarque oubliait, en se montrant ainsi sourd à l'équité et aux supplications du légat et des envoyés du régent, que le Roi des rois peut, quand il le veut, renverser de son souffle puissant tous les calculs inspirés par un fol orgueil, et que la prière d'un peuple opprimé, d'un peuple qui invoque Marie, monte jusqu'à son trône et en fait descendre, avec la miséricorde et le pardon, des secours tout providentiels et tout divins. C'est ce qui arriva dans cette circonstance désespérée.

Tandis que les chevaux des cavaliers anglais foulaient sous leurs pieds rapides les champs fertiles de la Beauce, tandis que le gros de l'armée jetait, en dévastant les fermes, le désordre et la confusion dans les campagnes, et que le monarque s'avançait vers Chartres avec cette assurance que donnent le souvenir des succès passés et l'espoir des triomphes à venir ; une grêle épouvantable, à laquelle se mêlaient le bruit éclatant de la foudre et l'éblouissante clarté des éclairs, remplit tout-à-coup l'âme du roi d'Angleterre d'une indicible terreur, augmentée encore par la vue de ses soldats qui tombaient devant lui roides morts sous leurs coursiers renversés. Le nombre des victimes était si grand qu'Édouard se vit contraint de reconnaître dans ce fléau le doigt de Dieu qui le frappait. Alors, se tournant vers le temple de Notre-Dame, dont les flèches hardies se dessinaient à l'horizon, il tomba à genoux et fit le vœu solennel de donner la paix à la

France, si la Vierge aux miracles faisait cesser par son intercession la plaie terrible qui décimait les siens et pouvait l'atteindre lui-même. O prodige! ô merveilleux effet de la protection de Marie! à peine Édouard eut-il formulé cet engagement sacré que le tonnerre cessa de gronder, la grêle de tomber, la mort de sévir. Le roi, rempli de reconnaissance pour un tel bienfait, se montra fidèle à sa promesse, et le traité de Brétigny (1), en rendant la paix au royaume et à la France son roi bien-aimé, donna quelque repos à notre chère patrie si longtemps déchirée par ces guerres désastreuses, qui avaient fait couler à grands flots le sang de ses glorieux, mais infortunés défenseurs.

Le lendemain de cet heureux événement, Édouard, entouré de ses principaux officiers, se rendit à Chartres pour y faire ses dévotions. Il témoigna ensuite le désir de vénérer le *saint vêtement;* mais le chapitre crut devoir, avant d'accéder à cette demande, en déférer au grand conseil qui répondit affirmativement. Édouard revint donc huit jours après dans la ville de Marie, et après avoir entendu pieusement la messe il passa avec son fils, le valeureux prince Noir, sous la sainte châsse qui avait été descendue sur l'autel, et présentée aux hommages de tous en signe de réjouissance et de paix.

Jean-le-Bon, heureux d'avoir vu briser les fers de son dur servage, fit, en actions de grâces, le pélerinage de Chartres (1361), et en 1366 et en 1367 Charles V, dit le

(1) Ce traité de Brétigny fut signé le 8 mai 1360.

Sage (admirable surnom qui caractérise non-seulement la personne, mais le règne de ce prince), vint à Chartres pieds nus pour demander à Dieu, par Marie, de veiller sur son royaume. Faut-il s'étonner qu'après de telles preuves de confiance, de piété et de foi, il ait eu le bonheur de recouvrer (lui qui ne portait jamais l'épée) plusieurs de nos plus belles provinces, et de réparer les calamités des règnes précédents. Parmi les dons précieux de ce généreux monarque à l'église de Notre-Dame, nous citerons un magnifique camée antique (1) qui fut placé sur le haut de la châsse. Il fonda ensuite plusieurs messes à perpétuité appelées *obits* du roi, et accorda aux doyens, chanoines et chapitre de Chartres de ressortir pour toutes leurs causes à son parlement.

La dévotion à Marie se traduisait de mille manières dans ces siècles de foi : ainsi, non contente de vénérer la Mère du Sauveur dans sa crypte mystérieuse et de rendre de pieux hommages au voile sacré qui ombragea son chaste front, la dévotion des peuples trouvait encore un aliment devant l'image de Notre-Dame de la belle Verrière, formant la 45e fenêtre de l'étage inférieur dans le latéral du chœur. Un autel adossé à un pilier lui était dédié sous le vocable de Notre-Dame des Neiges, et en 1376, Ebles du Puy, n'étant encore que sous-doyen du Chapitre (2), fit

(1) Depuis 1793 cet admirable bijou figure au cabinet des médailles à Paris; c'est un des objets les plus remarquables de cette riche collection.

(2) Il devint évêque de Chartres; sa prise de possession eut lieu le dimanche d'après les Rois de l'année 1377.

une fondation considérable, afin que tous les ans, le 5 août, jour commémoratif du miracle qui amena la fondation de Sainte-Marie-Majeure, le collége de l'église de Chartres pût donner à la célébration de cette fête une grande solennité.

Devant Notre-Dame-Blanche, statue d'albâtre placée en 1320, à la prière de Philippe de Valois, contre une des colonnes du jubé, s'élevait aussi un autel auquel (à la demande du même monarque) plusieurs messes étaient dites chaque semaine.

D'après tout ce qui précède, on peut conclure qu'au Moyen-Age le pélerinage de Notre-Dame de Chartres était le plus favorisé des grands, des rois et des princes de la terre; mais cette vérité ressort d'une manière encore plus frappante peut-être vers la fin du XIVe siècle.

En 1383, c'est le duc de Bourgogne qui vient rendre son tribut d'hommage à Marie dans son temple vénéré. Charles VI est avec lui. Une pensée de reconnaissance amène ce jeune monarque aux pieds de Notre-Dame : car il se rappelle qu'étant tout petit enfant, son père, le voyant sur le point de succomber aux étreintes d'une douloureuse maladie, l'avait voué à cette Vierge bénie et qu'il avait été presque instantanément rendu à la vie.

Léon VI de Lusignan, dernier roi d'Arménie, chassé de ses états par le soudan d'Égypte, et réfugié d'abord en Espagne, puis en France, tient aussi à honneur d'incliner devant la Vierge chartraine son front humilié !

Le comte de Valois fait également un pélerinage à Notre-Dame de soubs-terre au mois de mai 1386. Le duc de Berry et la reine Isabeau de Bavière s'y rendent dans

le courant de cette même année, ainsi que le comte de Sancerre et l'Évêque de Poitiers.

Le roi Charles VI, prévenu des brigandages exercés par plusieurs gens d'armes qui étaient à Voves et à Illiers, séjourne de nouveau dans sa bonne ville de Chartres afin de prendre les moyens capables de remédier à ces désordres, et n'oublie pas de rendre à Marie son tribut de vénération et d'amour.

Pierre de Craon, que le meurtre de Clisson devait rendre si tristement célèbre, non content de venir s'agenouiller aux pieds de la Vierge mère, fonde le 1er août 1388, à l'autel du Crucifix dans l'église supérieure, pour son salut et celui de sa noble épouse, Jeanne de Châtillon, une messe chantée à célébrer tous les jours à l'heure de Primes.

Hélas! ce fut en se rendant en Bretagne, pour venger la mort du connétable, que Charles VI perdit la raison. L'infortuné monarque retourna alors sur ses pas, et rentré dans Chartres, vint se prosterner dans le sanctuaire de Notre-Dame, au milieu des pleurs de ses fidèles sujets (24 août 1392).

Les ambassadeurs de Sigismond, roi de Hongrie, envoyés pour solliciter les services des princes chrétiens contre les armées de Bajazet, passèrent à Chartres où ils mirent entre les mains de Marie le succès de leur généreuse tentative. On sait qu'une croisade fut aussitôt décidée et que la noblesse française, héroïque mais présomptueuse, alla s'ensevelir dans les champs de Nicopolis (1396). L'un des vaincus de cette journée, l'illustre Enguerrand de Coucy, se voyant sur le point d'expirer dans les fers, légua

par testament à l'Église de Chartres une somme de 600 florins.

Admirable puissance du souvenir, qui rappelle les lieux chéris de la patrie à l'exilé que la mort vient atteindre sur le sol étranger!

CHAPITRE XII.

LE VŒU DU CAPTIF.

Nous retrouvons aux pieds de Notre-Dame, dans les premières années du XVe siècle, ce même duc de Berry dont nous avons signalé la venue à Chartres vers la fin du XIVe. Parmi les riches dons qu'il offrit au trésor du temple de Marie, on admirait surtout : — une vierge d'or ayant un grand manteau émaillé d'azur, ce qui lui fit donner le nom de *Notre-Dame Bleue ;* — un magnifique reliquaire d'or de forme ovale, posé sur le haut d'une colonne de vermeil semée de fleurs de lys, soutenu par deux anges à genoux et contenant une parcelle considérable de la vraie croix ; — un autre reliquaire, également en vermeil, renfermant un morceau de la ceinture de la sainte Vierge et plusieurs autres reliques ; — enfin un grand tableau en broderie mélangée de pierreries et de perles, devant servir de rétable au maître-autel et représentant l'Assomption de la très-sainte Vierge.

Le prince Louis de Bourbon offrit à la même époque un tableau d'or à deux faces. Ce bel objet orna la Sainte-Châsse jusqu'en 1793.

Un autre prince français, qui ne fit point connaître son nom, l'enrichit d'un magnifique diamant, de la longueur d'un pouce sur trois lignes d'épaisseur, enchâssé dans un chaton en filigrane d'or, entouré de turquoises et de rubis. Un grand seigneur, dont le nom s'est aussi caché sous le voile impénétrable de l'anonyme, fit placer sur le second côté de la Sainte-Châsse, une sorte de portique en or, au milieu duquel se trouvait une vierge du même métal tenant l'enfant Jésus dans ses bras.

Un nouveau genre de célébrité était réservé, peu d'années après, au temple de Marie. Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne, ayant fait assassiner le duc d'Orléans (23 novembre 1407), Charles VI exigea de lui qu'il vint solliciter publiquement son pardon dans l'église de Notre-Dame; après de longues négociations, le duc y consentit, et le 9 mars 1409, le roi de France, accompagné de la reine, des orphelins de l'illustre victime, de toute la famille royale, du roi de Sicile et de Navarre et des principaux seigneurs de la cour, vint se placer sur l'estrade qui avait été élevée pour cette circonstance solennelle, à l'entrée du chœur. Alors le duc de Bourgogne se présenta devant le monarque, et se jetant à genoux, il implora le pardon de son crime; se tournant ensuite vers les enfants du duc d'Orléans, il leur fit les mêmes instances. Les jeunes princes, tout en pleurs, cédèrent aux sollicitations du roi, et prononcèrent les paroles qu'on leur dicta. La paix fut alors jurée entre les mains du roi, sur le livre des Saints-

Évangiles, tenu par le cardinal de Bar (1). « Et cela fait,
» dit un chroniqueur du temps dans son naïf langage, le
» duc Jean, sans boire ni manger en la ville, monta à
» cheval et s'en partit. Il avait en sa compagnie un très-bon
» fol qu'on disait être *fol-sage*, lequel tantôt alla acheter
» une paix d'église et la fit fourrer, en disant que c'était
» *une paix fourrée.*

En effet, la guerre civile avec tous ses déchirements, toutes ses sanglantes représailles et toutes ses fureurs, ne tarda pas à éclater. Quelques moments de trêve faisaient, à la vérité, espérer des jours meilleurs et donnaient un peu de repos au pauvre peuple ; mais ils étaient bientôt suivis de nouveaux malheurs.

Ce fut dans une de ces suspensions d'hostilités que Louis de Bourbon (2), comte de Vendôme, vint s'acquitter d'un vœu qu'il avait fait à Notre-Dame de Chartres alors que, par une coupable infraction des lois sacrées de la nature, son frère, le comte de la Marche, le retenait prisonnier.

Délivré miraculeusement de son dur servage, le noble captif arriva à Chartres la veille de l'Ascension. Ayant rencontré la procession des Rogations près de la porte des Épars, il mit pied à terre avec sa nombreuse escorte, prit rang parmi les pieux fidèles et entra avec eux dans la cathédrale, où il assista dévotement à tous les offices du jour.

(1) L'ancien évêque de Chartres, Jean de Montaigu, promu en 1406, à l'évêché de Sens, et Martin Gouges, nouveau prélat chartrain, furent aussi témoins de cette éphémère et factice réconciliation.

(2) C'est de cette même branche de Bourbon qu'est issu Henri IV.

Le lendemain, à l'issue de matines, il s'en alla pieds nus jusqu'à l'église, s'agenouilla sur les degrés de la porte royale, tenant en main un grand cierge pesant cinquante livres. Là il déclara, devant les chanoines et le peuple assemblé, de quelle manière il avait vu tomber ses fers par l'intercession de la Mère du Sauveur, supplia l'assistance de l'aider par ses prières à remercier dignement la glorieuse Vierge Marie ; puis, se relevant, il se dirigea vers l'image de Notre-Dame et prit solennellement Marie pour sa dame et bien-aimée souveraine. Les chanoines entonnèrent aussitôt le chant du *Quam gloriosa*, pendant lequel le comte de Vendôme offrit le gros cierge qu'il portait et cent autres petits que tenaient les chevaliers et les écuyers de sa suite.

Le comte fournit ensuite les sommes nécessaires pour ériger la chapelle qui depuis porta son nom (1) ; de plus il assigna soixante livres tournois de rente sur son comté de Vendôme et les châtellenies de Mondoubleau et d'Épernon, pour la célébration annuelle de cinq grands services, le lendemain des cinq principales fêtes de la très-sainte Vierge.

Cependant, la guerre contre les Anglais, une année suspendue, vint, en se rallumant, mettre le comble aux

(1) La chapelle de Vendôme, dite aussi des Martyrs à cause des nombreuses reliques de saints martyrs qui s'y trouvent renfermées dans trois châsses de formes diverses, appartient au style ogival flamboyant ; la voûte est formée d'une seule crosse d'ogives, et la clef offre les armoiries du comte. Elle a été construite hors d'œuvre entre les deux contre-forts de la cinquième travée de la nef méridionale.

calamités causées par nos discordes intestines. Chartres tomba, en 1417, au pouvoir des Bourguignons, et, une fois gagnée à ce parti anti-national, elle reconnut, après la signature du funeste traité de Troyes (21 mai 1420), Henri V d'Angleterre comme héritier du trône des lys. A cette époque de notre histoire, les habitants de l'*île des Saints* n'avaient point encore renié les divines croyances de leurs ancêtres; aussi l'on vit ceux d'entre eux qui vinrent à Chartres témoigner un respect tout filial à la bonne Notre-Dame et lui offrir les plus riches dons, parmi lesquels on distinguait un magnifique ostensoir en or massif qui attestait de leur révérence pour l'adorable sacrement de nos autels. Hélas! le vandalisme révolutionnaire a détruit ces preuves irréfragables de leur amour pour Marie et de leur foi envers la divine Eucharistie, et nous ne pouvons plus dire à ces frères égarés, comme autrefois le bon et pieux Rouillard (1) : « Que Dieu vous remette en la voie, ou bien venez à Chartres rougir de honte en voyant ces dons merveilleux faits par vos devanciers. »

Tout semblait alors sourire à ces redoutables insulaires, et, fiers de leurs victoires, ils insultaient à nos malheurs; mais Dieu veillait sur la France, et tandis que l'ennemi pressait le siége d'une de nos plus importantes cités, voici venir du fond de la Lorraine une simple fille des champs dont le virginal étendard, où sont gravés en lettres d'or les noms sacrés de Jésus et de Marie, va flotter sur les murs d'Orléans et rallier au parti de Charles VII nos plus braves guerriers.

(1) *Parthénie*, première partie.

A sa vue l'ennemi se trouble ; il combat toujours, mais ses coups sont incertains ; il résiste encore, mais sans confiance comme sans énergie. Les Français au contraire, conduits par l'héroïque jeune fille, ont repris leur belliqueuse ardeur. Dix jours après son entrée dans l'antique *Genabum*, les Anglais s'éloignent de ses remparts, et le gain de la bataille de Patay (1429) entraîne la reddition de plusieurs places importantes. Bientôt les troupes royales occupent la Champagne ; Charles VII, désormais surnommé le Victorieux, entre dans Reims aux acclamations de la multitude, et le 17 juillet 1429 il y reçoit l'onction sainte, ayant à ses côtés son ange tutélaire, Jeanne d'Arc, l'humble bergère de *Domrémy*.

La ville de Chartres tint encore plusieurs années pour les ennemis du monarque français, et ce ne fut que le 12 avril 1432 qu'elle rentra en son pouvoir. Charles VII acheva l'entière pacification de cette cité, en délivrant aux habitants des lettres de grâce et d'abolition. Dans cette pièce, datée de Loches (juin 1432), le roi rappelle la rébellion des Chartrains, entraînés par les Bourguignons et les Anglais, prend acte de leur repentir, reçoit leurs remerciements et octroie plein pardon aux coupables en l'honneur de l'église de Notre-Dame, *laquelle est la plus ancienne du royaume, fondée par prophétie en l'honneur de la glorieuse Vierge Marie par avant l'incarnation de Notre-Seigneur Jésus-Christ.*

Charles VII vint, depuis, plusieurs fois à Chartres ; et dans un des séjours qu'il y fit (octobre 1440), il mit fin aux conflits élevés entre le chapitre de Notre-Dame et le corps de ville au sujet des processions, en déclarant qu'elles

seraient *criées à la clochette*, selon l'ancien usage, à moins que l'on ne fût en temps de guerre. Le monarque se trouvait encore dans cette ville quand il apprit la recouvrance de Verneuil [1]. Bientôt après, le fameux chef des routiers, François de Suriène, surnommé l'Aragonais, passait sous les drapeaux du roi ; les armées françaises achevaient dans le même temps de pacifier la Normandie ; et, à la demande du monarque reconnaissant de tant de bienfaits, l'hymne sublime de l'action de grâces retentissait sous les voûtes du temple de Marie, et ses accents sublimes montaient jusqu'au trône de Dieu, portés sur des flots d'encens !

(1) Le comte de Dunois, Florent d'Illiers et Culant, capitaine de Chartres, concoururent par leur courage et leur habileté à la reddition de la place.

CHAPITRE XIII.

LE CLOCHER NEUF.

Au commencement de l'an 1459, l'évêque de Chartres, Pierre de Beschebien, étant mort, eut pour successeur Miles d'Illiers, doyen du Chapitre (1), qui jouissait d'une grande prépondérance dans sa compagnie et possédait toute la confiance de Charles VII, ayant rempli avec habileté plusieurs missions diplomatiques dont ce monarque l'avait chargé près la cour de Rome. Il n'entre point dans notre sujet de rapporter les divers conflits qui s'élevèrent entre ce prélat et le Chapitre de Notre-Dame, au sujet de la juridiction épiscopale, ni de parler des

(1) Florent d'Illiers, frère de Miles, venait d'être promu au bailliage de Chartres. Ce fidèle chambellan de Charles VII ne jouit pas longtemps de sa nouvelle dignité, car il mourut au mois de juillet, presque au moment où il apprit le trépas de son maître. — Une des anciennes verrières de l'église Sainte-Foy le représentait, ainsi que sa femme, dans l'attitude de la prière; leur fils Charles, chanoine de Chartres, figurait dans une autre verrière de la même église.

différents survenus entre Miles et l'abbé de Saint-Père, touchant le droit de *past* et de *gîte* dans le monastère; nous dirons seulement que, tandis qu'il occupait le siége de Chartres, Louis XI vint à plusieurs reprises séjourner dans cette ville, où l'appelait d'abord et le retenait ensuite son ardente dévotion pour la Vierge aux Miracles; et qu'après un épiscopat long et agité, il résigna avec l'agrément du Pape son évêché entre les mains de son neveu, Réné d'Illiers, fils du fameux *Florent* et archidiacre de Pincerais en l'église de Chartres (1532) (1). Ce fut le dernier acte important de ce prélat, qui mourut un an après, et René, dont la personne était estimée de tous, prit possession de son siége le 29 mars 1493.

Un fait que l'historien de Notre-Dame ne saurait passer sous silence, puisqu'il coïncide avec les plus fréquents pélerinages de Louis XI au sanctuaire de Marie et avec le séjour de la reine Charlotte de Savoie à Nogent-le-Roi (2), diocèse de Chartres, c'est la bienheureuse naissance de cette Jeanne qui devait un jour, épouse malheureuse et répudiée, ensevelir dans la solitude du cloître les amertumes de son pauvre cœur, et que Dieu réservait pour ajouter un fleuron de plus à la couronne de la Vierge-Mère, en la choisissant pour fondatrice de l'ordre des Annonciades. Il est permis de croire que Louis dut à sa

(1) Le roi repoussa d'abord cette résignation, comme attentatoire aux libertés de l'Église gallicane; mais après la mort de Miles, il cessa son opposition après quelques corrections de forme dans la bulle de l'évêque René.

(2) Les couches de cette princesse eurent lieu au manoir du sire de Brézé, au mois d'avril de l'année 1464.

confiance sans bornes envers la bonne Dame de Chartres, la gloire la plus pure et la plus sainte qui rayonna jamais sur son royal front, celle d'être le père d'une fille que l'Église éleva sur ses autels, seul trône durable, seul piédestal qui ne tombe point en poussière, parce qu'il tient du ciel même son immutabilité!

Charles VIII, que la solitude d'Amboise n'avait guère initié au gouvernement d'un vaste royaume, mais dont le cœur était accessible aux généreuses inspirations de la foi comme aux douces impulsions de la piété, tint à honneur de visiter le temple de Notre-Dame, l'année qui suivit son avénement, et confirma tous les priviléges accordés par ses prédécesseurs à la cité de Marie (1484).

Anne de Bretagne, partageant la dévotion de son royal époux envers la Vierge de soubs-terre, vint plusieurs fois s'agenouiller à ses pieds et orna la Sainte-Châsse d'une ceinture toute resplendissante d'or et de pierreries. La généreuse princesse voulut aussi contribuer à l'éclat de la sonnerie du temple de Notre-Dame en offrant une cloche qui depuis porta son nom. La manière pleine de joyeuseté dont elle en fit la promesse au Chapitre, mérite d'être rapportée. C'était en 1510, la reine, prosternée dans la crypte chartraine, oubliait, dans la douce expansion d'une prière fervente, toutes les pénibles préoccupations attachées au rang suprême, quand tout-à-coup une voix qui semblait un écho des célestes concerts, tant elle était suave et harmonieuse, vint frapper ses oreilles. Anne releva aussitôt la tête et aperçut debout près de l'autel un jeune enfant qui disparut après avoir achevé le chant de l'hymne sacrée. Mais ses mélodieux accents avaient trop ému la reine

pour qu'elle ne cherchât pas à l'entendre encore, aussi demanda-t-elle au Chapitre de lui accorder le jeune virtuose pour sa chapelle privée; une telle prière dans une telle bouche valait un ordre formel; les chanoines s'empressèrent donc d'accéder à son désir, et en les remerciant, Anne leur dit avec un gracieux sourire: « Messieurs, vous » m'avez donné une petite voix et moi je veux vous en » donner une grosse. » Elle tint parole, la pieuse Reine, et envoya peu de temps après une cloche portant 4 mètres 26 centimètres de circonférence et pesant 2,040 kilogrammes.

Le chant liturgique n'était pas la seule célébrité acquise par le chapitre de Chartres, car douze ans à peine après l'introduction de la découverte de Guttemberg en France, Pierre Plume, savant chanoine de Notre-Dame, faisait imprimer, à ses frais, dans sa propre demeure, par le typographe Jean Dupré, un Missel à l'usage du diocèse et un charmant Breviaire in-12, en parchemin, orné de lettres majuscules rehaussées d'or et de couleur rouge et bleue, que l'on peut admirer encore à la bibliothèque Mazarine. Celle de Chartres possède également un exemplaire du Missel de Pierre Plume, qu'elle met au nombre de ses plus précieuses antiquités.

L'architecture religieuse devait aussi fournir, vers cette même époque, son genre d'illustration à la cité chartraine, et Jean Texier, dit *Jehan de Beauce,* en jetant dans les nues cette admirable flèche toute couverte de festons et de dentelles de pierre, vulgairement appelée le Clocher neuf, devait porter, par cette merveilleuse création, un sublime défi à l'art à la fois simple et majestueux qui, au XIIe

siècle, avait produit son rival aérien nommé par opposition le clocher vieux (1). Aussi, en contemplant ce travail élégant, si prodigieux, si hardi, on cesse de regarder comme un malheur l'incendie allumé par le feu du ciel en 1506, et dont les flammes dévorantes consumèrent, en quelques heures, la construction de bois et de plomb superposée sur la base du clocher de la façade septentrionale, à la suite du sinistre de même nature qui, en 1194, avait réduit en cendres le temple de Notre-Dame. Quand Jean Texier eut terminé son œuvre, on plaça à la base du clocher l'horloge jusqu'alors posée sur une des croisées de l'église, mais on mit le timbre dans le haut afin d'obtenir une plus grande sonorité (2).

Les orages, la peste, la guerre n'étaient pas les seuls maux dont la Beauce fut tour à tour frappée, et une désolante sécheresse vint en 1511 succéder à tous ces fléaux. Les plaines si fertiles de ce *grenier de la France* n'étaient couvertes que d'herbes parasites et jaunissantes; toute espérance de moisson semblait détruite, et le découragement et la tristesse se peignaient sur le visage halé et défait des cultivateurs; dans cette extrémité, le Chapitre fit sonner chaque jour, vers le soir, la cloche Anne-de-Bretagne, afin d'exciter le peuple à prier l'Auteur de tous biens de féconder ses sueurs et de rendre à ses champs désolés leur primitive beauté.

(1) Ce clocher est celui qui occupe le sud de la façade principale.

(2) Les travaux, commencés en 1507, sous l'épiscopat de René d'Illiers, furent terminés en 1513; ils avaient pour inspecteur le chanoine Vastin des Fugerets. — Les différents ouvrages d'horlogerie et de serrurerie furent exécutés par Me Macé Beguin.

L'honneur de recevoir dans ses murs des têtes couronnées ne manqua point à la cité chartraine pendant toute la durée du XVIe siècle. Mais à Louis XII était réservé d'inaugurer, pendant cette période séculaire, les royaux pélerinages à la bonne Notre-Dame. Ce prince vint à Chartres en 1502, accompagné du cardinal d'Amboise, afin de rendre à Marie son tribut d'hommages dans son vénéré sanctuaire. Heureux ce monarque, s'il avait eu toujours des conseillers aussi éclairés et aussi sages que l'Évêque de Rouen; il n'aurait pas entrepris contre le souverain Pontife cette lutte déplorable qui vint affliger tous les vrais fidèles. Les habitants de Chartres, la ville catholique, témoignèrent d'une manière évidente, mais inoffensive pour leur souverain, la douleur que leur causait une conduite si peu digne du fils aîné de l'Église, en assistant en foule à une procession où l'on porta solennellement, de la cathédrale à la paroisse Saint-Maurice, la châsse de saint Piat, afin d'obtenir la paix entre le roi de France et le Vicaire de Jésus-Christ.

François Ier, le chevaleresque successeur de Louis XII, sa mère, Louise de Savoie, et la reine, Claude de Bretagne, firent en 1518 leurs dévotions dans le temple de Marie.

Le cardinal de Bourbon, évêque du Mans, voulut y célébrer pontificalement (1520), et la reine Eléonore (1531), non contente de recevoir la divine Eucharistie dans le sanctuaire de la Vierge-Mère, assista pendant deux jours à tous les offices, entourée d'une suite nombreuse et recueillie. Toutefois, si l'église de Chartres avait ses moments de gloire et de bonheur, elle connaissait aussi les jours de tristesse et de deuil; et ce ne fut pas sans une

douleur profonde qu'elle vit son évêque, Érard de la Marck, abandonner sa patrie et son roi, pour suivre la fortune de Charles-Quint. Heureusement pour ses ouailles qu'il consentit à permuter avec Louis Guillard, évêque de Tournay, grand partisan de François Ier. Cet arrangement reçut la sanction du Pape et de la Régente, les bulles furent expédiées le 4 des calendes d'avril 1525, et le 2 juillet le nouveau prélat entra dans sa ville épiscopale, où il fut reçu avec joie et honneur par le Chapitre, les notables et le reste des habitants, qui se portèrent en masse sur le passage de leur pasteur pour recevoir les prémices de ses paternelles bénédictions.

CHAPITRE XIV.

SACRILÉGE ET RÉPARATION.

La dévotion des rois et des peuples pour Notre-Dame de Chartres, déjà si constante et si vive, trouva, dès la fin du XVe siècle, un nouvel aliment dans une remarquable statue de la Mère du Sauveur, qui, d'abord placée au pied du crucifix servant de couronnement au jubé, fut transportée, en 1520, par le chanoine Vastin de Fugerais, sous l'arcade à gauche de l'entrée du chœur, afin qu'elle pût être vénérée par les fidèles sans troubler l'office divin (1). La base de cette sainte image (chef-d'œuvre de l'art chrétien) reposait sur une colonne en pierre de liais, d'où lui vient la dénomination si connue de *Vierge du Pilier*. Elle dut celle non moins populaire de *Vierge noire* à la couleur

(1) La première mention qu'en fasse l'histoire remonte à l'an 1497. Toutefois M Lejeune, dans sa Notice sur les Vierges miraculeuses de l'église de Chartres, fait remonter son origine au delà de l'incendie de 1194; mais d'après l'opinion généralement adoptée, cette belle statue serait due au ciseau du célèbre Jehan Texier, dit de Beauce, l'habile architecte du clocher neuf, dont la reconstruction fut terminée en 1513.

du bois dont elle fut formée, comme pour justifier cette parole du Cantique des Cantiques : « *Nigra sum sed formosa.* » Elle est belle, en effet, et ici nous employons avec bonheur le temps présent, puisque ce trésor, d'un prix inestimable aux yeux des serviteurs de Marie, a échappé à l'action destructive des révolutions et des siècles. Elle est belle, disons-nous, cette Vierge au regard plein de candeur et de bonté, à la tête ombragée d'un voile onduleux et léger, aux traits empreints d'une douce majesté. Assise sur un trône fort simple, d'une main elle tient le fruit symbolique, et de l'autre elle soutient son divin enfant assis sur ses genoux. Une tunique d'azur, une robe d'or fleuronnée d'écarlate, un manteau royal gracieusement jeté sur ses épaules et retenu sur la poitrine par une belle agrafe losangée, forment son vêtement. Sur la bordure du manteau se trouve gravée et trois fois répétée cette inscription biblique : « *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te;* vous êtes toute belle, ma bien-aimée, et il n'y a point de tache en vous. » Le visage de l'enfant Jésus rayonne d'une intelligence toute céleste; sa main droite est élevée en signe de bénédiction, l'autre repose sur le globe terrestre.

Devant cette pieuse représentation de Marie et de son divin Fils se voyait, au rapport du grave Chaline (1), un cercle de cuivre fleurdelysé auquel étaient suspendues cinq lampes en argent dont la plus grande occupait le milieu. De plus, en face de la Vierge vénérée, se trouvait

(1) Auteur de Recherches sur l'histoire de Chartres publiées en 1706, conseiller au bailliage et siége présidial de cette ville.

un chandelier où brûlait continuellement l'énorme cierge donné par les habitants, et appelé indifféremment la *chandelle du tour*, le *tour de cire*, le *tour de ville*. On dit que sa longueur égalait l'enceinte crénelée de la cité chartraine. Ce cierge était en cire jaune et pesait quelquefois plus de deux cents livres. On le coulait sur un cylindre, et chaque jour l'attacheur de chandelles en coupait un morceau et l'allumait sur le chandelier de la ville, qui fut transporté devant la Vierge noire dès que celle-ci eut pris place sous l'arcade du jubé ; mais l'usage d'offrir ce cierge remontait déjà à plusieurs siècles. On le présentait habituellement soit le 17 octobre, fête de la dédicace de la cathédrale, soit le jour de Noël, et on le portait à la procession qui se faisait dans l'église souterraine et dans l'église supérieure ; nous verrons bientôt cette cérémonie définitivement fixée au 15 mars.

Mais revenons à la Vierge du Pilier : « L'affluence des pélerins, dit le bon Rouillard dans sa *Parthénie*, était telle que la dicte image se trouvait toute cavée par les seuls baisers des personnes dévotes et catholiques. » Hélas ! ce dernier mot, autrefois inutile en France pour désigner les enfants de l'Église de Jésus-Christ, était devenu, à l'époque où nous en sommes de notre histoire, le signe de ralliement par lequel on distinguait les vrais fidèles de ceux qui, reniant un passé de seize siècles, abandonnaient la foi de leurs ancêtres afin d'embrasser les croyances improvisées d'un Luther, d'un Zwingle, d'un Carlostadt, d'un Calvin. Les fougueuses déclamations du moine apostat de Wittemberg, celles plus froidement impies de l'hérésiarque de Noyon, trouvèrent promptement un écho dans

ces âmes que le mot seul d'opposition séduit, la pensée d'une liberté sans limites entraîne, et que des rêves d'ambition prédisposent à s'enivrer du breuvage empoisonné que leur verse goutte à goutte le démon de l'incrédulité ou de l'erreur.

Il est si flatteur pour ce pauvre esprit humain de pouvoir se dire : « Tu es seul juge des vérités présentées à ta foi; tu peux rejeter celles qui te déplaisent, tourner à ta guise les préceptes dont ta mollesse ou tes instincts mauvais s'effraient. D'ailleurs, ce n'est pas toi qui fais le mal : Dieu t'y pousse et tu le commets invinciblement. » Toutes ces doctrines et tant d'autres, non moins fausses, non moins funestes, sorties de la bouche des réformateurs du XVIe siècle (1), avaient donc un côté bien séduisant; et voilà pourquoi elles se propagèrent avec une effrayante rapidité, et comment, portées au loin par le souffle de Satan, elles allumèrent ce vaste incendie moral qui n'est point encore éteint, car les mauvaises passions en ravivent incessamment les flammes et en dilatent le foyer.

Mais il ne suffisait pas aux nouveaux sectaires de s'attaquer aux âmes pour leur enlever le précieux dépôt de la foi; il fallait encore à ces Vandales modernes d'autres trésors, d'autres ruines. « Les églises détruites ou livrées au pillage, les reliques brûlées, les autels renversés, les saints mystères profanés, les prêtres massacrés (2), » tels

(1) Chacun d'eux avait un symbole différent : c'était la variété dans l'erreur, signe distinctif du mensonge en matière de foi. L'unité et l'indéfectibilité dans les croyanees n'appartiennent qu'à la véritable Église.

(2) Mézerai, Histoire de France.

furent les trophées qui vinrent orner le char triomphal des champions de l'erreur! Toutefois, comme si ce n'était point encore assez de maux pour notre belle patrie, la guerre civile, revêtue de ce caractère implacable, sanglant, que le fanatisme religieux imprime à ces déplorables luttes, devait bientôt séparer en deux camps la nation française et transformer en ennemis des concitoyens et des frères. Cependant, l'odieux de cet antagonisme armé doit retomber tout entier sur les novateurs. La résistance de la part des catholiques était pour eux plus qu'un droit, elle était un devoir sacré; et si, dans cette circonstance décisive, ils avaient failli de cœur ou de courage, s'ils avaient abandonné, au lieu de le défendre, cet héritage de la foi, qu'ils tenaient des saints missionnaires envoyés dans les Gaules par le Prince des Apôtres et ses successeurs, c'en était fait pour notre France de la religion de Jésus-Christ, et, reine découronnée, il ne lui restait plus qu'à se voiler le visage afin de dérober aux regards des peuples la rougeur de son front. Grâce à Dieu, cette honte et ce malheur lui furent épargnés; et, sans vouloir ici excuser d'inexcusables représailles qui entachèrent de sang la plus noble, la plus sainte des causes, nous bénirons le ciel d'avoir suscité des hommes assez déterminés, assez généreux pour se *liguer* contre les ennemis de l'Église, dans le noble but d'opposer au torrent de l'erreur une digue assez forte pour que ses flots tumultueux ne pussent la renverser.

Disons à la gloire de la cité chartraine qu'elle fut du nombre des villes qui restèrent fidèles à leurs antiques croyances : pourtant ni le zèle pieux de ses habitants, ni la vigilance de ses pasteurs ne purent mettre le temple de

Marie à l'abri de toute tentative sacrilége, et en 1523 un fanatique, un audacieux sectaire nommé Roulan-Grelet, monta sur l'autel de Notre-Dame-Blanche et jeta violemment la sainte image sur le pavé. Un frémissement d'horreur saisit aussitôt les nombreux témoins de cette scène impie; on s'élance sur le coupable, on l'arrête, on l'interroge sur les motifs qui ont pu le porter à cet attentat. Mais lui, pour ne pas révéler son secret, contrefait l'insensé (1). Alors on le conduit en prison, on instruit son procès ; une sentence de mort est portée contre l'accusé sans qu'on puisse en obtenir ni rétractation ni aveu. Un bûcher, selon les lois cruelles du temps, est dressé; on l'allume. Mais les flammes vengeresses, en enlevant la vie au coupable, ne peuvent encore, aux yeux des Chartrains, réparer l'injure faite à Dieu et à leur bien-aimée Souveraine. Ils vont donc trouver l'autorité ecclésiastique pour obtenir d'elle une cérémonie réparatrice, et le dimanche 26 octobre, une procession solennelle sillonne en tous sens les rues de la ville. La sainte Châsse y est portée par des chanoines en habits de chœur ; tous les prêtres des différentes paroisses de la cité chartraine et de la banlieue y assistent, ainsi que les religieux des divers monastères; les magistrats, les autorités civiles et militaires y figurent également; les murs des maisons et des édifices publics sont tendus de riches tapisseries. Néanmoins, malgré toute cette pompe, tout cet éclat, la foule qui suit le pieux cortége est morne, abattue, consternée; et quand au retour de la procession elle inonde

(1) D'après Chevard il avait complétement perdu la raison.

les parvis sacrés pour assister à la célébration des saints mystères, son silence et son recueillement prouvent qu'elle s'unit et d'esprit et de cœur au sacrifice par excellence, le seul qui puisse satisfaire et apaiser la justice d'un Dieu outragé. Le doyen du chapitre (1) replace ensuite sur son autel la statue de Notre-Dame-Blanche, et un jeûne général est ordonné dans tout le diocèse, afin de compléter le grand acte expiatoire qui vient de s'accomplir.

(1) L'évêque Evrard de la Marck n'était plus à Chartres, et Louis Guillard n'avait point encore obtenu ses bulles de promotion; ce fait est donc antérieur à l'entrée de ce pontife dans sa ville épiscopale, que nous avons rapportée dans le chapitre précédent.

CHAPITRE XV.

LES HUGUENOTS.

Les jours fastes et néfastes se succèdent avec une effrayante rapidité dans ce récit de la vie des peuples qu'on appelle l'histoire, et souvent les mêmes manifestations extérieures se représentent, bien que l'objet qui les occasionne soit tout différent. Ainsi, en terminant notre dernier chapitre, nous avons vu une procession ordonnée dans le but d'apaiser le courroux du ciel, et ce fut encore par une semblable cérémonie que les habitants de Chartres témoignèrent au Seigneur la joie qu'ils éprouvaient de la délivrance des jeunes fils de François Ier, que Charles-Quint, leur illustre geôlier, venait de rendre à la liberté. Ce *nouvel et joyeux avènement de Messieurs les enfants de France*, donna lieu à de coûteux divertissements, et pourtant les malheurs du temps ne prêtaient guère aux dépenses inutiles. La cherté et la rareté du blé étaient telles en Beauce, que la famine aurait décimé le pauvre peuple, sans les généreux sacrifices des notables et des communautés reli-

gieuses. Le révérend père en Dieu, Pierre du Terrail, abbé de Josaphat et prieur de Saint-Martin-du-Val, se fit remarquer entre tous par son inépuisable charité, et, la divine Providence multipliant sans doute les aliments entre ses mains, il put nourrir pendant trois ans, avec du pain et des fèves, tous ceux qui se présentaient à la porte du prieuré, en sorte que c'était un va-et-vient perpétuel de ces malheureux sur le chemin de Chartres à Saint-Martin, et tous, en parlant de leur bienfaiteur, le désignaient sous le titre touchant de *Père des Pauvres*. Belle dénomination, qui donne un formel démenti aux déclamations des sectaires contre les moines et les couvents. Aussi, vainement ont-ils brisé les portes et brisé l'enceinte de ces asiles de la prière et de la paix; vainement les ont-ils changés en entrepôts de bienfaisance quand ils ne les ont pas réduits en cendres; les peuples ne s'y sont pas trompés, et cette contrefaçon de la charité n'a jamais eu pour eux l'attraction puissante qui les conduisait vers les retraites sacrées, où le pain de la parole leur était distribué gratuitement comme celui de l'aumône; où la main qui leur donnait le vêtement était la même qui essuyait leurs larmes; la même qui offrait aux regards de l'affligé l'image du Sauveur crucifié et celle de la Mère des douleurs! Non, malgré tous ses efforts, l'hérésie n'a pu combler l'abîme qu'elle avait creusé. Au catholicisme seul appartient le don sublime de soulager toutes les misères, de calmer toutes les douleurs, d'alléger tous les fardeaux : nos ennemis eux-mêmes ont fini par le reconnaître, et nous voyons avec bonheur les grecs, les protestants et jusqu'aux infidèles, porter honneur et respect à nos sœurs hospitalières qui se

présentent à eux sous le nom si touchant et si doux de filles ou de sœurs *de la Charité.*

L'année 1550 fut marquée pour les Chartrains par l'entrée de Henri II dans les murs de leur cité. Un sentiment de reconnaissance conduisait le monarque aux pieds de Notre-Dame, à laquelle il attribuait le succès de ses armes contre les Anglais (1). La pompe extraordinaire dont ce pélerinage fut accompagné lui a donné une juste célébrité. Charles, duc d'Orléans, Élisabeth de France, le Dauphin avec sa royale et jeune fiancée Marie Stuart d'Écosse, précédèrent Henri II, qui arriva à Chartres le 17 novembre, accompagné des cardinaux de Lorraine et de Châtillon, et suivi d'une foule de prélats et de seigneurs de la cour, entre lesquels se faisait remarquer, par l'élévation de sa taille, l'aisance de ses manières, la noblesse de ses traits, François de Guise (2), ce type parfait du héros chrétien (3), qui devait jeter sur le règne de Henri II le glorieux reflet de ses victoires et de son nom. Le roi descendit de voiture à la porte Drouaise, où l'attendaient

(1) Les Français ayant attaqué Boulogne, l'Angleterre restitua cette ville à la France par un traité signé le 24 mars 1550.

(2) Ils sont de si bonne mine, ces princes lorrains, disait-on en voyant les Guise, qu'auprès d'eux les autres princes ne semblent plus que du peuple.

(3) Le trait suivant prouve la grandeur d'âme du Machabée catholique : Un homme avait été envoyé pour l'assassiner tandis qu'il faisait le siége de Rouen ; saisi avant l'attentat, il allégua les motifs de religion pour excuser son crime. « Si votre religion, lui dit le Duc, vous apprend à tuer celui qui ne vous a jamais fait de mal, la mienne m'ordonne de vous pardonner. Allez, je vous rends votre liberté, et jugez par là quelle est celle des deux religions qui est la meilleure. »

les principaux magistrats. Le monarque parcourut à pied, sous un dais magnifiquement brodé, les rues conduisant au temple de Marie; toutes les maisons étaient tendues de tapisseries jusqu'à la cathédrale, où il fut reçu par l'évêque Louis Guillard et tous les chanoines, revêtus de chapes précieuses. Catherine de Médicis, Marguerite de France, suivies de la duchesse de Guise et d'un grand nombre de dames de la cour, se joignirent quelques heures après au royal cortége, et tous ces illustres pélerins témoignèrent à l'envi de leur dévotion envers la Vierge aux miracles.

L'année 1554 retrouva encore Henri II dans le sanctuaire de Marie. Les échevins profitèrent de la présence du monarque à Chartres, pour lui adresser leurs doléances au sujet des agitations intérieures auxquelles cette ville était en proie. Les excès de gens de guerre inconnus, qui venaient rôder jusque dans les faubourgs, la présence permanente d'une troupe de bandits courant les rues nuit et jour, *volant manteaux et battant les passants jusqu'à la mort*, enfin le meurtre du bourgeois Jean-le-Facheu, avaient jeté le trouble dans les esprits et l'irritation dans les cœurs. D'un autre côté, des gentilshommes campagnards, plus portés aux nouveautés que les citadins, commençaient à former des rassemblements séditieux ; et, pour mieux diriger leurs mouvements, ils s'étaient choisi un chef du nom de Marin Pousteau, qui tenait parti contre le roi. De tels désordres demandaient d'énergiques et promptes répressions. Henri II adjoignit donc au lieutenant criminel du présidial un lieutenant de robe courte et six archers. Mais cette mesure restant impuissante devant l'affluence toujours croissante des vagabonds,

soldats mendiants et gens sans aveu qui encombraient et désolaient la ville, la chambre des échevins établit la taxe ou bureau des pauvres; et, à la suite d'une assemblée générale du clergé, du corps de ville et des gens du roi, il fut réglé que les indigents valides seraient employés, moyennant une rétribution proportionnelle, à des travaux publics, et que l'on infligerait de graves punitions à ceux qui seraient surpris mendiant dans les rues, églises, carrefours ou maisons. Ces sages dispositions ramenèrent un peu de calme et de sécurité dans la cité chartraine, et le roi y reparut de nouveau au mois de décembre 1555, accompagné du duc et de la duchesse de Guise.

Antoine de Bourbon [1], roi de Navarre, voulut également payer son tribut d'hommage à la bonne Notre-Dame, en assistant, le jour de l'Assomption, à la messe solennelle de la cathédrale (1559). Le seigneur de Maintenon présenta, selon l'antique usage, un épervier à l'offrande. Les chanoines s'empressèrent d'en faire don au roi qui l'accepta avec de grands témoignages de satisfaction.

Charles IX, frère et successeur de ce jeune François II, dont le passage sur le trône avait été si orageux et si court, voulut, par affection pour la cité de Marie, y faire une solennelle promotion de cinquante-trois chevaliers de l'ordre de Saint-Michel, au nombre desquels se trou-

(1) Ce prince, doux, faible, irrésolu, flotta longtemps entre la foi de saint Louis et de Charlemagne, l'antique religion des Francs, et celle des novateurs qu'avait embrassée sa femme, Jeanne d'Albret. Il finit par se déclarer pour le catholicisme, et mourut à la suite d'une blessure qu'il reçut au siége de Rouen (1562).

vait Pierre Le Vavasseur, seigneur d'Éguilly, gouverneur de Chartres.

A voir l'amour tout particulier que les descendants de François Ier portaient à cette ville, on supposerait difficilement qu'elle eût cessé de faire partie du domaine de la couronne, et cependant, depuis l'an 1527, le comté de Chartres en avait été détaché par ce monarque, qui l'avait érigé en duché, en faveur de Renée de France, fille de Louis XII et de Marie d'Angleterre, à l'occasion de son mariage avec Hercule d'Est, duc de Ferrare. Cette princesse, tout imbue des erreurs modernes, était bien loin de partager la prédilection de nos rois pour une ville entièrement dévouée au catholicisme; aussi avait-elle à charge les hommages publics que les magistrats voulurent lui rendre, et même dans l'un de ses voyages, les habitants de la cité fidèle eurent la douleur de voir des ministres calvinistes de sa suite, tenir ouvertement des *Prêches* à l'évêché, et d'entendre un curé rénégat de Mézières-en-Drouais, préconiser en chaire l'évangile des *réformés.*

Cependant, le prince de Condé, ayant pénétré par surprise dans Orléans, Coligny l'y rejoignit bientôt à la tête d'une troupe armée, pillant et renversant les églises qu'il rencontrait sur son passage. Il y en eut trois cents de détruites dans cette marche du chef Huguenot, et Chartres frémit d'horreur en apprenant que le farouche amiral, après avoir pris Mortagne d'assaut, avait fait périr la majeure partie des prêtres renfermés dans cette ville infortunée. C'était par ces effrayants et cruels préludes que les religionnaires se préparaient à la guerre à mort qui allait couvrir la France entière de ruines et de sang. Le sort en

était jeté, et pour les réformés il fallait réussir à tout prix, même à celui de l'honneur national; aussi ne rougirent-ils pas de vendre Le Hàvre à l'Angleterre, pour en avoir du secours, et de ramener d'Allemagne des soldats, afin de grossir leurs rangs trop faibles encore. Avec ce renfort conduit par Dandelot, Condé quitta Orléans et marcha sur Paris. Mais bientôt on apprit qu'il se repliait sur la Beauce, et d'Eguilly reçut du prince l'ordre de lui ouvrir les portes de Chartres. Mais ce gentilhomme répondit avec une noble fierté qu'il gardait la ville pour le roi, et que, si les ennemis s'y attaquaient, ils y trouveraient *leur cimetière*. Cette contenance en imposa au prince lui-même, qui se dirigea vers Dreux avec son armée. Montmorency l'attendait près de cette ville pour lui couper le chemin, et le 19 septembre 1562, les catholiques y remportèrent sur les religionnaires une victoire éclatante, mais longtemps disputée. Le maréchal de Saint-André y trouva la mort, le connétable de Montmorency tomba au pouvoir des ennemis, Condé fut fait prisonnnier par les royalistes et conduit par eux au duc de Guise. Celui-ci, aussi généreux dans le succès qu'intrépide dans le combat, partagea avec lui et sa tente et son lit! (1)

Devant de tels faits, de tels maux, de telles alarmes,

(1) Plusieurs annalistes chartrains affirment que le lendemain de la bataille de Dreux, Condé fut conduit à Chartres et jeté dans un cachot infect de l'abbaye de Saint-Père, appelé *la renardière;* mais d'après les mémoires du prince, il aurait été mené au château de Levéville, et son séjour à Chartres n'aurait eu lieu que peu de temps avant sa délivrance, époque à laquelle la cour entrait en négociations avec lui, ce qui empêche de supposer qu'on le traitait comme un criminel de lèse-majesté.

les pélerinages successifs de Charles IX et de Catherine de Médicis n'offrent qu'un bien pâle intérêt, mais il se réveille douloureux, palpitant, à la vue d'un riche et lugubre catafalque élevé dans le chœur de la cathédrale, qui cache sous les plis de ses draperies funèbres les restes mortels de François de Guise, tué traîtreusement devant Orléans par Jean Poltrot de Méré [1], gentilhomme angoumois et protestant exalté.

Ce spectacle saisissant, inattendu, frappe l'âme du chrétien d'une morne tristesse, et par une de ces vives étreintes de la pensée qui embrassent les siècles, il s'écrie comme autrefois les Juifs en apprenant la mort de Judas Machabée :

« Comment a-t-il péri, l'homme puissant qui sauvait Israël ? »

(1) Ce fanatique, caché derrière une haie, tira contre Guise un coup de pistolet. La blessure que reçut le Duc était mortelle, il y succomba sept jours après. Le héros chrétien avait demandé grâce pour son meurtrier, mais la justice du roi eut son cours en attendant celle de Dieu.

CHAPITRE XVI.

NOTRE-DAME DE LA BRÈCHE.

Tandis que François de Guise expirait sous les coups d'un hérétique, son frère, le Cardinal de Lorraine, prenait part à la condamnation des hérésies, dont la funeste contagion faisait dans notre belle patrie de si rapides progrès et de si tristes ravages.

Son nom, inscrit avec honneur parmi les Pères assemblés à Trente, est une des gloires de l'Église de France, si féconde en grands hommes et en illustres génies.

Cependant la guerre civile, suspendue à la mort de François par la paix d'Amboise, se ralluma pour la deuxième fois en 1567. La bataille indécise de Saint-Denis, où périt, du côté des catholiques, le connétable de Montmorency, ne fit qu'augmenter l'irritation des huguenots; ils commirent dans le midi des atrocités dont nous éviterons de donner l'affreux détail, s'emparèrent de la Rochelle, et Condé, accompagné de son neveu Dandelot, vint, le 1er mars 1568, investir la ville de

Chartres, « bien résolu, dit Chaline (1), de désoler, s'il s'en rendait maître, l'église Notre-Dame et de faire manger son cheval sur l'autel d'icelle. » En vérité, lorsque le farouche Bajazet souhaitait que son coursier vînt profaner de la même manière l'église de Saint-Pierre de Rome, il ne disait pas mieux ! Quant à Dandelot, « il haïssait tellement les prêtres que la première chose qu'il faisait, arrivant dans une ville, était de faire *épandre* le sang de ceux de cet ordre sur les autels dédiés pour faire le sacrifice du sang du fils de Dieu (2). » Mais le Tout-Puissant sait, quand il le veut, poser devant le pied de l'impie, comme devant la vague mugissante, le grain de sable qui arrête ses efforts. Le récit du siége mémorable que nous allons esquisser en est une preuve bien frappante.

La cité de Marie était défendue au dedans par Antoine de Linières, chevalier des ordres du roi ayant sous son commandement dix compagnies de cavalerie et cinq enseignes d'infanterie. Jean de Bourdeilles, baron d'Ardelay, frère du célèbre abbé de Brantôme, avait été également introduit dans la ville avec six compagnies de gascons, que leur défaut de discipline avait fait repousser d'abord par les habitants. La nécessité d'enlever à l'ennemi des abris favorables pour l'attaque, fut cause de la destruction de plusieurs monuments de très-ancienne fondation, situés dans les faubourgs ; et dans un même jour on vit disparaître le couvent des Cordeliers avec sa

(1) Page 176.

(2) Souchet, 486.

magnifique bibliothèque; l'abbaye de Saint-Jean, cette précieuse création du grand Yves de Chartres, qui avait voulu que son corps reposât au milieu de ses frères les chanoines réguliers; enfin, l'hôpital de Six-Vingts aveugles, fondé dès le XIIIe siècle, au faubourg Saint-Maurice, à l'instar de celui des Quinze-Vingts, à Paris.

Ce fut le 6 mars, au matin, que les Protestants ouvrirent le feu contre la porte Drouaise avec cinq pièces de canon, tandis que quatre autres, placées en arrière des Filles-Dieu, prenaient en flanc les défenses. Le lendemain, un pan de mur de vingt pas de long était renversé; l'ennemi s'était emparé du ravelin qui couvrait la porte, et dont l'occupation rendait la prise de la ville inévitable.

Si le ciel n'avait inspiré dans ce moment une résolution courageuse, le triomphe des hérétiques était assuré; mais le gouverneur apprend le danger, il appelle ses capitaines, échange avec eux la promesse de vaincre ou de mourir, et, après leur avoir serré la main, il s'élance à leur tête sur deux planches, jetées en travers du fossé, à la place du pont détruit par le canon. Quarante volontaires le suivent, et leur attaque est si impétueuse, qu'après avoir perdu deux cents des siens, l'ennemi est chassé de cette position qu'il ne put jamais reprendre.

En même temps avait lieu, du côté de la porte Saint-Michel, une tentative d'escalade, qui n'eut d'autre résultat fâcheux que la mort du brave d'Ardelay.

Comprenant qu'il fallait revenir vers la porte Drouaise, le prince de Condé changea ses batteries et les dirigea contre la tour des Herses et les murailles adjacentes.

Le feu de l'artillerie dura, le 9 mars, depuis six heures

du matin jusqu'à neuf heures du soir. Une brèche de trente pas de long fut ouverte, et la tour des Herses fut renversée au milieu de l'Eure.

Mais déjà Linières, aussi actif qu'intrépide, avait élevé en arrière un retranchement si formidable, que les assiégeants n'osèrent donner l'assaut, et, après une nouvelle et inutile attaque du ravelin, ils abandonnèrent les fossés où ils étaient écrasés par le feu de *la Huguenote*. C'était une forte pièce de canon, enlevée aux protestants et amenée à Chartres après la bataille de Dreux; on l'avait placée sur une plate-forme qui existe encore, entre le couvent des Jacobins (aujourd'hui des sœurs de Saint-Paul) et la porte Drouaise. Elle rendit tant de services dans ce siége, que les habitants la reconnurent gaiement pour *bonne catholique*.

Malheureusement, le 12 mars, commença une hostilité d'un nouveau genre; la rivière étant détournée, les moulins à bras ne suffirent pas pour approvisionner la ville, qui dès lors eut à redouter la famine et par suite la réduction; tous frémissaient à l'idée des meurtres, du pillage, des profanations auxquels se livreraient les hérétiques, s'ils prenaient Chartres d'assaut, quand, à la surprise générale, un messager du prince vint annoncer une suspension d'armes qui fut suivie du départ précipité de l'ennemi (15 mars 1568).

Les valeureux et pieux Chartrains n'hésitèrent pas à reconnaître là le doigt de Dieu, la protection de la Vierge patronne et dame de leur cité, et le secours de saint Lubin, dont le 14e jour de mars était alors la principale fête.

Nous venons de rapporter le fait historique avec toute sa froideur, toute sa ponctualité; voici maintenant les émouvants détails qu'y ajoute la légende, et qui sont appuyés sur les témoignages les plus authentiques. (1)

Nous avons vu, il y a peu d'instants, que le véritable danger pour la ville avait été dans l'occupation du ravelin de la porte Drouaise : or, tandis que toute la population était en prières et que la sainte Grotte souterraine se trouvait remplie d'hommes, de femmes et d'enfants qui ne cessaient d'invoquer leur Dame souveraine, quelque chose de merveilleux se passait devant les remparts. Une statue de la Vierge surmontait la porte Drouaise avec l'inscription : *Carnutum tutela.* Les huguenots l'ayant aperçue, « la prirent pour l'objet de leur rage et de leur fureur, comme le dit un vieil historien, et tirèrent contre elle tant de coups de canons et artillerie, que tout ce qui était à l'entour demeura foudroyé; mais ils ne purent jamais atteindre la sainte image (2); et quand, le 9 mars, ils s'approchèrent de la ville pour y entrer par la brèche qu'ils avaient faite, ils virent devant eux une grande dame tenant un enfant dans ses bras, et contre laquelle ils se mirent à redoubler leurs décharges; mais les balles qu'ils tiraient tombaient sans force ni effet au pied de la muraille, et eux pensant entrer, se trouvaient repoussés et donnaient ainsi deux

(1) Il existe à la bibliothèque de la ville de Chartres un tableau qui retrace d'une manière frappante et conforme aux récits des historiens, les principaux détails du siége

(2) C'est ce qui a donné lieu à la tradition si répandue dans le pays chartrain, que la sainte Vierge recevait les boulets des ennemis dans les plis de son manteau.

fois le nom au pré des Reculés. Ce qu'apercevant les Chartrains, ils reconnurent que c'était la très-sainte Vierge et son divin fils qui prenaient leur défense, et pleins de confiance et d'ardeur, ils recommandèrent aux femmes de prier et s'élancèrent sur les assiégeants qui furent contraints de se retirer. »

Le dépit et la honte semblaient précipiter leurs pas. Ils avaient compté sur le pillage de la ville et de l'église, dont le trésor, qui passait pour l'un des plus riches, leur promettait un gros butin. Condé avait même, dit-on, vendu, à l'avance, les plombs de la cathédrale (1). Ce marché sacrilége, qui rappelle le trafic que Nicanor avait fait du peuple de Dieu, avant de l'avoir vaincu, ne put que tourner à la confusion du prince qui l'avait conclu, sans se douter qu'il aurait à lutter contre *Celle* qui est plus forte qu'une armée rangée en bataille.

La rage des ennemis se traduisit par d'affreux désastres; les églises de la Maladrerie Saint-Georges, de Saint-Barthélemy, de Saint-Cheron du Grand-Beaulieu, furent pillées, profanées, incendiées. On trouva dans l'église des Filles-Dieu les corps à demi brulés de plusieurs ecclésiastiques, tombés entre les mains de ces hommes cruels. La vue de ces restes calcinés fit comprendre à la population chartraine à quels épouvantables maux elle venait d'échapper; et, dans sa reconnaissance, elle voulut qu'une grande manifestation vînt, d'année en année, rappeler aux générations les plus éloignées, la puissante médiation de Marie en

(1) Mgr Pie, notice historique sur Notre-Dame de la Brèche.

faveur de sa ville bien-aimée. L'évêque Charles Guillard, cédant à ce pieux désir, institua la procession commémorative de Notre-Dame de la Brèche, qui fut célébrée pour la première fois le mardi 15 mars 1569 (1).

Trois ans après, un chanoine de la cathédrale (2) fit une fondation considérable, afin que la fête de Notre-Dame de la Brèche ou de la Victoire fût solennisée, chaque année, au jour anniversaire de la délivrance miraculeuse de Chartres. La cérémonie de la présentation du *tour de ville* fut aussi fixée définitivement à cette époque.

Tout le corps de la cité se rendait avant la procession devant la Vierge-Noire. Le maire allumait alors le premier cierge détaché du *tour* (3), qui était porté pendant tout le cours de la procession. Le cortége descendait la rue Muret, saluait la Vierge célèbre de la porte Drouaise et s'arrêtait devant l'image de Notre-Dame de la Brèche (4), au coin de la ruelle du Pont-du-Massacre; puis il se rendait à l'église Saint-André, où l'on récitait des prières pour le repos de l'âme de ceux qui avaient héroïquement succombé dans la défense de la ville. La procession rentrait ensuite à la cathédrale, où s'achevaient les chants solennels de l'action de grâces.

(1) Sur la muraille rebâtie à l'emplacement de la Brèche, les magistrats firent graver, le 24 août 1568, une inscription en vers latins qu'on y lit encore fort distinctement.

(2) M. Marie Sallier.

(3) Quand un prince ou quelque grand personnage se trouvait présent, le maire lui cédait cet honneur.

(4) Cette image avait au côté droit des ecclésiastiques et des habitants à genoux; de l'autre plusieurs hommes armés, tirant contre la Vierge, en mémoire des *hagiomaques* repoussés par elle.

CHAPITRE XVII.

LA PROCESSION BLANCHE.

N'ayant à traiter les faits généraux qu'autant qu'ils se rattachent à notre histoire, nous ne parlerons, ni de la mort du prince de Condé, tué par Montesquiou après la bataille de Jarnac (1569); ni de la victoire de Montcontour, remportée par le duc d'Anjou sur les Huguenots, qui amena la paix de Saint-Germain (1570); ni du mariage de Marguerite, sœur de Charles IX, avec Henri de Béarn, le jeune roi de Navarre; ni même de cette Saint-Barthélemy qui imprima au front du monarque français une tache de sang indélébile : mais nous mentionnerons la résignation que fit Charles Guillard de son évêché, à la suite d'une sédition causée par le sermon d'un moine des Vaux-de-Cernay, qui renfermait des propositions hérétiques, et à la suite duquel le pontife quitta Chartres, poursuivi par les coups de pierres et les injures d'une populace irritée. Bien qu'accusé d'avoir approuvé les doctrines des novateurs, il est constant, d'après le chanoine Pintard, « qu'il

mourut dans la communion de l'Église catholique, apostolique et romaine » (22 février 1575).

Ce fut sous l'épiscopat de Nicolas de Thou, successeur de Charles Guillard sur le siége de Chartres, qu'eurent lieu les nombreux pélerinages d'Henri III à Notre-Dame de soubs-terre. Le héros de Jarnac et de Montcontour, appelé par le vœu des Polonais à régner sur eux, avait, en 1574, déposé la couronne élective posée sur son royal front, pour venir s'asseoir sur le trône héréditaire, resté vide par la mort prématurée de son frère Charles IX. Mais

Ce n'était plus ce prince environné de gloire,
Aux combats dès l'enfance instruit par la victoire,
Dont l'Europe en tremblant regardait les progrès.

S'entourant d'une société frivole, il s'isolait de tous les hommes graves et repoussait toute occupation sérieuse. Malgré un fond de foi sincère, sa dévotion puérile et mal entendue semblait tenir plus de son goût pour les spectacles que d'une austère et véritable piété. Aussi le vit-on se passionner pour les cérémonies des *Flagellans*, au point qu'il voulut se mêler à leurs processions. Chevard donne sur sa venue à Chartres, à la tête de ces pénitents, de curieux détails que nous reproduirons dans le chapitre suivant, nous contentant, pour le moment, de lui emprunter certaines particularités sur les différents pélerinages qui précédèrent celui du 15 mai 1583.

Louise de Vaudemont, la royale épouse de Henri III, qui partageait la confiance du monarque envers Notre-Dame de Chartres, voulut aussi visiter son béni sanctuaire; et le 24 octobre de l'année 1577 elle vint, ainsi que Cathe-

rine de Médicis, passer plusieurs heures en oraison devant l'image de la Vierge-Mère. La reine de France reparut dans la cité chartraine le 1er février 1582 ; elle était partie à pied de Paris dès le 26 janvier, avec plusieurs seigneurs et dames de sa cour.

Le roi arriva également à pied le même jour, sur les sept heures du soir. Le cardinal de Guise, les ducs de Joyeuse, d'Aumale, de Mercœur et d'autres illustres personnages lui faisaient cortége.

Le lendemain, fête de la Purification, toute la cour assista à la grand'messe dans l'église cathédrale, où le roi et la reine communièrent des mains de l'évêque de Chartres. Le roi alla à l'offerte et, s'y tenant à genoux, fit présenter par les ducs d'Aumale et de Mercœur un calice doré, un vase d'argent en forme d'horloge, une croix d'émeraudes enchâssée d'or et garnie de perles, avec un tableau d'ambre gris représentant la Vierge couronnée d'or et de perles, tenant son fils sur ses genoux : les mains et le visage du divin enfant et de sa mère étaient d'ivoire.

Quatre mois après, le monarque revint encore à Chartres, donna à l'église Notre-Dame une lampe d'argent et assigna 100 livres de rente pour l'entretien.

Le roi et la reine reparurent aux pieds de Marie en avril 1583. Henri-le-Balafré, duc de Guise, s'y était rendu quelques jours auparavant ; il y passa les fêtes de Pâques et offrit à la Sainte Vierge deux petits enfants d'argent, en actions de grâces de deux fils qu'il avait obtenus par son intercession.

Rien n'arrêtait le roi dans son désir de manifester publi-

quement les sentiments pieux qu'il éprouvait pour Notre-Dame de Chartres; aussi, quoique la peste sévît dans cette ville avec une grande violence et y fît beaucoup de victimes, Henri III s'y rendit de nouveau le 26 juin, et donna au chapitre 6,000 livres pour la fondation de plusieurs services. Marguerite de Navarre y vint également et y fit un séjour de plusieurs mois.

Cette année 1583 fut dignement terminée par un remarquable pélerinage des habitants de Dreux et de 36 paroisses avoisinantes, à la bonne Notre-Dame. Ni la longueur de la route, ni la rigueur de la saison ne purent décourager ces fervents chrétiens qui, au nombre de 16,000, vinrent marchant en procession depuis Dreux jusqu'à Chartres.

« Les hommes étaient couverts d'une casaque de toile blanche descendant jusqu'à mi-jambes, avec des chapeaux garnis de pareille toile plissée. Les femmes, aussi vêtues de blanc, avaient sur la tête une cape blanche en forme de voile. Tous tenaient en main une croix de bois blanc de la longueur d'un pied, au bas de laquelle était attaché un chandelier garni d'un cierge de cire blanche; quelques-uns portaient des torches. Chacun marchait en rang et sans confusion, et chaque paroisse séparément : la croix précédait les prêtres; les gentilshommes suivaient avec leurs familles; les paysans, leurs femmes et enfants marchaient après. La principale paroisse de Dreux tenait le dernier rang; les deux Confréries de cette paroisse, chacune avec une bannière de damas blanc, étaient à la tête; le clergé, arrivant avec sa croix, accompagnait le saint Sacrement porté par l'archidiacre de Dreux sous un dais de damas blanc, que soutenaient quatre principaux habi-

tants de la même ville. Tous les ecclésiastiques étaient vêtus d'ornements blancs; une compagnie d'hommes, ayant chacun une torche ardente à la main, fermait la marche.

Cette procession, qu'on a nommée *Procession Blanche*, partie de Dreux après la grand'messe, célébrée dans l'église de Saint-Pierre, à deux heures du matin, vint se reposer au Péage, qui se trouve à mi-chemin, d'où elle continua jusqu'à Chartres. Le clergé de cette ville, prévenu de son arrivée, alla, revêtu de chapes, la recevoir hors de la ville. L'ayant jointe, il la conduisit dans le même ordre, passant par la porte Drouaise, le long des rues de la Brèche, de Saint-André, de la Corroierie, des Écuyers, Cendreuse et des Changes, toutes tendues de draps blancs, jusqu'à l'entrée de l'église Notre-Dame, où Mgr de Thou, en habits pontificaux, reçut le saint Sacrement des mains de l'Archidiacre qui l'avait apporté de Dreux, et l'exposa dans le chœur où l'on récita des prières analogues à la cérémonie.

Cependant les pélerins, arrivant successivement, finissaient dans l'église les hymnes, les cantiques qu'ils avaient chantés le long du chemin. La plus grande partie d'entre eux passa la nuit dans le temple saint à réciter des oraisons.

Le lendemain, dès trois heures du matin, l'Évêque, officiant à tout le service, fit faire, après les matines, la procession autour de l'église supérieure et de la crypte, y porta le saint Sacrement, y chanta la messe; et, après une prédication, il reporta le saint Sacrement jusqu'à la porte principale de l'église et le remit entre les mains de l'Archidiacre de Dreux, qui s'en retourna avec les pélerins dans le même ordre et par le même chemin qu'ils avaient tenu à leur arrivée. »

CHAPITRE XVIII.

LE SACRE DE HENRI-LE-GRAND.

Henri III ayant péri sous le couteau régicide de Jacques Clément, le roi de Navarre fut salué roi de France à Saint-Cloud; mais ce beau royaume, qui devait un jour lui appartenir

« Et par droit de naissance
» Et par droit de conquête, »

était loin encore de vouloir le reconnaître pour souverain.

Le trône de saint Louis ne pouvait, aux yeux de la majorité de la nation, appartenir à un hérétique; et Henri de Béarn était huguenot! La ville de Paris, toute dévouée à la Ligue, lui ferma donc ses portes, et les Chartrains refusèrent de lui offrir les leurs, bien résolus de mourir plutôt que de se rendre.

Alors le roi se présenta avec son armée devant l'antique cité qu'il espérait prendre d'un coup de main; aussi éprouva-t-il une peine réelle quand il vit que, malgré les intelligences qu'il avait dans la place avec certains bour-

geois, il devait se résoudre à former un siége, dont les lenteurs irritaient à l'avance son impatience de se voir maître d'une ville regardée comme l'un des boulevards de la capitale (12 février 1591).

Ce siége en effet dura deux mois, pendant lesquels les habitants déployèrent tant d'énergie, de courage et d'habileté, « que M. de Réclainville (1) disait s'être trouvé en beaucoup de belles occasions et n'avoir jamais vu chose mieux débattue en guerre que le siége de Chartres. »

Cependant, au milieu du tumulte des armes, des prières se faisaient chaque jour aux pieds de la Vierge-Mère, et dans les nombreuses processions qui eurent lieu pour demander à Dieu de bénir leurs efforts, les Chartrains n'oublièrent pas celle de *Notre-Dame de la Victoire :* trouvant même un redoublement de foi et d'amour dans la vue du danger, ils la célébrèrent, le 15 mars 1591, avec une pompe inaccoutumée et un éclat extraordinaire. « Le son vibrant des cloches sonnant à toute volée émerveilla tellement le bon Henri, dit un historien, qu'il défendit de tirer le canon toute la journée, ne voulant pas qu'on troublât la dévotion des habitants. »

« Le roi, dès lors, valait mieux que la plupart des mauvais catholiques qui s'étaient associés à sa cause, et sans les flatteries desquels il eût beaucoup moins tardé à abjurer ce culte *mal né et trop jeune,* dont son esprit

(1) L'un des plus braves défenseurs de la ville. Voici le nom de quelques-uns des chefs qui contribuèrent à la défense de la ville : MM. de la Bourdaisière, gouverneur, de Grammont, de la Pinellière, de la Croix-Cottereau, de la Brosse, d'Allonville, etc.

droit et son cœur généreux savaient faire justice [1]. » C'est ce que Suyreau, le maire de Chartres, répondait hardiment un jour au célèbre Biron, qui lui objectait, dans l'une des nombreuses conférences qui eurent lieu pendant le siége, qu'il était catholique ainsi que plusieurs autres de l'armée du Roi de Navarre. « Nous vous réputons tels que vous êtes, lui disait-il, et plus méchans que luy, traistres à vostre mère l'Église puisque vous battaillés contr'elle : si vous ne flattiés point le roy, il y a longtemps qu'il seroit converti et que nous aurions mis fin à tous nos différents. Il n'y a que vous qui l'en empêchés par des respects humains qui n'ont apparence de raison. »

Après maintes négociations entamées et rompues, une capitulation honorable fut signée. La remise des otages entre les mains du roi eut lieu le 11 avril, et le 20, le monarque fit son entrée dans la ville, dont les clés lui furent remises par le corps municipal. Le clergé des paroisses, les communautés et les religieux qui s'étaient rendus à la porte Saint-Michel avec chapes, croix et bannières, conduisirent processionnellement le monarque jusqu'à la porte Royale de Notre-Dame, où l'évêque de Chartres l'attendait et devait prononcer la harangue officielle. Mais Henri, qui marchait sous un dais de velours bleu garni de crépines d'or et d'argent porté par quatre échevins, ne fit pas mine d'apercevoir le prélat, et continua son chemin vers le palais épiscopal. Mgr de Thou et le chapitre, coupant alors rapidement par l'église, parurent

(1) Mgr Pie. Notice sur Notre-Dame de la Brèche.

au perron septentrional en même temps que le roi, qui cette fois voulut bien entendre la harangue et y faire une réponse gracieuse. On rit un peu de cette espièglerie du monarque, à l'adresse du chapitre bien plus qu'à celle de l'évêque; car Mgr de Thou, différant en cela de la majorité de son clergé, n'avait jamais passé pour ligueur (1).

Un *Te Deum* chanté en présence des prêtres, seigneurs et capitaines catholiques, termina cette journée, qui ne fut pas sans amertume pour les héroïques défenseurs de la cité chartraine; car c'est toujours chose triste au cœur des braves que d'être témoins du triomphe d'un ennemi vainqueur.

Mais si le roi Henri, dans cette première entrée à Chartres, vit encore bien des fronts se couvrir en sa présence de sombres nuages, il n'en fut pas de même quand, trois ans après, il reparut dans la ville de Marie, non plus en prince hérétique (2), mais en roi très-chrétien de France et de Navarre, en fils aîné de l'Église catholique, pour recevoir, dans la cathédrale de Chartres, la consécration royale des mains de l'évêque Nicolas de Thou. Reims étant occupé par les Ligueurs, le roi se vit dans l'impossibilité de faire venir la sainte ampoule; mais comme les religieux de Marmoutiers possédaient une fiole d'huile miraculeuse, le monarque leur envoya une députation pour la leur demander. Les bons moines consentirent à ce royal et pieux désir, et le 19 février 1594, cette précieuse relique

(1) De Lépinois. Histoire de Chartres.

(2) Henri IV avait abjuré le calvinisme à Saint-Denis, le 25 juillet 1593.

arriva à Chartres, portée par trois religieux du couvent. Elle était escortée par le député d'Henri IV, le sieur de Souvré, l'évêque d'Angers et un grand nombre de gentilshommes de la Touraine et du Maine. L'évêque de Chartres avait envoyé à leur rencontre le clergé de toutes les paroisses et de tous les couvents de la ville, auquel s'étaient adjoints le prévôt, Mre Guy Robert, douze notables bourgeois, avec des torches aux armes du roi et de la catholique cité, les échevins et une immense quantité d'habitants en habits de fête.

On porta processionnellement le reliquaire, à travers les rues tendues de tapisseries et au bruit de toutes les cloches, jusqu'à l'abbaye de Saint-Père, où il fut confié à la garde du prieur claustral et de quatre autres religieux. Le dimanche 27, à sept heures du matin, la grande députation royale, composée des comtes de Cheverny, d'Halluin, de Lauzun et du baron de Termes, se présenta à l'abbaye de Saint-Père et pria le frère Giron et ses compagnons de porter l'huile sainte à Notre-Dame pour le sacre de Sa Majesté. Les religieux de Marmoutiers y consentirent, après avoir obtenu des députés le serment de la leur restituer après la cérémonie. Frère Giron monta ensuite sur une haquenée blanche, portant religieusement la pieuse relique sous un dais de damas blanc; les seigneurs *otagiers* venaient ensuite, puis les notables bourgeois et le peuple. Mgr de Thou prêta un serment semblable à celui des seigneurs, et reçut l'ampoule de frère Giron. Les cérémonies du sacre commencèrent alors.

Le roi avait revêtu pour la circonstance une camisole de satin cramoisi et une grande robe de toile d'argent. Il

arriva à la cathédrale par la porte Royale, accompagné par les évêques de Nantes et de Maillezais, et précédé des archers du grand-prévôt de l'hôtel, des Suisses, des hérauts d'armes, des chevaliers du Saint-Esprit (1), des Écossais des gardes-du-corps, et du maréchal de Matignon portant l'épée de connétable. Derrière le monarque marchaient le grand-chancelier de France, le grand-maître, le grand-chambellan et le premier gentilhomme de la chambre. Après l'appel des douze pairs, le roi marcha droit à l'autel ; il y fit déposer pour offrande une châsse d'argent doré, et vint ensuite occuper le fauteuil qui lui avait été préparé au bas des marches.

L'évêque de Chartres tira en ce moment l'huile sainte du reliquaire, prit l'évangile et invita le monarque à prêter le serment du sacre. Alors Henri, debout, la main droite sur le livre saint, en prononça les solennelles paroles d'une voix forte et accentuée. Le prélat, aidé par les pairs ecclésiastiques, fit ensuite les onctions saintes. Puis il prit la couronne, la leva au-dessus de la tête du roi, la donna à soutenir aux ducs et pairs, la bénit et la déposa sur le front d'Henri IV, qui fut après conduit processionnellement au trône dressé pour lui dans le jubé, en vue de tout le peuple. Le prélat officiant lui donna le baiser de paix et cria par trois fois : Vive le roi! Les pairs en firent autant, les acclamations de la foule leur répondirent, et le *Te Deum*, entonné par la musique de la chapelle, retentit sous les voûtes de l'antique basilique.

(1) Le 1er janvier 1593 les avait trouvés tous réunis aux pieds de la bonne Dame de Chartres : c'était vraiment là se montrer à la hauteur du titre sublime qu'ils portaient.

« Pendant la messe, qui fut célébrée par l'évêque de Chartres, l'abbé de Sainte-Geneviève, diacre d'honneur, remit le livre des évangiles à l'archevêque de Bourges, grand-aumônier, et ce prélat le fit baiser au roi. Au moment de l'offrande, le monarque descendit du jubé, et lorsqu'il eut baisé la *paix*, M. de Sourdis présenta le vin dans un vase d'or ciselé, M. de Souvré un pain d'argent et M. d'Entraigues un pain d'or. Le roi portait sa couronne, son manteau, le sceptre et la main de justice.

» L'office achevé, les évêques et les seigneurs reconduisirent Henri IV à l'évêché. Le duc de Montbazon marchait le premier, portant la couronne sur un coussin de velours; M. d'O le suivait avec le sceptre; puis venait M. de Roquelaure avec la main de justice. Le maréchal de Matignon se tenait à la droite du monarque, l'épée royale au poing (1). »

Le lendemain, Henri reçut le collier de l'ordre du Saint-Esprit des mains de l'évêque, et repartit de Chartres quatre jours après.

Le sacre d'Henri IV, qui amena la reddition de Paris, fut une manifestation de foi si évidente, qu'elle acheva de briser les espérances des sectaires et ramena au parti du roi tous les catholiques sincères. « C'est ainsi que le protestantisme, qui s'était flatté d'envahir le royaume et de monter sur le trône, vint se briser aux pieds de la Vierge de Chartres, comme le paganisme y avait expiré par la défaite des Normands et la conversion de Rollon,

(1) De Lépinois Histoire de Chartres.

comme y avait échoué encore, par suite du miracle et du traité de Brétigny, l'invasion des Anglais qui nous eussent infailliblement doté, deux siècles plus tard, de leur schisme et de leur hérésie, malheur plus déplorable encore que la perte de notre nationalité (1). »

(1) Mgr Pie. Notice sur Notre-Dame de la Brèche.

CHAPITRE XIX.

PÉLERINAGES.

Remettant au chapitre suivant le récit des événements remarquables qui se rattachent à l'histoire de Notre-Dame de Chartres, dans le cours du XVIIe siècle, nous rappellerons exclusivement, dans celui-ci, les principaux pélerinages de cette importante période, qui vit mourir Henri IV, Louis XIII et dans laquelle Louis XIV atteignit l'apogée de sa gloire et de sa splendeur.

Le nom du brave maréchal d'Ornano ouvre, avec ceux de saint François de Sales et de saint Vincent de Paul, la liste des pélerins illustres que nous allons voir se succéder dans la crypte chartraine; il laissa, en quittant ce sanctuaire de bénédiction, un magnifique calice en argent du poids d'un marc et demi. La duchesse Marie de Luxembourg, guidée par la reconnaissance, vint quelques années après le maréchal, remercier la bonne Notre-Dame de la guérison de sa fille, la duchesse de Vendôme.

Louis XIII, ce roi si dévot à Marie qu'il plaça sa personne et son royaume sous la protection de la Reine du ciel, arriva à Chartres en 1614, conduit par sa mère Marie de Médicis; il y reparut plusieurs fois et toujours il laissa des preuves de sa pieuse munificence, entre lesquelles on remarquait un superbe ornement en velours cramoisi richement brodé en argent, deux grands chandeliers d'argent pesant quatre-vingts marcs chacun, avec une rente annuelle de cinq cents livres pour y entretenir des cierges de cire blanche. (1)

Le cardinal de Bérulle, fondateur de l'Oratoire, en France, le père Eudes, instituteur des Eudistes et fondateur du séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, à Paris, M. Bourdoise, si connu par son zèle sacerdotal (2), vinrent offrir à Notre-Dame de Chartres leurs cœurs et leurs œuvres, d'un si grand prix aux yeux de Dieu! M. Olier, fondateur de cette Compagnie de Saint-Sulpice que le Souverain Pontife vient d'approuver avec tant d'éloges, eut toute sa vie pour le sanctuaire privilégié de Marie une dévotion singulière. « A son retour de Rome, dit son historien (3), il fut assiégé des peines intérieures

(1) Nous dirons seulement pour *mémoire* que Louis XIII racheta le duché de Chartres des mains du duc de Nemours (1623), et le donna en apanage à son frère Gaston d'Orléans (1626), et nous remettons au chapitre suivant ce qui se rapporte à la sécheresse de 1681 et à la disette de 1693.

(2) Ce bon prêtre avait une si haute idée de tout ce qui regarde de près ou de loin le culte de Dieu, et un si tendre amour pour Notre-Dame de Chartres, qu'il aurait, selon ses propres paroles, *tenu à honneur d'en être le sacristain.*

(3) M. l'abbé Faillon.

les plus accablantes. Mais Dieu, pour le confirmer dans la persuasion où il était que toutes les grâces qu'il devait recevoir lui seraient données par les mains de la très-sainte Vierge, lui inspira la pensée de faire un pèlerinage à Notre-Dame de Chartres, en grande vénération dans tout le royaume depuis un temps immémorial. M. Olier s'y rendit de Paris à pied au milieu de l'hiver de 1631, mais avec une dévotion si ardente et un tel succès, qu'au moment où il arriva dans la cathédrale il se trouva entièrement délivré de toutes ses peines. Les mêmes angoisses recommencèrent dix ans plus tard, et étant revenu à Chartres, il se trouva guéri une seconde fois. Lorsque le séminaire qu'il fit bâtir à Paris fut près d'être achevé, il revint dans cette ville en offrir les clés à la Sainte-Vierge, comme à la reine de sa communauté. Il dit ensuite la messe dans la cathédrale, ayant sur lui les clés du séminaire, conjura Marie de prendre possession d'une maison qui était son ouvrage et de la bénir à jamais, et il offrit à la Vierge du Pilier, comme gage de son filial amour, une robe précieuse brodée en or et en soie, que l'on conserve encore dans le trésor de son église. Ce ne fut point encore assez pour sa dévotion : il voulut attacher, par un lien particulier, son séminaire à Notre-Dame de Chartres, et obtint du chapitre des lettres d'association. Ces pieux sentiments ont passé d'âge en âge, dans la compagnie de Saint-Sulpice, comme un héritage de famille ; et le pèlerinage de Notre-Dame de Chartres est une sorte de tribut annuel que le séminaire paie fidèlement à Marie, par l'organe du supérieur, des directeurs ou des élèves. »

Anne d'Autriche vint en 1621 visiter la crypte chartraine,

et afin de se rendre propice *la reine* par excellence de la modestie, elle se dépouilla de tout l'éclat de ses riches vêtements, et prit, avec toutes les dames de sa cour, des robes de forme toute simple et d'étoffes communes. Du plus loin qu'elle aperçut les flèches aériennes du temple de Marie, elle tomba à genoux et resta longtemps en prières. La pieuse reine offrit au sanctuaire vénéré une lampe d'or qui fut suspendue, jusqu'à l'époque néfaste de 1793, devant le trésor où était renfermée la sainte Châsse.

Claude Bernard, *ce pauvre prêtre,* comme il se nommait, si grand en œuvres et en vertus, vint, ainsi que son saint ami, le frère Fiacre, humble religieux augustin, demander à Dieu, par la médiation de Marie, un Dauphin pour la France, un fils pour Louis XIII et la reine Anne d'Autriche. Saintement inspirés, ils persuadèrent à cette princesse de joindre ses ferventes supplications aux leurs. Elle reparut donc à Chartres pour invoquer de nouveau Notre-Dame de soubs-terre : comme autrefois la mère de Samuel, Anne *priait dans son cœur ;* cette prière du cœur, présentée par Marie à son divin fils, ne pouvait manquer d'être exaucée, et moins d'un an après son pélerinage, le chant joyeux de l'action de grâces, pour la naissance d'un prince, retentissait sous les voûtes séculaires de la cathédrale de Chartres. Ce prince fut appelé Louis au saint baptême, nom auquel ses contemporains ajoutèrent le titre de Grand, que la postérité lui a aussi décerné. Et quand la mort, lui enlevant le roi son père, eut placé sur son front de cinq ans la plus belle couronne du monde, Anne d'Autriche, voulant que le jeune Louis XIV offrit à Marie les prémices de son règne, le conduisit à Chartres

avec son frère Philippe d'Orléans et toute la cour (1).

En 1682, le roi revint à Chartres où il séjourna trois jours, avec la reine Marie-Thérèse d'Autriche, le duc et la duchesse d'Orléans, pour rendre grâces au ciel, par l'intermédiaire de la Mère de Dieu, de la naissance de son petit-fils le duc de Bourgogne; et dans ses visites multipliées à la cathédrale, il passa chaque fois plusieurs heures en prières devant l'image de Notre-Dame.

Nous avons à clore les différents pélerinages du XVIIe siècle par celui d'un célèbre avocat de Paris. Sablon nous dira quelle en fut l'occasion : « M. Didier, avocat au parlement, demeurant à Paris, rue de Bièvre, paroisse de Saint-Étienne-du-Mont, étant sur la rivière avec plusieurs personnes, le bateau où ils étaient vint à se briser contre un pont et à faire eau de toutes parts. M. Didier, dans ce pressant danger, se voua à Notre-Dame de Chartres et vint heureusement à bord, en sorte que de toute sa compagnie il n'y eut que lui de sauvé. Pour ne pas demeurer ingrat envers la Sainte-Vierge, il vint à Chartres la remercier, et lui fit présent d'une croix et de deux chandeliers d'argent. »

(1) Toutefois ce voyage ne s'effectua que trois ans après l'avénement du jeune roi (1648).

CHAPITRE XX.

LA CHARITÉ EN ACTION.

Nous avons vu déjà, dans le cours de cette histoire, bien des fléaux désoler la terre de Beauce et bien des maux peser sur la cité chartraine! Et cependant cette triste et longue énumération de calamités successives n'est point encore épuisée, et nous avons encore, hélas! la pénible tâche d'en rapporter plusieurs.

Nous devons d'abord rappeler la sécheresse extrême de l'année 1681, qui détermina l'évêque Ferdinand de Neuville à ordonner des prières publiques dans tout son diocèse, et une procession solennelle à Notre-Dame de Josaphat (1). La sainte Châsse, qui n'avait pas été descendue depuis 45 ans, y fut portée en grande pompe, et une foule de pieux fidèles la suivit dans un profond recueille-

(1) Dom Buttereaux, l'historien qui rapporte cette particularité, remarque « qu'on ne descendait la sainte Châsse que dans l'extrémité, et toutes les fois qu'on le faisait, ajoute-t-il, ce n'était que pour la porter à Notre-Dame de Josaphat-lès-Chartres. »

ment. Le Seigneur se laissa toucher par cette grande manifestation de foi du Pontife et de son peuple, et quelque temps après cette imposante cérémonie, des pluies abondantes rendirent la fécondité à la terre, et procurèrent, contre toute humaine prévision, une abondante récolte.

L'année 1693 fut aussi marquée par une disette qui fit bien des malheureux. L'évêque Godet des Marets (1), déjà connu par l'austérité de sa vie et sa grande piété, se fit admirer par son zèle à secourir les pauvres, à fournir des secours à tous ces faméliques que, dans son cœur de pasteur et de père, il appelait ses enfants. Ce fut aussi sous son épiscopat qu'eut lieu le démembrement du diocèse de Chartres (1695 et 1697), qui amena la création de celui de Blois. Le roi voulut l'en dédommager par une place de conseiller d'état et par un chapeau de cardinal. Mais l'humble Prélat refusa toutes ces grandeurs, et comme madame de Maintenon, sa fille spirituelle, insistait pour qu'il acceptât du moins celle de prince de l'Église, « Il y » a bien loin, lui répondit-il avec une douce gravité, d'un » Cardinal à un Évêque. » Les règlements qu'il fit pour la maison de Saint-Cyr sont empreints d'une grande sagesse. Ses lettres aux princes, au roi d'Espagne, à Mme de Maintenon, témoignent d'un esprit à la fois judicieux et profond; enfin ses mandements se font remarquer par un cachet

(1) Il avait succédé à Mgr de Neuville, mort en 1690 ; toutefois l'envoi de ses bulles ayant été différé par suite des différents élevés entre la cour de France et le Saint-Siége, il ne fut sacré et ne fit son entrée à Chartres qu'en 1692.

tout apostolique. Celui qu'il fit en 1703, contre le trop fameux écrit janséniste intitulé : *Cas de conscience,* lui valut même, de la part du Souverain Pontife, les plus flatteurs éloges. Ce prélat ne s'éleva pas avec moins de vigueur contre le quiétisme ; mais non content d'affermir la foi de la partie éclairée de son troupeau, il s'occupa aussi de fortifier la classe pauvre dans les bonnes et saines doctrines, en faisant venir, pour élever les jeunes garçons, ces frères des Écoles chrétiennes que le vénérable *de La Salle* venait de fonder, et qui continuent encore leur sainte mission avec les mêmes fruits et le même dévouement.

L'année 1709, si tristement célèbre par son hiver rigoureux et la défaite de nos armes, fut doublement calamiteuse pour les Chartrains. A la misère générale vint se joindre un nouveau malheur : leur saint évêque mourut le 26 septembre. Mgr de Mérinville, son neveu et son coadjuteur, lui succéda et, comme son illustre prédécesseur, il pratiqua au plus haut degré toutes les vertus qui avaient attiré à celui-ci le respect, la vénération et l'amour de ses diocésains. Le besoin le plus cher de son cœur était de soulager les pauvres du *bon Dieu.* Il en nourrissait chaque jour plusieurs dans l'antichambre de son palais et, non content de les recevoir chez lui, il allait encore les visiter dans leurs misérables réduits. Citons quelques faits qui, mieux que nos paroles, mettront en relief cette pure et noble figure.

Un épouvantable incendie avait presque entièrement détruit, en 1723, la ville de Châteaudun. Une consternation, voisine du désespoir, s'était emparée du cœur de ses malheureux habitants : mais un ange consolateur se tenait

près d'eux pour essuyer leurs larmes. Par ses soins, trois églises consumées par les flammes furent promptement relevées ; des secours abondants vinrent aider les victimes de l'affreux sinistre à réparer leurs pertes, et bientôt l'on vit la ville, naguère détruite, renaître, comme par un merveilleux enchantement, de ses propres cendres. Cet ange visible n'était autre que le saint évêque de Chartres.

En 1739, la disette fut tellement grande dans le Perche que les populations entières étaient réduites à *brouter l'herbe* de leurs champs (1). Mgr de Mérinville, instruit de cette accablante pénurie, met aussitôt son argenterie en gage pour subvenir aux besoins des plus nécessiteux, puis il vole à la Cour, revient à Chartres avec d'abondantes aumônes, monte ensuite à cheval, accompagné d'un seul serviteur, et se dirige vers le Perche. Partout sur son passage, on le presse de descendre, on craint pour sa vie, on lui représente les dangers du voyage, la difficulté des chemins, les rigueurs de la saison, rien ne l'arrête : « Non, » dit-il, mourons du moins pour eux, s'ils ne peuvent » vivre avec nous ! » Il arrive à Illiers au milieu de la nuit ; on refuse de lui ouvrir les portes du presbytère ; il insiste, le curé accourt au bruit, le reconnaît, tombe à ses genoux ; l'évêque le relève, l'embrasse, ne lui demande pour toute nourriture que le pain des pauvres, et ne consent qu'avec peine à prendre quelques heures de repos, impatient qu'il est d'arriver au milieu de la partie souffrante de son troupeau chéri. Partout, sur son passage, il répand la

(1) Doyen.

consolation, distribue des aumônes, sèche les larmes, et la joie d'avoir rendu la vie aux malheureux qui l'entourent en le comblant de bénédictions, est le seul délassement qu'il consent à goûter après tant de fatigues.

La sainteté de Mgr de Mérinville reçut un jour un bien éclatant témoignage. Comme il se trouvait, avec plusieurs de ses collègues, chez le cardinal de Tencin, la conversation vint à tomber sur les miracles, et chacun des prélats se mit à parler de ceux opérés dans sa province par l'intercession de tels ou tels saints. Alors le Cardinal, se tournant vers M. de Mérinville qui n'avait pas encore pris la parole : « Pour Mgr de Chartres, dit-il, *on peut assurer qu'il est » le miracle permanent de son diocèse.* » Cet éloge inattendu confondit l'humble prélat, mais il fut confirmé par les applaudissements de toute l'assemblée.

Mgr de Mérinville avait en *Marie*, la *Dame souveraine* de sa ville épiscopale, une confiance sans bornes, et la vénération qu'il portait au saint Vêtement de la Très-Sainte Vierge le détermina à faire ouvrir la châsse de bois de cèdre où elle était renfermée (1), et dont la vétusté attestait l'antiquité séculaire.

On enleva avec soin la poussière formée par le bois vermoulu ; on renferma dans une boîte en argent la relique principale enveloppée de son voile byzantin, provenant, comme on le croit, de l'impératrice Irène, pour la préserver de l'action du temps et de la poussière ; on la plaça ensuite dans la grande Châsse, séparément des autres objets pré-

(1) Voir Doyen.

cieux avec lesquels elle avait été mêlée jusqu'alors, et on referma le tout comme auparavant (1). Le mystère dans lequel on avait toujours tenu la sainte Relique avait donné lieu au peuple, qui ne pouvait la voir, de se la figurer sous la forme d'une chemise ordinaire, qu'il supposait avoir été à l'usage de la Sainte-Vierge par ignorance des coutumes orientales (2). De là l'usage introduit, au XIIIe siècle, de faire toucher à la Châsse des morceaux d'étoffe taillés en forme de chemises qu'on appelait les chemisettes de Notre-Dame de Chartres. Tous les pélerins en emportaient avec eux. Madame de Sévigné, entre autres, ne manquait jamais d'en acheter lorsqu'elle passait par la cité de Marie en se rendant à sa campagne des Rochers. Les hommes de guerre eux-mêmes voulaient être revêtus de ces *tunicelles* de Notre-Dame; c'était, à leurs yeux, un préservatif si assuré que dans les combats singuliers ou dans les duels, hélas ! si fréquents au XVIIe siècle, celui qui était muni de ce palladium devait en avertir son adversaire, parce qu'alors la partie cessait d'être égale.

Les femmes, sur le point de devenir mères, se revêtaient avec confiance de ces pieux objets, se fondant sur la pensée, conforme à la tradition, que la Très-Sainte Vierge

(1) Voir le procès-verbal de Mgr de Mérinville du 13 mai 1712 (archives de l'évêché). La sainte Châsse, qui était en bois de cèdre enrichi d'or et de pierreries, n'avait aucun jour permettant de voir les objets qu'elle contenait.

(2) La *Sancta-Camisia* n'était autre que le voile ou vêtement intérieur que portaient les femmes de la Judée, et qui, après avoir couvert la tête, se croisait sur la poitrine et enveloppait aussi le corps à l'intérieur, sous le manteau dont elles avaient coutume de se couvrir.

avait porté la tunique sacrée pendant les neuf mois que Jésus-Christ demeura dans son chaste sein. C'est aussi par suite de cette croyance que le Chapitre de Chartres, lorsqu'on l'avait informé officiellement que la Reine ou la Dauphine était enceinte, faisait confectionner une chemise de taffetas blanc bordée d'un galon d'or, la laissait reposer neuf jours sur la sainte Châsse, célébrait chaque matin, pendant le cours de la neuvaine, une messe à Notre-Dame de soubs-terre, pour l'heureuse délivrance de la princesse, et déléguait ensuite quatre de ses membres pour aller lui offrir ce vêtement ainsi sanctifié.

Mgr de Mérinville reçut avec la pompe due à son rang la reine Marie Lecksinska, lorsque cette princesse vint à Chartres après la naissance du Dauphin, offrir à sa bien-aimée patronne la rose d'or que lui avait envoyée le souverain Pontife.

Le saint évêque de Chartres rendit sa belle âme à Dieu le 10 mai 1746. Il avait porté si loin le dénuement volontaire qu'on se vit obligé de l'assister à ses derniers moments, car tout lui manquait. Heureuse pauvreté ! glorieux dépouillement ! qui lui valut l'admiration de ses contemporains et provoqua de la part de ses diocésains les plus sincères, les plus légitimes regrets.

CHAPITRE XXI.

PROFANATIONS.

Mgr de Mérinville eut pour successeur Pierre-Auguste-Bernardin de Fleury, neveu du cardinal de ce nom, premier aumônier de la reine Marie Lecksinska (1). Ce prélat sut rappeler les douces vertus de son prédécesseur, et s'il ne fit point oublier sa mémoire vénérée, il rendit sa perte moins douloureuse et moins amère. Ses paroles et ses actions reflétaient la charité dont sa belle âme était remplie; aussi ne fût-ce point de l'étonnement, mais bien de l'admiration qu'éprouvèrent les curés de sa ville épiscopale, lorsque, réunis par lui, après qu'il eût été mis en possession de l'abbaye de Saint-Père, ils entendirent cet excellent Pontife leur dire avec une ravissante simplicité: « Désormais » je donnerai aux pauvres le double de ce que je leur » donnais, puisque je vais devenir plus riche. » Mais Mgr de Fleury ne se bornait pas à secourir les misères physiques

(1) Il devint par la suite grand aumônier et commandeur de l'ordre du Saint-Esprit.

de ses chers diocésains, il savait que celles de l'âme sont encore plus grandes, plus invétérées, plus profondes, plus multipliées; aussi, pour y porter un remède à la fois efficace et puissant, il leur procura le bienfait d'une mission, qui fut prêchée dans son église cathédrale par le fameux père Bridaine. Les sermons de l'infatigable apôtre attirèrent pendant deux mois consécutifs, au pied de la châsse de Notre-Dame, une foule immense, pieusement avide de recueillir cette parole entraînante dans sa franchise toute chrétienne et sa rudesse plébéienne. La mission fut terminée par la plantation solennelle d'une croix de de fer de 600 liv. pesant, dans le cimetière de saint Thomas, et fut suivie d'une quête générale en faveur des pauvres, que le père Bridaine fit lui-même dans la ville. Afin d'exciter davantage la charité des habitants, il avait eu le soin de se faire accompagner d'une charrette, dans laquelle il déposait tous les objets qui lui étaient offerts. Cette scène, digne des siècles de foi, excita la verve railleuse de certains *esprits forts.* Le bon Père, sans s'inquiéter de leurs propos, continua sa marche dans la ville, demandant à tous, sans rougir, l'aumône pour les frères bien-aimés du *seigneur Jésus!*

Le Dauphin et la Dauphine (Marie-Joséphine de Saxe), vinrent en pélerinage au mois de mai de l'année 1756. Mgr de Fleury était alors interné dans son diocèse par suite des querelles religieuses suscitées par la protection que le Parlement accordait aux partisans du Jansénisme, cette froide et desséchante hérésie qui tendait à limiter l'amour de Dieu pour les hommes, et à diminuer l'amour des hommes pour leur Dieu!

L'Évêque de Chartres eut avec Mgr de Beaumont, archevêque de Paris, la gloire d'être persécuté pour la cause sainte de l'intégrité de la foi et du maintien de la discipline. Ces tristes discordes finirent par porter des fruits amers; et, le 6 janvier 1767, un effroyable attentat vint jeter la consternation dans les cœurs de tous les bons français. Un homme de la lie du peuple, appelé Damien, excité, fanatisé par les invectives et les déclamations qu'il avait entendues dans les salles du parlement de Paris, frappa Louis XV d'un coup de couteau au côté droit, dans le moment où le monarque, environné des dignitaires de sa cour, montait en carrosse pour se rendre à Trianon. Mgr de Fleury, en apprenant cet odieux forfait, fit aussitôt commencer une neuvaine à Notre-Dame de Chartres afin d'obtenir la guérison du roi. Nos annales sont là pour dire quel en fut le succès.

Un malheur plus grand encore, un malheur irréparable avait, deux ans auparavant, frappé la famille royale et le royaume tout entier, en enlevant à son amour le Dauphin, fils unique de Louis XV. Ce prince aimable, qui à des talents rares joignait les connaissances les plus étendues et les vertus les plus héroïques, avait succombé à la douleur causée par la perte d'un fils, prématurément enlevé à son amour : et, quinze mois après, la Dauphine était allée rejoindre son époux dans la tombe; mais avant de quitter la terre, cette pieuse princesse, voulant laisser à la ville de Chartres un touchant souvenir, avait légué son anneau nuptial à la châsse de Notre-Dame!

Marie Lecksinska, la reine bien-aimée dont les mains habiles s'étaient plu tant de fois à travailler pour l'église

de Notre-Dame, quitta ce monde, où elle avait bu à longs traits le calice des douleurs, le 24 juin 1768. Mgr de Fleury, son grand aumônier, fit célébrer un service funèbre pour le repos de cette âme sainte dont il connaissait et admirait les douces et sublimes vertus.

Le fil de notre histoire nous conduit à parler des travaux entrepris dans la cathédrale de Chartres, vers le milieu du XVIIIe siècle. Il nous est pénible, nous l'avouons, d'être forcé d'associer le nom d'un pontife, si désireux de la gloire de Marie, à l'œuvre destructive qui, sous le prétexte d'*embellir* le temple de Notre-Dame, enleva à ce magnifique édifice sa majestueuse unité de style et son antique splendeur. Mgr de Fleury, en se prêtant à cette sorte de vandalisme, suivit, sans pouvoir s'en rendre compte lui-même, l'influence délétère d'une époque où l'idée païenne et sceptique avait remplacé, dans les arts, les pures et sublimes inspirations de la foi.

La destruction du Jubé, cette délicieuse tribune ouvrée avec tant d'art au Moyen-Age, commença la regrettable série d'*améliorations* dues aux déplorables conceptions de Louis, architecte du duc d'Orléans. Le délicieux Ambon de saint Yves fut remplacé par deux massifs en plâtre, lourdement sculptés et reliés entre eux par une grille d'un style tout moderne. Les scènes charmantes de la riche clôture du sanctuaire furent masquées par les vulgaires bas-reliefs de Bridan, ou par de disgracieuses draperies en stuc. Des stalles sans élégance chargèrent les côtés du chœur; un groupe de l'Assomption (1) d'un mérite

(1) Le sculpteur Bridan, après un séjour prolongé dans un hameau

incontestable, mais en désaccord avec le style gothique de l'édifice, vint surmonter un autel sans caractère et sans grandeur; enfin, pour mettre en lumière tous ces contre-sens, on détruisit de magnifiques verrières au nombre desquelles se trouvaient plusieurs de celles données par saint Louis et saint Ferdinand de Castille.

Espérons que le soleil du XIXe siècle, qui a déjà éclairé tant de merveilles réparatrices, ne se couchera pas sans projeter ses rayons régénérateurs sur la demeure de Notre-Dame revêtue de sa primitive beauté! La crypte de Fulbert, rendue à son antique majesté par les soins d'un pontife auquel il a été donné de comprendre si bien les nobles inspirations de l'art, animées du souffle de la foi, n'est-elle pas pour l'église supérieure comme l'avant-coureur d'une transformation si désirée?

L'enlèvement du jubé entraîna le déplacement de la Vierge-Noire, que l'on adossa au pilier du transept qui lui faisait face. Notre-Dame-Blanche fut aussi forcément placée sur un autre autel. Nous verrons bientôt quel triste sort était réservé à ces deux images vénérées.

Mgr de Fleury avait déjà fait à l'évêché de notables embellissements (1), et projetait, pour sa ville épiscopale, les établissements les plus utiles, lorsque la mort le frappa

voisin de Carrare, finit par découvrir quatre blocs de marbre, du grain le plus pur, qui furent transportés à Marseille, puis à Rouen et enfin à Chartres, et que son ciseau habile transforma, après un travail assidu de trois ans et demi, en ce beau groupe qui fait l'admiration des connaisseurs.

(1) Outre les travaux qu'il fit exécuter à l'intérieur de son palais, le prélat acheta et fit abattre les bâtiments du collége Poquet pour en faire des terrasses.

soudainement au château des Tuileries, le 13 janvier 1780.

Jean-Baptiste-Joseph de Lubersac, évêque de Tréguier, qui lui succéda, devait attacher à son noble nom le titre glorieux de confesseur de la foi. Ce ne fut pas sans une douleur profonde que ce prélat vénéré abandonna son diocèse et ses ouailles chéries ; mais il préféra l'exil, avec ses humiliantes privations, à un bien-être qui aurait été acheté au prix de son honneur de pontife et de sa foi de chrétien. L'Assemblée nationale, d'après son refus de serment à la constitution civile du clergé, le considéra comme réfractaire et nomma, pour le remplacer, Nicolas Bonnet, curé de la paroisse Saint-Michel. Celui-ci accepta cette charge, qui devait si lourdement peser à sa conscience de prêtre, à la condition de rendre le siége épiscopal au pontife qui l'avait abandonné lorsqu'il jugerait à propos de venir le reprendre. . . . .

. . . .

Ce n'est pas sans un frémissement plein d'horreur que nous abordons cette phase lamentable de notre histoire où la Religion, les yeux baignés de larmes et la tête couverte d'un voile funèbre, vint s'asseoir, comme une reine découronnée, sur les débris de ses temples dévastés, encore rougis du sang le plus pur et le plus généreux. Néanmoins, nous ne pouvons garder le silence sur les sacriléges profanations dont le temple de la Vierge immaculée fut le théâtre ; mais avant de les décrire, nous demandons au Dieu trois fois saint oubli et pardon pour ces grandes iniquités, ouvrage de quelques hommes en délire, et non celui d'un peuple, victime lui-même de ses coupables égarements. . . . .

. . . .

Cependant l'heure de la dévastation et du pillage a sonné pour le temple de Marie. Les vases sacrés sont enlevés, les vêtements sacerdotaux deviennent la proie des flammes, l'airain sacré se transforme en une vile monnaie; la statue druidique, la statue miraculeuse, la bonne Notre-Dame de soubs-terre, la tutelle des Chartrains, l'objet de la vénération des siècles, est violemment arrachée de sa colonne (1) et brûlée au milieu de la place publique (2) ; le riche, l'incomparable trésor de Marie est spolié; les reliques des saints sont dispersées; et, pour mettre le comble à tant de forfaits, une main audacieuse, une main cupide se pose sur la sainte Châsse pour la dépouiller de son or et de ses joyaux. Mais au moment de l'ouvrir, un saisissement involontaire s'empare de ces hommes farouches, et, dans leur trouble, ils font venir deux respectables ecclésiastiques, pour que de leurs mains vénérables ils retirent le saint vêtement de son coffre sacré. Le voile de Marie, long alors de quatre aunes et demie, est aussitôt morcelé en plusieurs parties ; mais les deux portions principales sont emportées, avec des signes manifestes d'un respect religieux, par les auteurs de cette sacrilége spoliation (3).

Enfin, le 15 novembre 1793, sur la proposition de

(1) L'évêque conventionnel Bonnet avait, en 1791, relégué la Vierge-Noire dans un coin de la crypte et fait placer, sur la colonne qu'elle occupait dans l'église supérieure, la statue de Notre-Dame de soubs-terre.

(2) Le groupe de l'Assomption allait être brisé par ces Vandales modernes, quand un membre de la Société populaire le sauva de la destruction en plaçant un bonnet rouge sur la tête de la Vierge.

(3) Nous verrons au chapitre suivant comment cette sainte relique passa entre les mains de personnes pieuses qui la rendirent à Mgr de Lubersac en 1820.

Guillard, procureur de la commune, la cathédrale se trouve tout-à-coup convertie en temple de la Raison. On inaugura, le 29 du même mois, le nouveau temple par une cérémonie civique, dont le ridicule atteignit presque la hauteur de l'impiété.

Les marbres du chœur avaient été recouverts d'inscriptions républicaines. Au milieu du sanctuaire s'élevait une montagne de vingt-sept pieds de hauteur, que couronnait majestueusement la statue de la Raison, appuyée contre un chêne, ayant suspendu à l'une de ses branches un coq qui tenait dans son bec un ruban tricolore. Après le discours d'apparat commença un drame entremêlé de musique, dans lequel, pour scène dernière, la République, sous la figure d'une femme vêtue d'une robe aux couleurs nationales, vint terrasser le Fanatisme, le perça d'un dard, brisa les autels et foula les croix aux pieds ; puis un mécanisme en forme de nuage remonta la République auprès de la statue de la Raison.

Mais là ne se bornèrent pas les actes sacriléges de l'impiété révolutionnaire. Le 28 avril, les dalles de la grande nef furent ébranlées par les danses patriotiques, et la chaire de vérité se vit subitement travestie en orchestre de ménétriers.

A la vue de tant de crimes, les anges du sanctuaire durent se voiler la face de leurs ailes et, comme autrefois ceux du temple de Jérusalem, s'éloigner de ces lieux ainsi profanés en proférant ce cri lugubre, ce cri de mort : « SORTONS D'ICI ! SORTONS D'ICI ! »

CHAPITRE XXII.

MONSTRA TE ESSE MATREM.

La tourmente révolutionnaire avait pu renverser, sur le sol ensanglanté de notre belle patrie, et le trône et l'autel; mais il n'était pas en son pouvoir d'empêcher le souffle bienfaisant de la divine Providence de les relever et de réparer tous les maux qu'elle avait causés, tous les ravages qui accompagnèrent son passage et lui imprimèrent le caractère redoutable du plus terrible des fléaux.

Cependant, bien que d'après les ordres du premier Consul les églises eussent été rendues au culte, bien que l'abbé Maillard, curé de la cathédrale, eût tiré la Vierge-Noire de la crypte, où elle gisait au milieu des décombres, pour la placer dans l'église supérieure, à l'endroit même où elle est encore révérée, l'antique évêché de Chartres n'avait point été rétabli. Mgr de Lubersac, au retour de l'exil, voulut néanmoins revenir dans cette ville, objet de tant de regrets et de tant d'amour. Son premier soin fut de recueillir les restes épars de la sainte Tunique, heureusement passés

des mains des spoliateurs de 93 dans celles de personnes pieuses, qui les lui rendirent fidèlement; et, après en avoir constaté l'authenticité (1), il renferma ce précieux trésor dans un coffret de vermeil (1820), sur lequel Mgr de Latil, nommé à l'évêché de Chartres, démembré et restreint, mais enfin rétabli, fit placer deux cœurs en or donnés par la fille du Roi-Martyr. Ce coffret fut ensuite déposé dans une châsse en cuivre doré, représentant un édifice gothique, où il resta jusqu'en 1849, époque à laquelle Mgr Clausel de Montals, ce savant et pieux prélat, si jaloux de l'indépendance de l'Église et de la gloire de Marie, ordonna que l'on ôtât le saint vêtement du coffre massif qui en dérobait la vue aux fidèles, pour le mettre dans un autre ciselé et doré en forme de reliquaire du moyen-âge, dû à la munificence de mademoiselle de Byss.

La sainte relique contenue dans cette belle châsse est composée de deux morceaux, dont l'un est long de deux mètres douze centimètres sur quarante centimètres de largeur, et l'autre de vingt-cinq centimètres sur vingt-quatre de large. Elle forme plusieurs plis gradués et se trouve assujettie par six cordons d'or liés deux à deux et terminés par deux glands également en or. L'enveloppe de gaze, pliée par

(1) Le voile de Marie et celui en gaze donné par l'impératrice Irène se trouvèrent en parfaite conformité avec les deux voiles décrits au procès verbal de Mgr de Mérinville en 1712. La déposition de plusieurs ecclésiastiques et laïques honorables, dont quelques-uns avaient assisté à l'ouverture de la châsse en 1793, acheva de prouver que l'église de Chartres était de nouveau en possession du vêtement de Marie. Seulement, plusieurs morceaux ayant été coupés en 1793 ou distribués depuis, plusieurs églises de France en ont quelques fragments. Celui de Sainte-Anne d'Auray est un des plus considérables.

dessous, laisse apercevoir une partie de ses franges et de ses ornements byzantins. Le coussin sur lequel est déposé le saint vêtement est recouvert de drap d'or. Cette heureuse disposition permet aux fidèles admis à vénérer la précieuse relique, de la voir parfaitement à travers les ouvertures quadrifoliées et garnies de verres qu'on a ménagées dans les parois antérieures et postérieures de la châsse. Ces différentes translations furent consignées dans des procès-verbaux, revêtus de la signature de témoins oculaires choisis par l'autorité ecclésiastique, et dont on ne saurait récuser la véracité (1).

D'ailleurs, le Seigneur se réservait de prouver par un fait éclatant que la cité des Carnutes possédait toujours son palladium antique et vénéré.

C'était en 1832. Le choléra, après avoir décimé la capitale, menaçait la ville de Chartres du même malheur; cent soixante victimes avaient déjà succombé à cette cruelle maladie, et ses coups étaient si terribles et si prompts que tous les cœurs se sentaient glacés d'épouvante. Néanmoins, un cri sortait de ces poitrines oppressées, ce cri renfermait toute une espérance et presque une certitude de salut : « Marie, montrez-vous notre mère, *Monstra te esse matrem!* sans vous nous périssons... » Ce cri déchirant, ce cri de tout un peuple désolé et confiant fut entendu

(1) On sait que lors de la spoliation de la sainte Châsse, en 93, un fragment notable du voile fut envoyé à l'abbé Barthélemy, membre de l'Institut de Paris. Le célèbre orientaliste, après un examen attentif, répondit (bien qu'on lui eût caché l'origine de cette précieuse étoffe) qu'elle devait avoir près de deux mille ans d'existence et avoir fait partie d'un *voile* pareil à ceux dont les femmes se servaient dans les pays orientaux.

de Mgr de Montals qui, pour répondre aux désirs de ses chers diocésains, ordonna une procession générale dans laquelle serait portée la sainte Châsse. Cette cérémonie eut lieu le 26 août, à l'issue des vêpres, et se fit avec la plus grande solennité; Monseigneur lui-même voulut la présider. Le concours était immense, le recueillement parfait, le respect profond. Seuls, deux hommes, en voyant passer la procession, osèrent lancer l'insulte contre une cérémonie qui devait désarmer le Ciel; aussitôt ils furent saisis par le fléau et moururent quelques heures après dans d'indicibles angoisses : la justice de Dieu était satisfaite... Le choléra cessa de sévir, et les malades qui en avaient déjà ressenti les pernicieuses atteintes entrèrent en convalescence. Marie avait tout purifié sur son passage : au lieu de l'infection et de la mort, elle avait laissé après elle la vie et la santé.

Afin de perpétuer le souvenir de ce bienfait signalé, les habitants firent frapper une grande médaille que l'on expose souvent devant Notre-Dame du Pilier.

En voici la description : le fond représente l'entrée de la cathédrale; le bas, un cholérique portant une croix sur sa poitrine et levant les mains vers la très-sainte Vierge; à gauche on voit Marie, le sourire sur les lèvres, implorant pour sa ville de Chartres le Père éternel, qui apparaît porté sur des nuages, tourne ses regards vers la Mère de son divin Fils prosternée à ses pieds, et de sa main gauche arrête le bras de l'Ange exterminateur, personnification du choléra. Comme exergue on lit ces mots de saint Bernard : « *In* » *periculis, in angustiis, Mariam cogita, Mariam invoca.* » Dans vos dangers et vos angoisses, pensez à Marie, » invoquez Marie. » Au bas se trouve l'inscription suivante :

« Voté à Notre-Dame de Chartres par les habitants de » la ville, en reconnaissance de la cessation du choléra- » morbus, qui eut lieu à la suite de la procession solen- » nelle célébrée pour obtenir sa puissante intercession, le » dimanche 26 août 1832. »

Mgr de Montals, voulant de son côté qu'un monument liturgique vint perpétuer le souvenir de cette miraculeuse délivrance, ordonna que, chaque année, le dimanche le plus rapproché du 26 août, on ferait dans les églises de la ville une procession d'actions de grâces en l'honneur de la très-sainte Vierge; et, depuis cette époque, la sainte Châsse est portée par des chanoines ou des prêtres pélerins à celle qui a lieu le jour de l'Assomption.

Quatre années ne s'étaient pas encore écoulées depuis l'apparition du choléra à Chartres, que ses habitants étaient livrés à une nouvelle et bien pénible épreuve. Le 4 juin 1836, le feu, mis, dit-on, par l'imprudence d'ouvriers plombiers occupés à réparer la toiture du majestueux édifice, se déclara avec une horrible violence; et, malgré d'incroyables efforts, il dura onze heures consécutives et ne s'arrêta que lorsqu'il ne trouva plus d'aliment. Il était six heures et demie du soir quand l'incendie commença; les flammes s'étendaient au loin; mais les rayons du soleil, qui dorait l'horizon de ses brillants reflets, diminuaient aux regards effrayés leur lugubre splendeur. Il n'en fut pas de même quand la nuit vint couvrir la nature de son voile funèbre : le feu, s'éparpillant en gerbes brûlantes et rougeâtres, apparut dans tout son sinistre éclat. Le son lugubre du tocsin ajoutait encore à la terreur causée par cet immense embrasement, et le voyageur, qui parcourait

les plaines de la Beauce en se dirigeant vers Chartres, se demandait si ces feux aériens étaient une merveille de la nature ou bien une lamentable réalité. Cependant, comme toutes les choses de ce monde, le sinistre eut une fin, et ce fut avec un tressaillement de bonheur que les habitants de Chartres virent que la demeure de Marie était restée debout, et que les magnifiques verrières de leur belle cathédrale étaient demeurées intactes.

Un crédit demandé aux Chambres et obtenu par M. Sauzet, alors ministre des cultes, permit de reconstruire une charpente en fer, la plus belle qui existe en Europe : si elle ne peut rivaliser en beauté avec *l'antique forêt*, elle est du moins à l'abri des accidents et l'industrie moderne s'y trouve dignement représentée.

CHAPITRE XXIII.

LE COURONNEMENT DE NOTRE-DAME DU PILIER.

Les gloires de Notre-Dame de Chartres n'appartiennent pas exclusivement au passé; le XIXe siècle lui en réservait une si éclatante et si pure qu'elle devait, sinon éclipser, du moins égaler toutes les autres; nous voulons parler du couronnement solennel de la Vierge que la voix populaire appelle naïvement la Vierge du Pilier, mais que les cœurs pieux et reconnaissants invoquent sous le titre si consolant et si bien mérité de Vierge miraculeuse! Voici l'historique de ce fait vraiment grand au point de vue de la foi. Rapporté déjà par une main plus habile que la nôtre (1), dans un ouvrage consacré à montrer les grandeurs du culte de Marie en France, il ne pourra qu'inté-

(1) M Hamon, curé de Saint-Sulpice.

resser nos lecteurs et réveiller chez les pieux Chartrains de bien doux souvenirs!

Mgr Regnault, d'abord évêque d'Euménie *in partibus* et co-adjuteur de Mgr Clausel de Montals, était devenu évêque titulaire du diocèse de Chartres, par la démission du vaillant défenseur des libertés de l'Église. Étant allé à Rome, au mois de décembre 1854, pour assister à la proclamation solennelle du dogme de l'Immaculée-Conception, le pieux pontife profita de son séjour dans la ville sainte pour annoncer de là à ses diocésains la concession de deux grâces insignes qu'il avait récemment obtenues : la première, celle d'un jubilé spécial en l'honneur de Notre-Dame de Chartres; la seconde, l'autorisation, qui ne s'accorde qu'aux plus illustres et aux plus célèbres sanctuaires, de couronner solennellement, au nom du Souverain-Pontife, Notre-Dame du Pilier. Le mois de mai suivant fut consacré à l'exécution des deux indults du Saint-Siége, et offrit aux habitants de Chartres un de ces grands et beaux spectacles qui touchent l'indifférence même et remuent jusqu'aux fibres les plus intimes de l'esprit humain. Dès le premier jour du mois s'ouvrirent dans la cathédrale les exercices du jubilé; l'église était richement parée comme aux plus beaux jours de fête; un gigantesque autel s'élevait devant la grille du chœur, et l'image de Marie apparaissait à cette hauteur sous un baldaquin immense et grandiose. Tous les soirs, une parole vive et brûlante descendait de la chaire sacrée et attirait toute la ville, qui répondit à l'appel de l'apôtre par une nombreuse communion générale. Mais ce n'était là que le prélude; arriva le dernier jour du mois, qui en devait être

le plus beau. Dès le matin, toutes les cloches de la ville annoncèrent, à grandes volées, l'aurore de la fête; à ce signal retentissant, tout le peuple accourut en foule dans l'immense basilique devenue bientôt trop étroite pour le contenir. Quel coup d'œil merveilleux s'offrit alors aux regards des pieux fidèles! Les murs de l'imposant édifice étaient entièrement couverts de festons, de guirlandes, de draperies, de guidons et d'oriflammes sur lesquels on avait inscrit les louanges de Marie, la souveraine, la reine de ces lieux bénis. La messe solennelle fut célébrée par monseigneur l'Archevêque de Paris, en présence de sept autres pontifes (1), formant autour de l'autel une majestueuse couronne. Après l'évangile, la belle, la noble et puissante parole de l'Évêque de Poitiers, dont la terre de Beauce s'honore d'avoir été le berceau, tint pendant une heure suspendu à ses lèvres, dans le silence du recueillement, un immense auditoire, ravi d'entendre célébrer si magnifiquement le couronnement de Marie dans les cieux, son couronnement sur la terre et les gloires de son temple dans la ville de Chartres. Il serait difficile de décrire les sentiments de noble orgueil qui agitèrent les cœurs au moment où l'orateur sacré, s'élevant jusqu'à la hauteur du Prophète, s'écria d'une voix fortement accentuée : « *J'ose le prédire, Chartres redeviendra plus que jamais* » *le centre de la dévotion à Marie en Occident*, on y » affluera comme autrefois de tous les points du monde. » Levez-vous donc, et portez à cette statue vénérée la

(1) L'archevêque de Bordeaux, les évêques de Beauvais, de Blois, de Meaux, de Poitiers, enfin Mgr de Montals et Mgr Regnault.

» couronne que le siége apostolique lui décerne. Venez, ô
» Marie, vous serez couronnée : *Veni, coronaberis.*

» O très-sainte Dame de Chartres, » dit ensuite l'éloquent Pontife, avec un accent de confiance et de foi qui fit courir un pieux frémissement dans tout l'auditoire, « en
» ce moment précieux d'un de vos plus beaux triomphes
» temporels, abaissez sur nous vos yeux, ces yeux que
» nous avons appris à connaître, ces yeux si doux, si
» pleins de miséricorde, ces yeux qui calment la douleur,
» qui versent la joie et la consolation : *illos tuos miseri-*
» *cordes oculos*. Abaissez-les sur cette cité qui vous aime
» toujours avec transport et qui est toujours digne de
» vous : sur ce diocèse si fier de vous appartenir, et qui
» est représenté ici par la presque totalité de son généreux
» clergé. Abaissez-les, vos yeux maternels, sur la *France*,
» qui oublie ses malheurs, ses appréhensions pour vous
» fêter; sur *Rome*, qui vous glorifie et vous couronne:
» sur l'*Occident* qui prie et qui combat; sur l'*Orient*, qui
» se dissout et qui s'ébranle; sur le *monde*, qui périrait
» sans vous. Les jours sont mauvais, de tristes pressen-
» timents nous assiégent. O notre avocate, entendez les
» cris que nous poussons vers vous, je ne dirai pas du
» fond de cette vallée de larmes et d'exil (la terre, il est
» vrai, ne peut être appelée que de ce nom); mais ce
» temple, ô Marie, il me l'a toujours semblé, il me le
» semble surtout à cet instant, ce temple, non, ce n'est
» pas l'exil, ce n'est pas la vallée, il nous élève de
» plusieurs degrés vers la patrie, et l'on s'y sent comme
» à mi-côte de la sainte montagne. Ce temple, ô Vierge
» Marie, je n'ai jamais compris qu'on pût se consoler

» de le quitter, sinon par l'espérance plus fondée de » trouver, dans l'obéissance à la volonté divine, le » chemin du temple éternel des cieux. Daignez nous y » conduire tous un jour et nous y montrer la couronne » qui ceint votre front immaculé; daignez nous y mon- » trer surtout Jésus, le fruit béni de votre sein, Jésus, » votre plus belle couronne et la couronne de tous les » élus. »

Après le discours de Mgr de Poitiers, M. l'abbé Paquert, de si regrettable mémoire, fit à haute voix lecture de la bulle *Ineffabilis*, élevant au rang des dogmes de foi la croyance à l'Immaculée-Conception de Marie. Quand la lecture solennelle fut achevée, Mgr Regnault s'avança ensuite vers l'autel, montant par des degrés préparés à cet effet jusqu'au sommet où reposait Notre-Dame du Pilier, pour placer sur la tête de l'antique statue une riche couronne toute étincelante d'or et de pierreries. Le célébrant entonna alors le *Credo*, qui fut continué avec un saint enthousiasme par toute l'assemblée, en signe d'adhésion au dogme si glorieux pour Marie, qu'on venait d'entendre promulguer. Tous les prélats, revêtus de leurs habits pontificaux, firent ensuite tour à tour voler des flots d'encens aux pieds de la Vierge séculaire nouvellement couronnée. Ce spectacle saisissant, grandiose, prit un caractère des plus émouvants quand Mgr de Montals s'avança vers l'autel, soutenu par MM. les abbés Vilbert et Germond, tenant à donner, avant de *s'endormir dans le Seigneur,* ce dernier et public hommage de piété filiale à Celle dont il s'estimait heureux d'avoir été, pendant trente ans, LE CHAPELAIN et L'AUMÔNIER dans son temple le

plus renommé (1). Sans doute, la vue d'un jeune pontife, consacrant toutes les forces de sa vie et toute la vigueur de ses talents au service de Dieu et de l'Église, fait naître dans tout cœur chrétien un sentiment d'admiration; mais quand le type parfait de l'évêque catholique vous apparaît sous la figure d'un vieillard à cheveux blancs, d'un vieillard dont les yeux, privés de la lumière du jour, ne s'ouvriront plus désormais qu'à la lueur des immortelles clartés, oh! alors, la poitrine se gonfle, les yeux se mouillent de larmes, la tête s'incline en signe de vénération et de respect; et voilà pourquoi l'attendrissement fut général, quand les regards se portèrent sur ce pontife vénérable dont tous les traits étaient empreints de la double majesté du génie et de la vertu, et que, dans un pathétique entraînement, l'orateur venait de nommer son *père!* Le soir de ce beau jour fut digne de son matin : une procession, composée de huit prélats et d'un clergé nombreux accouru de tous les points du diocèse, sillonna la ville en chantant les louanges de Marie; partout dans les rues et sur les places, les fenêtres et les façades des maisons étaient élégamment pavoisées, décorées de guirlandes, de chiffres de Marie, de couronnes, de pieuses sentences, de mille emblêmes en l'honneur de la Mère de Dieu.

La population, grossie des différentes députations envoyées par les diverses localités de la Beauce et du

(1) Le pieux évêque avait fait le vœu de passer tous les samedis une heure en prières devant la Vierge du Pilier, et malgré sa cécité il ne manqua jamais à cet engagement sacré.

Perche, priait ou chantait les louanges de la Vierge sans tache, de la Mère Immaculée du divin Sauveur. Enfin, cette belle fête eut aussi sa couronne. Une illumination générale et spontanée vint donner à la nuit l'éclat du plus beau jour, et redire en lettres de feu le nom de Marie, ses louanges et ses gloires.

CHAPITRE XXIV.

ÉRECTION SOLENNELLE DE LA NOUVELLE STATUE DE NOTRE-DAME DE SOUBS-TERRE.

Tandis que la Vierge du Pilier recevait un glorieux couronnement, la crypte chartraine, la Nostre-Dame de soubs-terre, qui, depuis les premiers jours du christianisme jusqu'à la fin du dernier siècle, avait été le plus célèbre sanctuaire européen de Marie, « *le lieu saint et » illustre où nos pères l'avaient louée,* » était rendue au culte. Ce jour solennel commençait donc pour la grotte sacrée, fermée depuis l'époque néfaste de nos désastres politiques, et Mgr de Poitiers, s'inspirant de cette coïncidence remarquable, s'écriait dans un élan prophétique : « J'ose le prédire : Chartres redeviendra plus que jamais » le centre de la dévotion à Marie en Occident, et on y » affluera comme autrefois de tous les points du monde. »

Cependant il ne suffisait pas au zèle d'un Pontife tout dévoué à Marie de relever son autel, il lui fallait encore rendre au mystérieux souterrain l'image sacrée de la

Vierge-Mère, de cette Vierge réduite en cendres par les vandales de 93, mais dont on avait par bonheur conservé le dessin le plus fidèle (1). La réalisation de ce pieux projet eut lieu le 8 septembre 1857, et les fêtes religieuses dont il fut l'occasion se prolongèrent toute l'octave de la Nativité (2). Le dernier de ces jours de bénédictions et de prières fut le plus solennel. Mgr de Poitiers, l'éloquent panégyriste de Notre-Dame de Chartres, offrit avec toute la pompe des cérémonies pontificales le sacrifice par excellence, en réparation du passé, en impétration pour l'avenir. Après l'évangile, il s'avança vers cette chaire accoutumée à retentir de ses accents inspirés et fit admirablement ressortir, en l'appliquant à la crypte chartraine, cet axiome incontestable, que, soit dans l'ordre naturel, soit dans l'ordre moral, on ne déplace pas une source.

« La source est là, ajouta le Pontife avec un irrésistible » entraînement; elle est sous cette grotte taillée dans le » rocher. Assurément le temple tout entier est rempli » de la majesté et de la puissance de Marie; la source s'est » épanchée en mille nappes d'eau, elle s'écoule, elle se » communique par mille conduits... Mais au moins faut-il » que la source ne soit pas négligée, ne soit pas profanée, » ne soit pas fermée; et son onde possèdera toujours une » vertu plus efficace et plus active que celle des ruisseaux » qui en dérivent..... » Mgr de Poitiers, prévoyant ensuite l'objection qui pourrait être faite sur la nouvelle statue,

(1) Pintard en avait d'ailleurs fait une description très-exacte.

(2) La sainte Châsse fut exposée pendant tout ce temps à la vénération des fidèles.

qui, *n'étant plus celle que vénéraient nos pères, ne possèderait peut-être pas la vertu et la puissance que le ciel avait daigné accorder à l'ancienne*, y répondit ainsi :
« Non, cette statue n'est pas la même qu'autrefois ; mais,
» reproduite d'après les principales données de la tradition
» chartraine, j'affirme que ce soir, en allant reprendre la
» place de sa devancière, elle héritera de toute sa vertu (1).
» Déjà la prière puissante et authentique de l'Église a
» séparé, discerné ce bois inanimé du domaine des choses
» profanes; l'eau sainte l'a, non-seulement purifié, mais
» sanctifié et consacré, pour être à jamais la représentation
» de la Vierge qui était l'attente des nations aussi bien que
» d'Israël, de la Vierge qui devait enfanter le Sauveur. A
» cette bénédiction de l'Église va se joindre, sinon la consé-
» cration des temps à venir que nous ne saurions devancer,
» du moins la consécration des siècles passés. Et cette image
» sacrée n'aura pas été plutôt inaugurée sur son empla-
» cement antique et traditionnel, qu'aussitôt tous les
» souvenirs des âges écoulés, des anciens prodiges opérés,
» viendront l'investir et la pénétrer, se grouperont au-
» dessus de sa tête comme le nuage qui planait sur l'arche
» d'alliance et qui révélait la puissance de la divinité. »

En entendant ces magnifiques et consolantes promesses, la foule immense qui remplissait la vaste basilique fut

(1) Les cœurs suspendus en ex-voto à la voûte de l'antique sanctuaire, et les nombreux pélerinages faits depuis cette époque à Notre-Dame de soubs-terre, sont une preuve évidente de la vérité de cette prédiction. Nous citerons en particulier ceux de Viroflay, de la paroisse Saint-Laurent, et le pélerinage annuel de Saint-Sulpice.

saisie d'une indicible émotion ; et quand, le soir, la statue de Marie, portée par huit prêtres en dalmatique, fut déposée sur le reposoir élevé pour la recevoir sur la place du porche méridional, cette même foule, qui de l'église s'était écoulée sur la place comme un torrent, témoigna, par son attitude recueillie et ses témoignages de respect, que les profondes convictions de Mgr de Poitiers avaient passé de sa bouche, ou plutôt de son âme, dans les cœurs de ses auditeurs.

A peine la statue fut-elle déposée sur son trône de fleurs, que le P. Lavigne prit la parole et termina son émouvant discours par le cri de : Vive Notre-Dame de Chartres!... Cri de réparation qui, répété par trois fois et grossi par les mille voix des fidèles, dut monter jusqu'au trône de Marie et retomber sur la terre comme une bienfaisante rosée.

Mais un acte plus solennel de réparation devait encore s'accomplir en ces mêmes lieux où un grand sacrilége s'était accompli. Mgr l'Évêque de Chartres vint s'agenouiller au pied de la statue de Marie et fit, à haute voix, amende honorable à la Vierge de Chartres, des profanations dont elle avait été l'objet en des temps de lamentable délire et de sacrilége spoliation. Sa Grandeur mit ensuite sous la puissante tutèle de Notre-Dame *(tutela Carnutum)* et le pasteur et le troupeau, retraçant ainsi dans ce moment suprême, en sa personne vénérée, l'admirable portrait que nos livres saints font du grand prêtre Onias : « Ce saint » Pontife, vraiment bon et plein de douceur, d'un visage » modeste, modéré et réglé dans ses mœurs, agréable » dans ses discours, et formé dès l'enfance à la pratique

» de toutes les vertus, intercède pour le peuple... (1) »
Dès que Monseigneur eut cessé de parler, tous les fronts, qui s'étaient inclinés vers la terre, se relevèrent radieux, et dans ces yeux encore humides de larmes resplendissait une pensée de foi, d'espérance et d'amour.

Le salut solennel du très-saint Sacrement fut donné par Mgr de Poitiers dans l'église supérieure. Enfin le moment était venu de porter la statue de Marie dans sa demeure souterraine. Trois chanoines portaient devant elle les richesses de la crypte : un cœur en vermeil destiné à recevoir les noms des souscripteurs à la restauration de l'église soubs-terre, un reliquaire byzantin contenant une portion considérable du saint Vêtement de Marie, et un autre reliquaire renfermant les restes vénérés de saint Savinien. La statue de l'auguste Vierge fut placée au-dessus de l'autel, sur un socle richement sculpté, au milieu des guirlandes et des gerbes de lumière. Le père Lavigne, après une touchante allocution, consacra tout le peuple de Chartres, toute la terre de Beauce, *à la Vierge aux miracles*, et le chant du *Te Deum* vint terminer cette grande fête religieuse qui, en effaçant les douloureux souvenirs du passé, inaugurait pour les fidèles serviteurs de Notre-Dame de Chartres un présent rempli des plus pures jouissances, et faisait présager pour le pélerinage antique, si solennellement rétabli, un glorieux avenir.

(1) 2 Mach. 15.

CHAPITRE XXV.

SOLENNITÉ DU SIX CENTIÈME ANNIVERSAIRE DE LA CONSÉCRATION DE L'ÉGLISE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

(17 octobre 1860.)

Un abîme attire un autre abîme, dit le Psalmiste dans son langage inspiré; eh bien, nous pouvons affirmer, en continuant le récit des grandes choses opérées sous le pontificat de Mgr Regnault, en l'honneur de la Vierge mère, qu'une *merveille* attire une *autre merveille.* Et en effet, au couronnement de Notre-Dame du Pilier et à la réouverture de la crypte, nous avons vu succéder l'érection d'une nouvelle statue de Notre-Dame de sous-terre, cérémonie rendue si touchante par son caractère expiatoire et qui restitue à l'antique et vénéré sanctuaire de la Vierge druidique, son précieux ornement, son indispensable corollaire, ou, pour mieux dire, replace sur son trône antique cette puissante et bien aimée souveraine, proclamée par les siècles, la reine, la tutelle des Chartrains, *Dominæ carnutensi, carnutum tutelæ.* Enfin, à

trois années de distance, voici venir une de ces solennités qui effacera toutes les autres en splendeur, en grandiose, et à laquelle le souvenir de Louis IX, le plus saint, et j'ose le dire, par cela même le plus grand de nos rois, ajoutera le cachet d'une glorieuse nationalité! Nous l'avons déjà démontré dans le cours de cette histoire, et nous le redirons encore en nous servant des paroles de Mgr de Poitiers (1) : « Nul chrétien ne fut enfant plus tendre et plus » fidèle, serviteur plus affectionné et plus généreux envers » la Vierge de Chartres, que le noble fils de Blanche de » Castille. » Le porche septentrional, avec ses admirables sculptures et sa rose incomparable, reproduisant dans ses splendides pétales la glorification de Marie, est là pour attester du zèle et de la munificence qui firent de son temple auguste comme le type le plus achevé de la basilique chrétienne. Mais il ne suffisait pas au royal vassal de Notre-Dame d'avoir ainsi embelli la demeure de sa céleste suzeraine, il voulut assister à sa dédicace solennelle, et le 17 octobre 1260, Louis de France parut dans l'édifice sacré, entouré de sa famille et d'un grand nombre de vieux guerriers, dont plusieurs portaient sur leurs visages basanés, la marque des blessures reçues en combattant les ennemis du Christ. Après l'offrande du sacrifice par excellence, dont tous ceux de l'ancienne loi n'étaient que la figure, comme un autre Salomon, il fit monter ses hommages et ses supplications vers le Tout-Puissant, conjurant le roi du Ciel de protéger, de bénir à

(1) Homélie prononcée le 17 octobre 1860, dans la cathédrale de Chartres.

jamais le royaume des Francs, et demandant à la Vierge de Chartres de se montrer toujours la Mère de la patrie; à quoi toute l'assistance, le peuple, les seigneurs, les évêques, les prêtres qui l'entouraient, répondirent par une bruyante acclamation : *Fiat, Fiat; Amen, Amen!...* Eh bien, c'est cette fête, belle entre toutes, dont l'Église de Chartres célébrait, le 17 octobre 1860, le six centième anniversaire; et, si elle ne fut pas rehaussée par la présence des princes de ce monde, elle tira un majestueux éclat de celle de douze princes de l'Église (1), ayant pour couronne une mitre, pour sceptre la houlette du pasteur, pour décoration la croix du Sauveur du monde. Et devant ces augustes Pontifes, la foule venue non-seulement de toutes les parties de la Beauce, mais aussi des départements circonvoisins et de plus lointains encore, s'agenouillait avec respect, et les bénédictions du Ciel, appelées en même temps par ces bouches vénérables, descendaient sur l'innombrable assistance, tandis que les mains de douze prélats s'élevaient pour former au-dessus de tous ces fronts courbés vers la terre le signe sacré de la Rédemption (2).

Ce religieux spectacle, offert en premier lieu sous la voussure du vaste porche septentrional, pendant qu'une

(1) Mgr l'Archevêque de Rouen et NN. SS. de Beauvais, d'Angers, de Séez, de Laval, de Poitiers, de Toronto, de Grenoble, de Blois, de Versailles, de Quimper, d'Évreux et de Chartres.

(2) Tous les détails des cérémonies de cette incomparable journée ayant paru dans le numéro de novembre 1860 de la *Voix de Notre-Dame*, nous y renvoyons ceux de nos lecteurs qui désireraient les connaître.

magnifique procession dont nous renonçons à décrire les beautés, se déployait sous leurs yeux; puis, sur la place Billard, où les vénérables prélats siégeaient sur un riche et vaste trône préparé pour les recevoir; ce spectacle, disons-nous, était tellement beau, tellement saisissant, qu'un vieux militaire, portant sur sa poitrine le signe de l'honneur, disait qu'il avait parcouru l'Europe et assisté à bien des fêtes religieuses, mais qu'il n'avait rien vu de comparable à celle dont il était témoin en ce jour. Cependant le soleil qui, malgré de funestes pronostics, s'était levé radieux pour éclairer ce brillant parcours, commençait, en s'inclinant vers l'horizon, à le dorer de ses feux rougeâtres; bientôt ses teintes empourprées disparurent pour faire place à des nuances plus sombres, avant-coureurs du voile funèbre que le crépuscule jette sur la nature entière, et qui précède la nuit comme l'aurore devance le jour. Alors commença dans la crypte une éblouissante procession aux flambeaux, qui devait renouveler cette fête des *lumières*, dont la pompe avait tant de charmes pour nos aïeux (1).

Il serait trop long de donner ici le détail de toutes les somptuosités du luminaire, et des décorations du temple souterrain; disons seulement qu'elles étaient admirables de détail et d'ensemble, et qu'elles produisaient un effet

(1) Elle avait lieu aux secondes vêpres de la Toussaint; en ce jour-là chacune des tours semblait s'entr'ouvrir pour livrer passage, à travers ses fondations colossales, à la foule qui descendait, portant des lumières à la main, par un des escaliers sacrés et, après avoir parcouru les longues nefs du mystérieux caveau, sortait de terre et recommençait sa marche dans tout le pourtour de l'église supérieure. Cet ordre fut exactement suivi le 17 octobre au soir.

indescriptible (1). NN. SS. les Évêques, tenant un flambeau à la main, s'arrêtèrent devant chacune des chapelles de la crypte, en invoquant trois fois le Saint auquel elles sont dédiées (2). Pour éviter une froide nomenclature du vocable de ces chapelles si artistement restaurées, nous empruntons à l'homélie prononcée, par Mgr de Poitiers, à la cérémonie du matin, les lignes suivantes, tout empreintes de cette science hagiographique que l'éloquent prélat possède à un si haut degré.

« Parcourons ensemble (c'est Mgr Pie qui parle) la série des vocables anciens et nouveaux de ces autels, relevés après avoir *dormi soixante-dix ans un léthargique sommeil.*

» Ils avaient un droit inaliénable à être maintenus en possession de leur culte, ces premiers apôtres de notre contrée, ces prédicateurs de la foi envoyés par saint Pierre, Savinien et Potentien, les princes de notre ancienne métropole sénonaise, dont la mémoire a été comme juxta-posée au trône érigé de leurs mains à la Vierge Mère, auprès

(1) On ne saurait trop louer le goût tout religieux que MM. les abbés Legendre et Germond mirent dans ces décorations et dans toute l'ordonnance de la fête. Quant aux peintures à fresques de M. Durand, elles n'ont pas besoin de notre suffrage pour être appréciées de tous ceux qui aiment l'art chrétien dans toute sa noble et austère simplicité.

(2) Le 16 octobre, à cinq heures du soir, toute la partie de la crypte qui n'était pas encore rendue au culte, c'est-à-dire le pourtour de l'abside avec ses onze chapelles, avait été réconciliée ou bénite par Mgr de Chartres. Le matin de la cérémonie, Mgr de Blois consacra l'autel de saint Lubin, et Mgr de Toronto celui de l'abside, dédié à saint Jean-Baptiste. Les autres le furent le lendemain par NN. SS. de Chartres, de Poitiers, d'Evreux, de Toronto et de Blois.

du puits miraculeux de la grotte druidique. Et c'était aussi un acte de réparation historique comme de piété filiale, de relever à l'opposite de leur autel, l'autel correspondant du pape saint Clément, à la mission duquel notre Gaule a dû sa seconde pléiade de prédicateurs évangéliques dont Denys, de Paris, fut le chef, et dont le diacre Caraunus, qui couvre aujourd'hui de sa protection la jeunesse lévitique du diocèse, fut un des plus nobles athlètes.

» Après eux, l'incomparable saint Martin pouvait-il être omis? lui qui a converti tant de païens dans nos forêts de la Beauce et du Perche, lui qui a opéré sur le territoire chartrain la seule résurrection due à sa puissance durant son épiscopat, lui qui a laissé sur le sol de ce diocèse tant de traces de son passage et de ses courses apostoliques. Ce prince des confesseurs évêques de l'Occident devait donc surgir tout près du plus renommé des confesseurs pontifes d'Orient, saint Nicolas, l'antique patron de la maison épiscopale.

» Et vous, ô Madeleine, qui avez baigné de vos larmes et essuyé de vos cheveux les pieds du Sauveur à la veille de sa douloureuse Passion; et vous, compatissante Véronique, qui avez recueilli sur un linge la face adorable du divin condamné montant au Calvaire; ah! ce n'est pas dans ces jours d'épreuves et de douleurs pour le même Jésus, vivant et souffrant dans son Église, qu'on eût pu délaisser votre souvenir.

» Mais voici Jean-Baptiste, occupant une place d'honneur; il siége au chevet de la crypte. Vous m'en demandez la raison. N'est-ce pas le dernier des prophètes, n'est-ce pas le précurseur, le préparateur immédiat du Messie?

Or, d'antiques traditions ne disent-elles pas qu'un rayon de la lumière prophétique avait pénétré dans ce lieu souterrain et illuminé le culte de nos aïeux d'une inspiration anticipée.

» Et maintenant, à qui portons-nous notre hommage, sous ce bloc de pierre, au sein de ce môle secret et enfoncé? Ah! c'est ici qu'est invoqué le nom de Lubin; Lubin, le petit pâtre de Poitiers, le candide écolier du moine de Nouaillé, le cellerier et l'abbé du monastère de Brou; enfin, le bien-aimé pasteur de la cité et de la province chârtraine. Lubin dont la tête, confiée dans les jours de guerres à l'abbaye de Saint-Laumer de Blois, vient de nous être rendue en partie par l'aimable pontife de ce siége récent, qui acquitte ainsi une dette de déférence et d'amour envers sa mère, l'église de Chartres.

» Mais n'avons-nous rien oublié? Oui certes, car il nous reste encore de grandes gloires à célébrer. Voyez ces deux chapelles dédiées aux deux derniers successeurs de Lubin, honorés d'un culte public; je veux parler de saint Fulbert et de saint Yves. L'un qui fut l'architecte de cette crypte, là même où nous lui donnons aujourd'hui une place, serviteur illustre et hymnographe de Marie, lumière de son siècle, précepteur des évêques, vengeur des affronts de la tribu sainte, humiliée par les grands du siècle; le premier, dit l'illustre annaliste de l'Église, Baronius, le premier qui ait mérité la couronne murale pour avoir livré l'assaut à la cité de Babylone, dont les princes avaient usurpé, par la violence tyrannique, les droits sacrés du sacerdoce. L'autre, qui étonna le monde plus encore comme homme d'action que comme homme de savoir; esprit

courageux à la fois et modéré, terrible lutteur et sage pacificateur, l'effroi et les délices des rois, fléau de la simonie, arbitre et juge en dernier ressort de la grande querelle des investitures. Tous deux également saints, également bons, également dignes d'être connus, étudiés, aimés de ceux à qui sont chères les grandeurs nationales et nos illustrations ecclésiastiques.

» Je n'ai pas encore fini, et j'ai réservé le meilleur vin pour la fin du banquet. Ici enfin sont les chapelles de Joseph, le chaste époux de Marie, et d'Anne sa bienheureuse mère. Joseph, dont la place était assurément marquée dans le plus illustre sanctuaire de sa virginale épouse. Joseph, dont il appartenait à l'Église de Chartres d'inaugurer le culte dans le monde, attendu, dit le chancelier Gerson, que la gloire de Joseph c'est la gloire de Marie; et quant à la bienheureuse mère de cette Vierge immaculée, écoutez ce récit : C'était presque au lendemain de l'incendie qui avait détruit ce temple. Un des cœurs qui avaient ressenti le plus vivement la douleur de l'Église de Chartres avait été celui du brave Louis, comte de Blois. Il allait partir pour la croisade. A la nouvelle du désastre, il accourt dans cette ville, et ce n'est qu'après avoir versé une somme généreuse pour la reconstruction du temple de Marie, qu'il se dirige vers l'Orient. Mais parmi ses lointaines pérégrinations, la cathédrale de Chartres était toujours présente à son souvenir. Un jour, tandis qu'il priait devant le chef de sainte Anne, conservé à Constantinople, il lui vient en pensée d'acquérir une partie de ce précieux trésor. Moyennant une ample satisfaction donnée à la cupidité de ses possesseurs, son projet réussit. Ce fut

son dernier tribut payé à cette église de Notre-Dame. L'infortuné prince mourut les armes à la main. La nouvelle de sa mort arriva en même temps que son envoi sacré à sa noble et pieuse épouse, la comtesse Catherine, qui en fit l'offrande de sa part. Et la présentation d'un si grand trésor, la réception de la tête de la mère, dans la maison de la fille, fut l'occasion d'une grande joie pour le peuple. Or, mes Frères, ce sacré dépôt n'a pas été perdu. Depuis les jours de la révolution, il était déposé dans un des monastères de la cité, mais désormais les pélerins de la Vierge de Chartres pourront le vénérer de nouveau dans cette église, à l'exemple du pieux Olier, qui reconnut avoir reçu ici des grâces toutes particulières, dues à l'invocation de la mère de Marie (1). »

Au sortir de l'église de *soubs-terre*, le clergé reconduisit NN. SS. les Évêques au chant du *Te Deum*. Le cortége sacré fit une courte station à la Vierge du Pilier, autour de laquelle les prélats, rangés en demi-cercle, achevèrent le cantique d'actions de grâces, qui fut aussi celui de la reconnaissance et de l'amour.

(1) *Vie de M. Olier*, par M. Faillon.

CHAPITRE XXVI.

PRODIGES CONTEMPORAINS.

Ce serait une grande erreur de croire que le bras de Dieu *est raccourci* et que les miracles ne sont plus de notre siècle. Le nombre si considérable des Saints nouvellement béatifiés ou canonisés, le couronnement si multiplié de Vierges miraculeuses, sont là pour donner un démenti formel à ceux qui oseraient lancer au monde cette décourageante parole. Seulement, le mouvement incessant des affaires, le bruit des découvertes modernes, le désir fébrile de faire fortune, d'obtenir des places, d'acquérir des honneurs, des dignités, toutes ces choses, d'un ordre purement matériel, nous absorbent parfois au point que celles d'un ordre surnaturel effleurent à peine notre pensée, et leur vue échappe à nos regards distraits, préoccupés.

Et cependant, pour ne parler que de Notre-Dame de Chartres, que de grâces merveilleuses, que de guérisons subites, que de touchantes conversions, ne sont pas dues

à sa puissante médiation! Nous ne saurions entrer dans le détail de tous ces faits prodigieux, obtenus par suite de neuvaines faites par les Clercs de Notre-Dame, de recommandations de la Confrérie, de secrètes prières; il faudrait pour cela un second *Poème des Miracles*, et certes, pour le faire, les documents ne manqueraient pas (1). Néanmoins nous allons en rapporter quelques-uns que nous avons choisis, presque au hasard, parmi tous ceux dont le récit a passé sous nos yeux.

Une personne des environs de Blois, privée depuis huit mois de l'usage de ses jambes, entreprit, couchée dans une voiture, le long voyage de Chartres, espérant obtenir de la *bonne Notre-Dame* la guérison de son infirmité. Le cœur rempli de cette douce confiance, elle se fait conduire le 8 septembre (1858), fête de la Nativité de la très-sainte Vierge, dans le temple de *Marie*, afin d'assister à la messe pontificale, célébrée devant la statue de Notre-Dame de sous-terre.

Le saint Sacrifice commence, et la malade ressent au fond de l'âme un redoublement d'espérance et de foi; mais au moment de la Consécration, elle éprouve une si vive douleur, qu'elle tombe sans connaissance. On la relève; ce mouvement lui rend les sens, et malgré les instances qui lui sont faites de sortir, elle reste jusqu'à la fin de la cérémonie. C'est qu'elle éprouve plus que jamais le besoin de prier..... de *remercier* Marie..... Marie, qui a exaucé ses désirs, en donnant à ses jambes, naguère paralysées, la force de la soutenir!

(1) Voir la chronique de *la Voix de Notre-Dame*.

Le soir ou le lendemain de la Fête, cette heureuse personne retournait dans son pays, se promettant bien de revenir en pélerinage à Notre-Dame de Chartres, avant la fin de l'Octave. — Elle y revint en effet, et, cette fois, elle laissa ses béquilles appendues dans la Chapelle souterraine, en témoignage de sa complète guérison.

— La mère d'une petite fille de la paroisse de M***, dont le corps n'était qu'une plaie, fait demander pour son enfant une neuvaine aux Clercs de Notre-Dame, et la fait en union avec eux. La guérison ne se fit pas attendre, et la petite miraculée, conduite quelque temps après à Chartres (mai 1864), y communiait avec sa mère dans le sanctuaire de Notre-Dame de soubs-terre, en actions de grâces de ce bienfait.

— Une pulmonaire, au dernier degré, est guérie de la même manière.

— Les enfants d'une école, où l'on vénère d'une manière particulière Notre-Dame de Chartres, sont tous préservés d'une maladie épidémique qui faisait dans leur village de cruels ravages (1861).

— Une demoiselle d'Évreux, presque entièrement aveugle, fait demander des prières et, par l'intercession de Notre-Dame, elle recouvre entièrement la vue.

— Une mère, vraiment chrétienne, avait un fils, membre distingué de l'Institut, auquel esprit, qualités du cœur, fortune, dignités, rien ne manquait, sinon *l'unique nécessaire;* et cette mère, atteinte d'une maladie mortelle, éprouvait un indicible regret de quitter la vie, avant que son cher fils ne fût revenu aux pratiques d'une religion

qui avait couronné sa jeunesse de joie et de bonheur! Dans son chagrin, la pensée lui vient de recommander cette cause si chère à Notre-Dame de Chartres, et aussitôt elle écrit à M. le Directeur des Clercs, qui fait immédiatement commencer pour elle une neuvaine de prières et de messes. Cinq ou six semaines à peine après cette époque, la noble dame écrit une seconde lettre dans laquelle éclate la joie la plus vive : « Son fils, son cher fils, s'est approché spontanément du saint tribunal, et a fait ses pâques dans les plus ferventes dispositions. »

L'heureuse mère n'avait plus qu'à dire son *Nunc dimittis*.... et à mourir en paix...! Elle mourut, en effet, peu de temps après la conversion de son fils, et l'on peut croire qu'elle continua au ciel le cantique de l'action de grâces et de l'éternel amour.

— Un officier de la garde impériale, en garnison à Versailles, avait demandé en mariage une jeune Anglaise protestante. Mais franchement et sincèrement catholique, il posa, comme condition absolue, que l'abjuration de la demoiselle, qui du reste songeait sérieusement à se convertir, précéderait la bénédiction nuptiale; cependant celle-ci refusait d'y consentir ; l'officier au désespoir eut recours à la sainte Vierge et se rendit en pélerinage à Notre-Dame de Chartres, où il communia, dans l'intention d'obtenir le changement de sa fiancée.

De retour à Versailles, comme il essayait un cheval neuf, dans la plaine de Satory, le fougueux animal prend le mors aux dents, franchit les limites du champ de manœuvre et s'élance au travers de la forêt. Dans sa course furieuse, il allait se briser contre un mur qui lui

barrait le passage, quand le cavalier, se souvenant de Notre-Dame de Chartres, invoque son assistance dans ce péril extrême ; au même instant le cheval s'arrête, se couche plutôt qu'il ne tombe, il était dompté.

L'officier va raconter à la jeune fille le danger qu'il a couru et le miracle qui lui permet de la revoir encore.

Profondément émue et touchée par la grâce, elle s'écrie : « C'est assez! c'est assez! Je veux être catholique. » Elle le fut en effet et, dès le jour même, elle prononça son abjuration entre les mains d'un Père de la Compagnie de Jésus (1).

— Lors de la campagne de Crimée, un jeune homme, parti comme volontaire et qui, depuis, a pris rang parmi les officiers de la marine impériale, déploya, pendant tout le temps que le choléra sévit à son bord, un dévouement vraiment héroïque : plus de 300 malades reçurent ses soins, et pas un seul ne mourut sans qu'il fut là pour le fortifier, le consoler et le préparer au terrible passage du temps à l'éternité (2). Le secret de cet admirable dévouement se trouve dans une lettre que le jeune volontaire écrivit à ses parents : « Je suis le seul homme à bord, leur dit-il, qui n'aie rien ressenti. D'où me vient cette force morale et physique? UN SOUVENEZ-VOUS EN EST LA CAUSE... Dieu et la sainte Vierge sont mes amis... On envoie le rapport à M. le Ministre, *je crois être dessus*... cependant, si l'on m'avait oublié, ne demandez rien pour

(1) Tiré de la *Vie de M. de Ravignan*, par M. de Pontlevoy.

(2) Les journaux du temps ont rapporté ce fait et le suivant, avec l'éloge qu'ils méritent.

moi. Pour rien au monde je ne voudrais être ou paraître intéressé; *on ne risque pas sa vie pour un ruban, on la sacrifie à un devoir, à un sentiment, à son pays et à sa foi.* »

Le pieux jeune homme *recommandait en outre à ses parents de faire brûler un gros cierge à Notre-Dame de Chartres*, et de distribuer de larges aumônes aux pauvres de sa paroisse.

Quelques mois plus tard, ce volontaire intrépide (M. de L***), devenu aspirant de marine, était de service dans une batterie, sous les murs de Sébastopol. Un projectile russe vient tomber près de nos munitions, — en éclatant il fera bien des ravages. — Cette pensée frappe aussitôt tous les esprits; mais de L*** et un soldat qui partage son intrépidité se précipitent sur la bombe dont la mèche brûle encore, la prennent et la jettent par dessus les tranchées; elle éclate alors, mais sans blesser personne.

Voilà ce que l'on peut faire quand on a confiance en Notre-Dame de Chartres, et qu'on sait bien dire un *Souvenez-vous!*

— Terminons ces différentes citations, bien propres à réveiller notre foi et à soutenir notre espérance envers la Vierge aux Miracles, par un trait tout empreint d'une saisissante actualité.

Le 20 août 1863, Mme de L*** se prosternait avec ses deux petites filles auprès du pilier de la Vierge noire; toutes trois priaient avec ferveur Notre-Dame de Chartres de s'intéresser au voyage qu'elles allaient entreprendre. Leur prière faite, elles prennent avec confiance le chemin de l'embarcadère, puis celui de la capitale.... Le train, lancé

en toute vitesse, venait de passer la station de Saint-Cyr, quand, tout-à-coup, une portière mal fermée vient à s'ouvrir, et la plus jeune de nos voyageuses tombe à la renverse sur le marche-pied qui la relance violemment à plusieurs mètres de distance. A cette vue, Mme de L***, ne suivant que l'élan de son cœur, veut sauter hors du wagon pour courir à la recherche de sa pauvre enfant; mais un charitable voisin est heureusement assez prompt pour la retenir, et la malheureuse mère se voit forcée d'attendre, dans des transes mortelles, une prochaine étape pour revenir sur ses pas et retrouver le cher objet de sa tendresse et de ses pleurs.... Le moment d'arrêt arrive enfin, et la mère désolée, accompagnée de l'enfant qui lui reste, reprend la voie du retour, se demandant avec une poignante anxiété : Ma fille, ma chère petite fille est-elle encore en vie?.. La réponse à ce doute cruel ne se fait pas attendre; c'est sa chère enfant elle-même qui vient la lui donner. Ramenée du lieu où elle est tombée, la voilà qui accourt au-devant de sa mère et qui lui dit, en se précipitant sur son cœur : « La sainte Vierge m'a sauvée, ma chute ne m'a causé aucune douleur, j'ai même ressenti un bien-être sensible. » Et la mère de baiser mille fois son enfant, et de crier au miracle, de concert avec les nombreux témoins de cette scène émouvante.

Le médecin de la famille joignit la sanction de la science à la croyance générale, en déclarant que l'enfant n'avait aucun mal et que le fait était vraiment merveilleux!...

CHAPITRE XXVII.

RÉCAPITULATION.

La nécessité où se trouve l'historien de suivre pas à pas le sillon creusé par les siècles, dans le récit des faits qu'il porte à la connaissance de ses lecteurs, empêche quelquefois ceux-ci de saisir et d'embrasser d'un seul coup d'œil certains détails, certaines circonstances se rattachant au même objet et qui, se trouvant disséminées dans le corps de l'ouvrage, présentent moins d'intérêt et finissent même par s'échapper de la mémoire. C'est afin de remédier à un inconvénient auquel notre travail n'a pu se soustraire, que nous allons reprendre d'une manière suivie, bien que très-succincte, l'histoire de la Vierge druidique, de la sainte Tunique, de la Vierge noire, de Notre-Dame de la Brèche, enfin celle des principaux sinistres qui détruisirent le temple de Marie et provoquèrent ses diverses reconstructions. Quelques mots sur la Confrérie de Notre-Dame de Chartres et l'Association de Notre-Dame de sous-terre termineront notre modeste mais consciencieux travail.

LA VIERGE DRUIDIQUE VULGAIREMENT APPELÉE NOTRE-DAME DE SOUS-TERRE.

Ier Siècle avant Jésus-Christ. — Le grand pontife des Carnutes, en présence du collége des druides, des rois et princes de la contrée, place solennellement dans une grotte, située au milieu d'un bocage sacré, une statue de la Vierge tenant sur ses genoux l'enfant divin, l'attente, le désiré des nations, avec cette inscription prophétique : *Virgini parituræ,* à la Vierge qui doit enfanter.

Du Ier au XVIIe Siècle après J.-C. — Saint Potentien et saint Savinien, envoyés dans les Gaules par saint Pierre, consacrent la grotte druidique au vrai Dieu, et la statue représentant la Vierge qui doit enfanter, *Virgini parituræ,* devient celle de la Vierge mère, *Virgini deiparæ.*

Cette bienheureuse image de Marie échappe à tous les sinistres qui détruisent à plusieurs reprises son temple vénéré, et Fulbert a l'indicible honneur de construire en son honneur, sur l'emplacement même de la grotte druidique, la vaste église souterraine dont on admire encore les majestueux contours.

Des prodiges sans nombre continuent à s'opérer dans ce sanctuaire béni et même dans les lieux les plus éloignés par le seul recours à Notre-Dame de Chartres, à laquelle la voix des peuples, qui est souvent aussi celle de Dieu, donne le glorieux surnom de *Vierge aux miracles.* (1)

XVIIIe et XIXe Siècles. — L'antique statue est enlevée,

(1) Voir en particulier le chapitre VI, page 26.

en 1791, de sa demeure séculaire et déposée sur une colonne, dans l'église supérieure, par Nicolas Bonnet, évêque constitutionnel. Les terroristes de 93 s'en emparent et la brûlent sur la place même de l'église; mais, par bonheur, des dessins exacts de la miraculeuse statue permettent, lorsque des jours meilleurs sont venus, de la reproduire fidèlement; et Mgr Regnault, après avoir rouvert la crypte chartraine et relevé l'autel de la Vierge-Mère (31 mai 1855), y fait porter solennellement la nouvelle statue, qui reprend au-dessus de l'autel la place que celle des Druides avait occupée pendant une si longue suite de siècles (8 septembre 1857).

Désormais, le pélerinage antique est rétabli, la *source* des grâces qui découlait naguère sur les pélerins est retrouvée; et des cœurs nombreux, suspendus en forme d'ex-voto à la voûte antique, ainsi qu'une plaque de marbre contenant le court exposé des faveurs reçues, sont une preuve évidente que la Vierge aux Miracles n'a rien perdu de ses glorieux priviléges, et qu'elle est toujours pour tous ceux qui l'invoquent avec foi, confiance et amour, *la bonne Nostre-Dame,* comme l'appelaient nos pères dans leur expressif et naïf langage.

DU VOILE DE LA SAINTE VIERGE NOMMÉ COMMUNÉMENT LE SAINT VÊTEMENT OU LA SAINTE TUNIQUE, LA *Sancta Camisia* DE MARIE.

IXe Siècle. — Cette relique insigne, envoyée, selon toute probabilité, par l'impératrice Irène à Charlemagne, est offerte vers l'an 876, par Charles-le-Chauve, petit-fils

de ce grand prince, à l'église de Chartres, comme étant le centre du culte de vénération et d'amour rendu à Marie dans toute l'étendue de son royaume. Ce précieux trésor est reçu par l'évêque de Chartres et son peuple avec des transports de reconnaissance et de joie, et tous renouvellent à la très-sainte Vierge le titre que tant de fois déjà ils lui ont donné « de Tutèle des Chartrains, *Tutela Carnutum.* »

X[e] Siècle. — Aussi, quand Rollon apparaît, en 911, avec ses Northmans devant les murs de leur ville, les habitants ont aussitôt recours à leur puissante souveraine, et, partageant leur confiance, l'évêque Gausselin fait placer en forme d'étendard, au-dessus de la porte neuve, le voile de Marie. A cette vue, Rollon se trouble, ses guerriers chancellent, ils se heurtent les uns les autres, se débandent, se dispersent; le siége commencé est abandonné, et bientôt la France, désolée par ces farouches pirates, apprend avec bonheur que Rollon et ses soldats sont devenus chrétiens.

Comme gage de leur gratitude pour le bienfait reçu, les Chartrains chargent un habile orfévre, nommé *Teudon,* de ciseler un coffret d'or pur pour y renfermer le saint vêtement. L'artiste répond à ce vœu en faisant une châsse du plus admirable travail; mais, étant entièrement massive et toujours fermée, il n'est donc pas surprenant que, perdant de vue la forme véritable du saint vêtement, on se détermine à lui donner sur les armes du chapitre celle d'une tunique. De là le nom de *Sancta Camisia* (1) sous

(1) Nous avons déjà dit que ce voile en tenait lieu jusqu'à un certain point chez les femmes de la Judée, puisque, après avoir couvert

lequel il est connu généralement et vénéré par les plus illustres pélerins, qui tiennent à honneur de passer sous la sainte Châsse et de lui laisser, en retour de cette insigne faveur, les plus somptueux présents.

La foi des Chartrains en leur virginal palladium est récompensée par des marques éclatantes et réitérées de la protection divine sur ce peuple tout dévoué à Marie.

XIIe Siècle. — En 1133, c'est Louis-le-Gros, dont la colère allumée par l'insolence de son vassal, le puissant Thibault IV, comte de Chartres, s'apaise tout-à-coup à la vue de la sainte Châsse que l'évêque Godefroy fait porter processionnellement au devant du monarque irrité.

XIVe Siècle. — Deux siècles plus tard, c'est à la protection de la Vierge de Chartres, manifestée par un éclatant prodige, que la France doit cette paix de Brétigny qu'Édouard III, jusqu'alors inflexible, consent à signer avec le dauphin Charles (mai 1334). Mais le prince anglais ne s'en tient pas là, et après avoir dévotement entendu la messe dans l'église de Notre-Dame, il passe avec son fils, le valeureux Prince noir, sous la sainte Châsse descendue sur l'autel et présentée aux hommages de tous en signe de réjouissance et de paix.

Dans les grandes calamités, la précieuse relique est portée processionnellement pour fléchir la colère de Dieu et faire cesser les fléaux qui pèsent sur la contrée, et toujours le Seigneur se montre propice à cet acte solennel de

la tête, il se croisait sur la poitrine et enveloppait aussi le corps à l'intérieur, sous le manteau dont les Juives avaient la coutume de se couvrir.

confiance et de foi. La disparition subite du choléra (26 août 1832) qui décimait la population chartraine, en est une preuve frappante et dont la ville reconnaissante conserve encore l'émouvant souvenir.

XVIIIe Siècle. — Mais revenons sur nos pas, et arrêtons-nous à cette triste phase de notre histoire nationale où les temples sont fermés et détruits, les reliques des Saints brûlées ou jetées au vent! Le trésor de Notre-Dame n'échappe point au vandalisme et à la rapacité révolutionnaires; seulement, par une permission divine, les hommes cupides réunis pour s'en emparer, sentent, au moment de poser sur la sainte Châsse leurs indignes mains, « *leur cœur défaillir et leurs yeux se troubler;* » alors, par un mouvement de foi presque irrésistible, ils envoient chercher deux respectables ecclésiastiques pour qu'ils tirent eux-mêmes du coffret précieux le vêtement sacré de Notre-Dame, auquel ils n'osent toucher. Le voile de Marie, long alors de quatre aunes et demie, est aussitôt morcelé en plusieurs parties (1); mais les deux portions principales sont emportées avec des signes manifestes d'un respect religieux par les auteurs de cette spoliation sacrilège, et ne tardent pas à passer entre les mains de personnes pieuses qui les remettent fidèlement à Mgr de Lubersac, à son retour de l'exil.

XIXe Siècle. — Une enquête juridique constate l'identité de la sainte relique que le généreux confesseur de la foi fait placer en 1820 dans un coffret de vermeil, renfermé

(1) Voir pour plus amples détails le chapitre XXII, page 132.

lui-même plus tard, par Mgr de Latil, dans une châsse en cuivre doré; mais Mgr de Montals fait ôter, en 1849, le voile de Marie de son coffret massif, pour le mettre dans un autre ciselé et doré en forme de reliquaire du Moyen-Age. La sainte relique, placée sur son enveloppe de gaze, dont les dessins byzantins portent à croire qu'elle a été aussi envoyée par l'impératrice Irène, est disposée de telle manière que les fidèles peuvent la voir à travers les ouvertures quadrifoliées ménagées dans la sainte Châsse.

Un reliquaire, renfermé dans une des chapelles de la Crypte, contient un morceau du saint vêtement. La sainte Châsse est exposée à la vénération des pélerins dans l'église souterraine pendant toute l'octave de la Nativité.

DE LA VIERGE NOIRE AUSSI APPELÉE LA VIERGE DU PILIER.

XVe et XVIe Siècles. — La première mention que l'histoire fasse de cette Vierge célèbre remonte à l'an 1497. D'abord placée au pied du crucifix servant de couronnement au jubé, elle est transportée en 1520 sous l'arcade à l'entrée du chœur, sur une colonne de pierre de liais, d'où lui vient le surnom de Vierge du Pilier; elle doit celui de Vierge noire, sous lequel elle est aussi connue, à la couleur du bois dont elle est faite.

XVIIIe et XIXe Siècles. — Lors de la destruction du jubé de saint Yves, la statue de Marie est adossée à l'un des piliers du transept; mais en 1791, l'évêque constitutionnel Nicolas Bonnet, voulant y mettre la Vierge druidique, relègue la Vierge noire dans un coin de la crypte, où elle reste jusqu'en 1801, époque à laquelle l'abbé Mail-

lard, curé de la cathédrale, la retire du milieu des décombres et la place dans l'église supérieure, à l'endroit même où elle est encore vénérée.

Cette Vierge, si connue et si aimée des pélerins, est solennellement couronnée, au nom du souverain pontife Pie IX, par Mgr Regnault, le 31 mai 1855. Les fidèles qui se succèdent en grand nombre au pied de la Vierge noire et les lampes qui brûlent jour et nuit devant elle, les cœurs appendus sur les parois sculptées qui l'entourent, sont des témoignages permanents de la dévotion vive et constante qu'elle inspire toujours, et qui, en traversant les siècles, a conservé son double caractère de foi naïve et de ferveur.

NOTRE-DAME DE LA BRÈCHE.

XVIe Siècle. — Le vocable et la fête de Notre-Dame de la Brèche ont pour objet la délivrance miraculeuse de la ville de Chartres, assiégée en 1568 par l'armée des Huguenots, que commande le prince de Condé. Rappelons ce fait en quelques mots : les ennemis, après différentes attaques meurtrières pour les catholiques, tournent tous leurs efforts contre la porte Drouaise que surmonte une statue de Marie portant cette inscription : *Carnutum tutela.* Dès qu'ils ont jeté les yeux sur la sainte image, la fureur de ces hérétiques se tourne contre elle, mais leurs coups multipliés ne peuvent l'atteindre. Seulement il sont parvenus à pratiquer dans la muraille une brèche, et déjà ils se disposent à pénétrer dans la ville quand apparaît à leurs yeux étonnés une femme majestueuse tenant un enfant dans ses bras... Vainement lancent-ils contre elle balles et bou-

lets, ils retombent amortis à ses pieds; vainement encore s'efforcent-ils d'entrer dans la ville de Marie, une force invincible les éloigne, les repousse. Et le prince de Condé, voyant les effets du prodige, sans vouloir peut-être s'en rendre compte, fait demander, le 15 au matin, une suspension à la faveur de laquelle son armée effectue une prompte retraite.

A la demande des échevins de la ville de Chartres, l'évêque, Charles Guillard, ordonne qu'une procession commémorative ait lieu le 15 mars 1569, et trois ans après, le chanoine Sallier fait au chapitre le don d'une somme de 2,000 livres, pour que cette fête de Notre-Dame de la Brèche et cette procession aient lieu annuellement à la même époque.

15 Mars 1591. — La procession de Notre-Dame de la Victoire, autrement appelée de la Brèche et du Rempart, est célébrée avec une pompe inaccoutumée et au son de toutes les cloches. Le roi Henri IV, qui assiége la ville, émerveillé de leur tintement mélodieux et frappé de la courageuse piété des Chartrains, défend qu'on tire le canon de toute la journée afin de ne pas les troubler dans leur dévotion.

XVIIe Siècle. — En l'an 1600, une chapelle, portant le vocable de Notre-Dame de la Brèche, est élevée pour y recevoir la statue de la sainte Vierge représentant Marie ayant au côté droit grand nombre d'ecclésiastiques et d'habitants à genoux, et de l'autre plusieurs hommes armés tirant contre elle (1). La fête de *Notre-Dame de la*

(1) C'était devant cette statue que stationnait la procession avant l'érection de la chapelle.

Brèche prend place dans la liturgie chartraine ; et, en 1624, elle devient obligatoire pour toute la ville et entraîne même la cessation de tout travail manuel.

15 mars 1790. — Présentation à la Vierge du nouveau *tour de ville,* faite par le duc de Doudeauville, gouverneur.

28 Octobre 1791. — Le sanctuaire de Notre-Dame de la Brèche est vendu par arrêté de la préfecture ; quelques années après, la porte Drouaise est détruite, et avec elle disparaît l'image antique de la Vierge que les événements de 1568 avaient rendue si célèbre.

La procession de Notre-Dame de la Brèche est interrompue pendant les mauvais jours de la révolution ; on la reprend de nouveau après le rétablissement du culte catholique, mais seulement dans l'intérieur de la cathédrale avec station devant la Vierge-Noire.

21 Novembre 1843. — Bénédiction solennelle d'une nouvelle chapelle construite sur l'emplacement de l'ancienne. L'antique statue de Notre-Dame de la Brèche est placée dans une niche, au-dessus du tabernacle ; plusieurs boulets en fer, en bronze ou en pierre, dont quelques-uns sont, comme autrefois, suspendus par des chaînes, lui servent d'ex-voto.

15 Mars 1844. — Rétablissement de la procession annuelle de Notre-Dame de la Brèche, par Mgr de Montals, évêque de Chartres ; indulgence plénière accordée par le pape Grégoire XVI à tous les fidèles qui visiteront, le jour de la fête, l'oratoire de Notre-Dame de la Brèche, dont l'autel est privilégié en faveur des défunts ; enfin, plusieurs indulgences de quarante jours accordées, par Mgr de Montals, aux pélerins et aux fidèles qui assisteront à la

procession de Notre-Dame de la Brèche et visiteront son vénéré sanctuaire.

DES PRINCIPAUX SINISTRES QUI DÉTRUISIRENT L'ÉGLISE DE NOTRE-DAME ET AMENÈRENT SA RECONSTRUCTION DÉFINITIVE. (1)

VIIIe, IXe et Xe Siècles. — L'église de Notre-Dame, bâtie à la paix de l'Église, sous Constantin (IVe siècle), et qui servait de couronnement au rocher sacré des Carnutes, est brûlée ainsi que la ville, en 745, par Hunald, fils d'Eudes, comte d'Aquitaine.

Les Northmans, sous la conduite d'Hasting, font subir le même sort à la cité et au temple de Marie (858). Prompte reconstruction suivie d'un désastre pareil, toujours de la part des Normands, tandis que Thibault-le-Tricheur, comte de Chartres, guerroie sur les terres du duc Richard (962).

XIe, XIIe et XIIIe Siècles. — Sous le pontificat de Fulbert, un épouvantable incendie consume entièrement la cathédrale, que les Chartrains avaient réédifiée avec une étonnante célérité (1020). A la voix du saint pontife, un admirable mouvement de foi se manifeste, et en huit années toute l'église souterraine, autrement appelée la crypte, est construite avec une telle solidité que les siècles n'ont pu ébranler ses gigantesques bases.

L'église supérieure, achevée par l'évêque Thierry, suc-

(1) Pour tout ce qui regarde la description de la cathédrale et de la crypte, voir le *Guide du Pélerin (Une Heure à Notre-Dame de Chartres)*, par un des Rédacteurs de la *Voix*, et l'*Histoire de la Cathédrale*, par M. l'abbé Bulteau.

cesseur de Fulbert, et consacrée par lui le 17 octobre 1037, devient la proie des flammes en 1194. Les clochers, qui ne tiennent à l'édifice sacré que par leurs angles, sont seuls épargnés. Ce désastre inappréciable est bientôt réparé, et la majestueuse cathédrale, que l'on regarde à juste titre comme une des plus sublimes productions de l'art chrétien au XIIIe siècle, s'élève comme par enchantement; et, le 17 octobre 1260, l'évêque Pierre de Maincy en fait, en présence de saint Louis, la dédicace solennelle.

XVIe Siècle. — Le 26 juillet 1506, la foudre éclate et consume la construction de bois et de plomb reposant sur la plate-forme carrée construite en pierres dures, qui s'élève un peu au-dessus du niveau de l'église, à gauche de la porte royale.

Les flammes sont si vives qu'elles menacent de dévorer tout l'édifice; mais Marie veille sur sa demeure privilégiée, le feu s'éteint sans que la cathédrale ait été endommagée, et, comme il semble être de la destinée de cet admirable monument de tirer de ses désastres un accroissement de célébrité et de grandeur, l'architecte Jean Texier, dit *de Beauce*, répare magnifiquement les ravages causés par le feu du ciel, en jetant dans les airs une flèche nouvelle pleine de légèreté, de hardiesse et de grâce, qui porte un admirable défi à son rival du XIIe siècle, nommé par opposition le clocher vieux.

XIXe Siècle. — Enfin le 4 juin 1836 le feu mis, dit-on, par l'imprudence d'ouvriers plombiers, dévore la magnifique charpente de la cathédrale qui est remplacée, par suite d'un crédit demandé aux Chambres, sous le règne de Louis-Philippe, par une charpente en fer, la plus belle

qui existe en Europe; et si elle ne peut rivaliser en beauté avec l'antique *forêt*, elle est du moins à l'abri des accidents.

CONFRÉRIE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

Cette Confrérie, rétablie par le zèle pieux de M. Lecomte, le vénéré curé de la cathédrale, est solennellement consacrée au saint et immaculé Cœur de Marie, le 8 février 1827. Sa fête patronale se célèbre le dimanche le plus voisin du 8 février.

Des réunions ont lieu le premier dimanche de chaque mois, aux pieds de la statue miraculeuse de Notre-Dame du Pilier, dans l'église supérieure.

Les Souverains-Pontifes Léon XII et Grégoire XVI ont ouvert en faveur de cette Confrérie le trésor des indulgences.

DE L'ASSOCIATION DE NOTRE-DAME DE SOUBS-TERRE ÉTABLIE POUR LE SOUTIEN DE L'ŒUVRE DES CLERCS DE NOTRE-DAME.

Cette œuvre a été fondée en 1853. Son but est de faciliter aux enfants pauvres, qui montrent d'heureuses dispositions pour le sacerdoce, les moyens de parvenir à cette sublime vocation, et d'obtenir, par la puissante médiation de Notre-Dame de sous-terre, de saints prêtres pour l'église universelle.

Les enfants de quelque pays qu'ils soient, pourvu qu'ils annoncent de sérieuses dispositions pour le sacerdoce, peuvent, si du reste ils remplissent les conditions d'admission posées par la direction de l'Œuvre, faire partie des Clercs de Notre-Dame. Dans ce cas, ils devront

demeurer agrégés au diocèse de Chartres tant qu'il ne sera pas suffisamment pourvu d'ouvriers ecclésiastiques.

Dans un moment où ce cri évangélique sort de la bouche ou plutôt du cœur de tant de pieux évêques: « La moisson est abondante, mais il n'y a point d'ouvriers, » l'existence de l'Association des Clercs de Notre-Dame est un de ces bienfaits providentiels dont on ne saurait assez reconnaître toute la portée. Sa Sainteté Pie IX l'a bien reconnu, en accordant, par un bref en date du 19 janvier 1864 (1), plusieurs indulgences et priviléges spirituels *à l'Association de Notre-Dame de soubs-terre,* canoniquement établie dans le sanctuaire de la crypte par Mgr Regnault pour la propagation de l'Œuvre des Clercs.

La *Voix de Notre-Dame,* revue mensuelle (2), est l'organe de publicité de l'association, le lien commun qui relie tous les membres de l'œuvre, et l'une de ses principales ressources pour le soutien des jeunes clercs élevés à l'ombre du sanctuaire mystérieux de Marie, sous les auspices de la charité.

(1) Voir la teneur de ce bref, pages VII et VIII du titre.

(2) Une offrande annuelle donne droit à la réception de cette pieuse revue. On peut s'adresser pour l'abonnement, soit à la Maîtrise, soit auprès de MM. les Chapelains de Notre-Dame du Pilier. Ceci regarde également tout ce qui touche à l'Œuvre des Clercs, comme offrandes, demandes de neuvaines, etc., et tout ce qui a trait au pélerinage. Les Chapelains de Notre-Dame ont, entre autres priviléges spirituels, ceux de pouvoir donner le scapulaire de l'Immaculée-Conception et de bénir les médailles de Saint-Benoît.

FIN.

TABLE.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. GOUVERNEUR.

SE VENDENT ÉGALEMENT

au profit de l'Œuvre des Clercs de Notre-Dame :

UNE HEURE A NOTRE-DAME DE CHARTRES, ou Guide du Pélerin et du Touriste. — Prix : 40 cent.

NEUVAINE A NOTRE-DAME DE CHARTRES, par un Tierçaire franciscain. — Prix : 20 cent.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES, petit journal en l'honneur de Marie, pour chaque mois de l'année, et en même temps bulletin de l'OEuvre des Clercs. — Prix de l'abonnement : pour la France, 3 fr.; pour l'étranger, 5 fr.

On peut s'adresser aux Chapelains de Notre-Dame de Chartres.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.